

GEORGES
VIGARELLO

LE SENTIMENT DE SOI

Histoire de la perception du corps

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE
SEUIL



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGES VIGARELLO

LE SENTIMENT DE SOI

**Histoire de la perception du corps
XVI^e-XX^e siècle**

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN 978-2-02-089894-2

© Éditions du Seuil, septembre 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Jamais les témoignages personnels sur le corps n'ont été aussi réalistes et précis qu'aujourd'hui. Jamais ils n'ont été aussi divers, aussi nombreux. Jamais, même, ils n'ont été aussi ambitieux, prétendant « dévoiler » du caché, esquisser des interprétations sous-jacentes, dire de l'émotion, de l'affect. Aucune surprise lorsque Daniel Pennac, en tenant *Un journal d'un corps*, en 2012, se livre aux confidences les plus intimes. Aucune surprise lorsque ses tensions intérieures atteignent les chairs, jusqu'à provoquer un implacable constat : « Une des manifestations les plus étranges de mes états d'angoisse, c'est cette manie de me dévorer le dedans de la lèvre inférieure (1). » Le corps incarne du psychologique, énonciation devenue triviale. Aucune surprise encore lorsque Fritz Zom, à la fin des années 1970, assure déceler dans son cancer l'issue d'une longue histoire personnelle, ensemble de malheurs, d'errances, de crispations, tous venus se loger dans son corps et le détruire. Son récit orchestre une lente marche dégénérative : « Je voudrais essayer de me remémorer le plus de choses possible ayant trait à cette maladie, qui me paraissent typiques et importantes depuis mon enfance (2). » Une source psychologique ou sociale lointaine expliquerait ainsi l'inexorable atteinte physique dont Fritz Zom demeure « victime ».

Cette recherche de sensations perdues, mais révélatrices, s'est banalisée. Une archéologie des « effets » corporels s'impose aujourd'hui dans les textes comme dans les magazines de santé : la peau révèle « nos états d'âme (3) », les « douleurs ou raideurs du corps » révèlent « nos secrets » (4), le « surpoids » révèle « notre stress » (5), les « ballonnements (6) » révèlent notre vie « agitée » et « pressée », alors que nos conflits intimes viennent « durablement s'inscrire dans nos tissus en empoisonnant notre vie (7) ». L'univers des « messages intérieurs », celui de l'inscription charnelle du soi, se veut évidence. La conviction d'une unité « organique définissant notre globalité (8) » l'a emporté. L'évocation des perceptions venues du corps, leurs

détails, leurs infléchissements possibles, n'en est que plus attentive. Ce qui installe en recensement obligé le relevé de la plus infime sensibilité :

Notez des vibrations, une crispation involontaire de l'intensité des mouvements, au niveau de votre attitude corporelle, au niveau des yeux, au niveau de votre nuque, au niveau de votre vision et de votre ouïe, au niveau de vos muscles, au niveau de votre abdomen, au niveau de vos jambes [\(9\)](#)...

L'exigence est même si grande qu'elle mobilise une volonté de transformation de soi. La prise de conscience centrée sur le corps aiderait à « dénouer » toute tension secrète. Ce qu'une multiplication de « méthodes » prétend concrétiser : tels le projet de se découvrir soi-même par la « conscience profonde du corps [\(10\)](#) », ou celui d'« effacer les contractions [physiques] polluantes » pour mieux « trouver sa vérité [\(11\)](#) » ou encore les pratiques promettant l'« antifatigue », fondées sur « la relaxation, le massage, le yoga [\(12\)](#) », légitimant une « approche corporelle, basée sur l'écoute et le ressenti [\(13\)](#) ». Méditer, tout en « relâchant » le corps, « fait baisser la tension [\(14\)](#) », ajoute le magazine *Psychologies* en s'adressant aux hypertendus. Autant de démarches données en totale rupture avec le passé. Le « corps » serait « notre » découverte : « Le corps est une invention de notre génération [\(15\)](#) », conclut Daniel Pennac.

Qu'une longue tradition soit demeurée ignorante de tels repères ne fait aucun doute. Les références de la langue classique, celle du XVII^e siècle, le confirment. Les sensations internes, malaises ou désordres intimes, ne sont ni relevées, ni exprimées, trop confuses sans doute, trop dérisoires aussi. Les « sens externes », seuls, ont longtemps régné sur les repères sensibles : l'ouïe, le goût, la vue, l'odorat, le toucher, communiquant avec les choses plus qu'avec le corps [\(16\)](#). Leur but : explorer le monde, le guetter aussi. Leur situation : « satellites » de l'enveloppe physique dont ils sont les « informateurs ». Une image, toujours reprise, les campe en « sentinelles » protégeant et avertissant le corps. Les sens sont dès lors faits pour recevoir les « impressions » des « objets extérieurs », peut dire Antoine Furetière dans son *Dictionnaire universel* de 1690 [\(17\)](#). Peu d'enjeu dans ce cas donné aux messages venus de l'organique. Peu de place reconnue à une représentation intérieure du corps. D'autant, qu'en stricte correspondance, l'intériorité est traditionnellement conçue dans l'indépendance de l'organique. Le « je pense donc je suis » existe en dehors des sens. Le sentiment de l'existence, celui de l'identité individuelle, pourrait se passer de tout message physique. Telle est

bien la vision traditionnelle de la conscience comme de la sensibilité.

Reste que l'« invention », voire l'« obligation », d'une écoute du corps n'est pas apparue avec notre temps. Affirmer son entière nouveauté demeure arbitraire. Les certitudes qui la fondent n'ont pas émergé brusquement. Elles ont un passé. Il faut s'attacher à cette antériorité, seule condition pour mieux comprendre la vision actuelle du sentiment de soi, cette « conscience plus ou moins claire (18) » de soi-même, seule condition aussi pour mieux comprendre quelques caractères marquants de l'individu contemporain. Telle est une des visées de ce livre.

Les Lumières, au XVIII^e siècle, leur relatif éloignement du divin, leur inépuisable intérêt pour le sensible, leur promesse d'un possible affranchissement personnel, s'avèrent constituer ici un basculement initial. L'homme ne dépendant que de lui-même, le futur citoyen, circonscrit plus que jamais à son espace individuel et physique, éprouve autrement son corps. Diderot en fait une démonstration claire dans *Le Rêve de d'Alembert*, en 1769, donnant une importance majeure à l'« imaginaire » de l'intériorité, montrant comment la perte de repères corporels agit directement sur la perte de repères de « soi ». Il ouvre ici un nouveau champ de conscience. Il concrétise le passage d'un « je pense donc je suis » à un « je sens donc je suis ». Il donne à ce dernier une consistance, un « volume », un espace particuliers. Ses exemples d'individus éprouvant une insupportable angoisse en « rêvant » leur corps brusquement transformé, indéfiniment agrandi, ou dangereusement réduit, sont déterminants. Ils suggèrent, pour la première fois, que la manière d'éprouver le corps a des effets sur la manière de s'éprouver soi-même. Toutes indications absentes jusque-là. Ce que révèlent mieux encore les cas pathologiques évoqués au même moment : les errances de malades ressentant leur corps différent, par exemple, celles de l'homme se jugeant être de beurre et ne pouvant approcher du feu, ou celles de l'homme se jugeant être de verre et ne pouvant supporter un choc. Toutes deviennent brusquement évocatrices, marquantes, alors qu'elles étaient auparavant objets de simple curiosité ou, plus encore, de dérision. Le fait de vivre un corps devenu « autre » entraîne des conséquences nouvelles : celles de se sentir soi-même devenir « autre ». L'interrogation sur les impressions physiques et les sentiments qu'elles font naître peut alors changer de statut. Un univers émerge jusque-là négligé. Des malaises longtemps secondaires gagnent en importance, troubles obscurs, crampes ou spasmes, faiblesses ou palpitations, impressions anodines bientôt préoccupantes. Des découvertes d'être aussi,

liées aux manières de ressentir le monde ou de s'éprouver soi-même. Des expressions également s'inventent, éloignées de la seule notion d'« âme », pour valoriser le « sentiment de l'existence », le « sentiment de soi », le « sentiment de l'identité », installant la source de quelque reconnaissance intime dans le croisement du physique et du moral et non plus dans la simple conscience « idéale » de soi.

Mieux, de telles perceptions « physiques » n'ont pas seulement un passé, elles ont encore une histoire. Elles subissent des transformations, supposent des « conquêtes », des « découvertes », des approfondissements. Lorsque Cabanis, au tout début du XIX^e siècle, prétend éclairer les fonctionnements de la « personnalité » en « explorant » les « sensations viscérales » et en donnant un statut définitif aux « sens internes », lorsqu'il juge importantes, parce que « révélatrices », les impressions venues du diaphragme, de l'estomac ou de l'abdomen, il prolonge le projet des Lumières en enrichissant ses objets, ses ambitions. Plus encore, lorsque, au tout début du XX^e siècle, Freud ou Proust donnent à de telles sensations une signification d'emblée psychologique, ils transforment à nouveau le projet tout en introduisant plus directement notre modernité. Le socle corporel ici se complexifie. Il ne demeure pas simple sensation. Il se déplace, se fait image, devient représentation, partie intégrante d'un soi qui ne peut se penser sans corps, mais pour lequel ce corps se donne en versant réflexif, source de manifestations, d'effusions, lieu d'idées, d'affects. Il peut révéler une histoire intime, un conflit passé, une émotion de chair. Il est, tout simplement, devenu « psychologie ». Ce sont de tels changements qui font l'objet de ce livre, d'autant qu'ils grandissent avec notre modernité.

Rien en revanche dans cette enquête historique qui vise quelque profondeur insaisissable de la conscience. Rien qui s'attarde à quelque incernable relation entre l'âme et le corps. Rien aussi qui projette quelque définition abstraite ou théorique de la subjectivité. Le projet n'est ni celui d'une métaphysique, ni celui de quelque psychologie des « abymes », ni même celui d'une tentative de saisir le « sujet », ses illusions possibles, ses masquages, ses affects refoulés. L'enjeu est plus modeste, plus empirique aussi, sinon plus concret : mesurer la prise en compte de perceptions « internes », suivre historiquement leur approfondissement, leur diversification, montrer comment elles peuvent atteindre un « soi » dont la première caractéristique est « d'être un objet pour lui-même (19) ». D'où leur impact possible sur la manière dont celui-ci se représente et se perçoit. Une

telle enquête montre alors combien le fait de se « ressentir », de s'« éprouver », loin de la simple conscience pure, s'est progressivement enrichi, creusé, complexifié. Elle montre aussi combien c'est dans la négligence de cette approche délibérément factuelle, rigoureusement empirique, spécifiquement circonscrite au sensible, que ces perceptions internes ont pu partiellement échapper aux historiens de la culture, alors que leurs effets ont une profondeur aussi étonnante qu'insoupçonnée.

PREMIÈRE PARTIE

Une découverte d'« être »

Une tradition immémoriale désigne les sens corporels selon une expression clairement définie, celle de « sens externes », l'ouïe, le goût, l'odorat, le tact, la vue. Leur rôle est précis, circonscrit : informer l'âme des événements du monde, la prévenir aussi des dangers menaçant le corps. Le mot « externe » est évocateur. Il suggère un dispositif concret, favorise une image, dessine les sens en satellites de l'enveloppe anatomique, sentinelles tournées vers le dehors. Quelle place ici pour les « informations » venues du dedans ? Quelle place pour les impressions physiques obscures, les malaises orientant le quotidien, les déplacements intimes, inattendus, curieux, ceux dont la source physique suggère des états plus que des douleurs ? Un tel univers intime et physique est présent bien sûr dans notre tradition culturelle. Il est même régulièrement évoqué. Songes, illusions, hallucinations, perceptions troublantes avec leurs indices organiques, en sont autant d'exemples. Il demeure pourtant peu interrogé, peu approfondi en tant que tel, expériences banales inexplorées, sensations internes négligées, sinon pour dire la seule douleur.

La présence d'un tel contexte sensoriel révélant l'intraorganique comme fait notable ou particulier est « tardive » dans notre propre histoire, décisive pourtant, parce que créant un sentiment de soi, une manière de s'éprouver jusque-là inconnus. Elle suppose un déplacement majeur : une manière radicalement nouvelle de s'interroger sur soi-même, d'apprécier autrement sa propre existence, de la circonscrire à partir de la présence physique, de ses limites immédiates, incarnées. Il y faut une autonomie nouvelle (20), sans doute aussi, exprimée d'abord par une appropriation du corps et une réflexion inédite à son endroit. Ce qui donne une toute autre importance au vieil univers souterrain, celui des perceptions enfouies, ces expériences longtemps tues, innombrables pourtant, venues du dedans. Les sensations ressenties gagnent brusquement en curiosité. Elles désignent une « découverte d'être ». Imaginer son corps autrement devient aussi « être » autrement, avec le sentiment qui l'accompagne : faire émerger un « état », une manière nouvelle d'exister, d'ouvrir d'autres versants de soi. Un moment de notre culture illustre ce changement, celui des Lumières. Il en désigne toute la profondeur et l'enjeu, au point que, saisi sous cet angle, ce moment apparaît plus original encore : éloignement de tout mysticisme, ascendance du sensible, de son imprégnation, doute sur la notion d'« âme », affirmation d'une incernable liberté. Un avant et un après s'imposent qu'il faut comparer.

CHAPITRE 1

Une tradition bousculée

Lorsque Diderot explore dans *Le Rêve de d'Alembert*, en 1769 (21), des illusions corporelles venues du songe, il semble, *a priori*, s'en tenir au « connu » : le sentiment que le corps peut se déformer par imagination, grandir, diminuer, perdre ses limites, recéler des étrangetés, occuper des dimensions inattendues, impressions curieuses, insolites, qui troublent leurs victimes et mériteraient, selon lui, d'être davantage relevées. L'imaginaire du rêveur bouscule les frontières et les limites du corps. Diderot nomme cet imaginaire, lui donne un accent totalement inédit, s'attarde à ses exemples pour en tirer une démonstration pionnière : révéler comment les modes de perception du corps seraient au cœur des modes de perception de soi-même. Le d'Alembert du rêve évoquerait alors « la vraie sphère de sa sensibilité (22) ». Il ferait de son espace interne un objet central, un volume quasi fondateur, une manière toute différente d'être et d'exister. Il s'y investit, le décrit en imagination, s'y attarde, en fait un réseau « qui se *forme*, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles (23) ». Il se penche avec insistance sur ces mêmes « fils » censés l'informer du dedans, tout en suggérant leurs possibles transformations. Il se perd dans leurs croisements, leurs connexions. Diderot rompt surtout avec une tradition attachée à ne retenir des sens physiques que leur relation avec le « dehors », tels ces « sens extérieurs » que sont, depuis toujours, la vue, l'ouïe, le goût, l'audition, le toucher. Il spécifie, quant à lui, des perceptions « internes », indique leur densité, évoque leur versant intime. Mieux, il leur certifie une originalité décisive, faisant de sa réflexion un moment marquant de l'histoire culturelle : celle du corps, celle d'un « soi » prétendant s'éprouver.

Le rêve de d'Alembert

Le thème bien sûr avait déjà traversé le temps : mystiques, mélancoliques,

rêveurs, sorciers ont depuis toujours suggéré de telles échappées. Ils ont depuis toujours évoqué les illusions d'apparence. Les hommes se vivant loups, chats, ou animaux variés, ceux avouant leurs pertes ou leurs recompositions intérieures occupent les archives médicales autant que les archives civiles, religieuses, judiciaires (24) : jusqu'aux corps imaginaires ressentis comme défaits, démembrés, recomposés, ceux livrés aux infinies métamorphoses suggérées par les tentations des saints. Nombre de ces illusions sont reprises par le d'Alembert ensommeillé : le sentiment éprouvé par certains rêveurs de devenir immenses, par exemple, « bras et jambes s'allongeant à l'infini (25) », ou celui de devenir minuscules, corps « rentrant » en lui-même, ou celui de disposer d'une élasticité étrange, l'individu « sentant comme des ballons sous ses pieds (26) ». Très claire en revanche est l'originalité de Diderot, donnant à ces « impressions » plus de relief, plus de vérité. Il en fait un lieu d'étonnement et d'interrogation. Il les associe plus fondamentalement à un changement possible d'identité, à une manière autre de s'éprouver : vision inédite, même si l'analyse demeure ici suggérée plus qu'effectuée, engagée plus que réalisée. Il ne s'en tient d'ailleurs pas seulement au rêve. Il relève aussi les surprises venues du quotidien : celles des patients de Bordeu, par exemple, évoquant, dans le même dialogue, leurs illusions sur leurs propres dimensions physiques, au point d'y croiser inquiétude et terreur. Une manière nouvelle de « ressentir » le soi serait née : une manière nouvelle de le dire aussi, même si son explicitation, avec ce texte de 1769, est bien loin encore d'être achevée.

Aucun doute, Diderot explore des territoires connus, il n'invente pas ses exemples. Il leur accorde, en revanche, un sérieux et une profondeur qu'ils n'avaient pas. Ce qui est décisif. La sensation éprouvée par « son » rêveur n'est plus livrée à quelque rebut de pensée, épave superficielle ou dérisoire. Elle n'est plus simple accident d'imagination. Elle devient expérience marquante : révolution intérieure. Une rupture, autrement dit, dans la longue histoire de ces illusions : éprouver autrement le corps serait déjà s'éprouver soi-même autrement, devenir « différent ». L'imaginaire du changement physique suggérerait un imaginaire du changement intime. D'où cette façon de suivre rigoureusement la dérive, surtout lorsqu'elle déborde le rêve : s'attarder à son contenu, lui donner un sens au-delà de son apparente superficialité. D'où la suggestion de l'angoisse aussi, identifiée pour la première fois dans de telles expériences : cet « effroi mortel de se perdre (27) », par exemple, dans le cas d'une femme dont le corps lui semblait

« se rapetisser par degrés », devenant infime, ramassé sur un invisible lieu ; ce sentiment de drame clairement tangible encore, lorsque l'individu « se sent [devenir] aussi menu qu'une aiguille (28) » ; ou ce même sentiment de drame lorsque, à l'inverse, l'individu sent ses propres enveloppes atteindre l'illimité. C'est que l'illusion d'un corps « perçu » transformé « atteint » tout simplement celui qui dit « je » : elle le traverse de part en part, elle le bouleverse. C'est aussi que l'enracinement physique, pour la première fois, est censé faire le soi : son trouble acquiert un versant inédit, une gravité inaccoutumée.

Diderot, par la voix du rêveur, ou de Bordeu qui l'observe, se garde de reprendre point par point le vieux débat des rapports entre l'âme et le corps. Il ne s'exprime pas en métaphysicien. Aucune évocation chez lui des thèmes poursuivis par certains de ses contemporains revendiquant un « matérialisme » magnifié, comme La Mettrie assimilant l'homme à une machine « montant elle-même ses ressorts (29) ». Aucun combat pour faire triompher quelque matière censée « tout » expliquer. C'est seulement que, dans la nouvelle étude de l'homme portée par les Encyclopédistes, « l'âme en tant que substance métaphysique, lieu classique de nos facultés intellectuelles, a perdu sa fonction (30) ». Diderot s'en tient aux réseaux nerveux sans doute, mais plus encore aux sensations, à celles qui sont ressenties, racontées, aux images éprouvées et vécues (31). Il prend au sérieux ce qu'il sent. Il tente surtout de parler du corps comme jamais jusque-là, s'aventurant, selon ses propres termes, à son « étendue réelle ou imaginaire (32) », soulignant la convergence entre les sensations physiques « intérieures » et le sentiment d'identité d'une personne, suggérant un rapport nouveau entre l'appréciation de l'organique et celle du « je » : non plus le corps comme simple enveloppe par exemple, habitacle ou outil, ustensile indépendant d'une âme ou d'un soi, mais le corps comme lieu d'immanence, instance première, celui dont les impressions déplacées déplaceraient leur auteur lui-même. Ce qui conduit à une évocation décisive, donnant tout son sens à la mention de l'inquiétude provoquée par de tels « changements » : le désarroi intime, issu d'un corps jugé modifié, désarroi central.

Les Lumières et le fondement du sensible

L'expérience ainsi évoquée est originale. Elle fait appel à l'interne du

corps en se situant au cœur des perceptions physiques. Elle conduit à son terme une des certitudes des Lumières : celle d'accorder aux sens et au sensible un rôle primordial dans la construction de l'individu. Non plus la pensée en toute priorité, par exemple, et ses « idées innées (33) », telles que le suggérerait Descartes, mais les sens et leur « expérience fournissant la matière du savoir (34) » tels que le suggèrent John Locke ou Étienne de Condillac. L'installation d'une tradition empirique a tout changé : de John Locke à David Hume ou à Claude Adrien Helvétius, au XVIII^e siècle, la connaissance procède des sens avant de procéder de la pensée. Une seule phrase de Locke suffirait à le montrer :

L'âme, au commencement de son existence, est comme une table rase, sans idées, sans caractères et c'est par l'expérience seulement qu'elle acquiert un grand nombre d'idées et de connaissances qu'elle a dans la suite (35).

La sensibilité se fait élément premier, « caractère essentiel de l'animal (36) », instance décisive de l'homme : thème si bien « assimilé par la philosophie des Lumières » qu'il en est « devenu le bagage commun (37) ». Les engendrement d'être, les repères du savoir, ceux du sentiment, ne sont plus les mêmes. Des démonstrations majeures sont renouvelées. Les tentatives ne se comptent pas, dès les années 1740, qui prétendent décliner, à partir de la sensibilité, les mille étapes possibles d'une « apparition » de l'individu à lui-même. Les plus éloquentes recourent à la fiction d'une statue pour mieux imager et figurer le passage de l'inerte au vivant, de la sensation à la vie intérieure, et concrétiser quasi matériellement l'irruption insoupçonnée de la perception et du sentiment : invention improbable d'un être hybride, pierre et chair à la fois, possédant, cachés sous le marbre, des organes sensibles, devenant alors progressivement « humain » par l'ouverture successive de ses sens et d'« eux » seuls. À chaque percement de « fenêtre » une étape se franchirait, le savoir s'enrichirait, l'individu se construirait. C'est l'hypothèse d'une statue transformée en amoureuse, par exemple, dans le texte de Boureau Deslandes en 1741 (38), ou celle d'une statue pénétrée « jusqu'en son cœur » par les messages du dehors, éprouvant alors affects et plaisirs, dans le texte de Meusnier de Querlon en 1748 (39), ou celle encore d'une « statue organisée intérieurement comme nous (40) », nourrie d'idées par ses sensations, avant de naître à la vie humaine, dans le texte de Condillac en 1754. Les seuils se succéderaient, l'existence s'animerait, les connaissances s'accumuleraient, émotions et passions s'y ajouteraient.

Cette focalisation sur le sensible est si marquante au XVIII^e siècle qu'elle oriente aussi la première question posée aux habitants des planètes lointaines visitées par le Micromégas de Voltaire : « Combien les hommes de votre globe ont-ils de sens (41) ? » demande l'habitant de Sirius à l'habitant de Saturne. La réponse fuse, rapide, implacable, suggérant un univers mental incommensurablement éloigné de celui du lecteur potentiel, lui-même demeurant, comme chaque « terrien », un être réduit aux cinq sens décrits depuis toujours : « Nous en avons soixante et douze (42) », affirme benoîtement le « saturnien ». Ce « surplus » de sens changerait le regard sur les choses, sur la vie, sur les autres, sur soi. Préoccupation si marquante enfin qu'elle oriente la manière de définir l'existence elle-même. Telle l'affirmation de l'*Encyclopédie* dans le long article consacré à la sensibilité : « Vivre c'est sentir (43) », ou la première affirmation de d'Alembert balbutiant dans son sommeil : « Je suis un peloton de points sensibles (44) », l'affirmation polémique enfin de Bernardin de Saint Pierre : « Je sens donc j'existe (45) », loin du cartésien : « Je pense donc je suis. » « Inversion » clairement confirmée par Rousseau : « Je sentis avant de penser (46). » Inversion décisive : elle transforme l'explication du savoir, comme celle de l'existence de chacun.

La sensation inédite d'un « dedans »

Il reste pourtant une originalité radicale dans le texte de Diderot. Le propos outrepassa clairement celui des connaissances et des informations « externes » : non plus la communication avec les choses mais la communication avec soi, non plus l'« extérieur », mais l'« intérieur », objet personnalisé, enfoui, « intimisé », comme si, du fond du corps, naissait un foisonnement d'impressions sur lesquelles s'arrêtent le rêveur et son interprète. D'Alembert parle ici de sensations éprouvées à l'intérieur de soi et non de sensations venues du dehors. D'autres démarches, au XVIII^e siècle, ont sans doute approché un tel objet, sans toutefois l'atteindre. La fiction que suggère Buffon, par exemple, avec son récit tout imaginaire du « premier homme », affronte aussi la découverte de soi. Cet être initial semble bien évoquer un dévoilement sensible indépendant des choses. Buffon invente un individu surgissant dans la nature, avec son corps « complet », vierge en revanche de toute sensation, s'éveillant « tout neuf pour lui-même et pour

tout ce qui l'environne (47) ». Le parti de Buffon est clair : ce ne sont apparemment pas les objets qui l'emportent. La description de ce qui est « originairement » éprouvé devient du coup originale : « Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux, parcourus mon corps ; ma main me parut alors être le principal organe de mon existence (48). » L'homme donne épaisseur à un « dedans », en spécifiant son existence et en l'identifiant. Aucun objet extérieur n'occupe le tableau. Seul intermédiaire entre soi et soi : la main. Le même récit se répercute quasiment dans les gestes de la statue de Condillac : « Aussitôt qu'elle porte la main sur une [de ses parties], le même être sentant se répand en quelque sorte de l'une à l'autre (49). » C'est en touchant son corps que la statue se connaît et se reconnaît. Mais cette main demeure « instrument ». Elle n'est que vérification « extérieure ». Elle n'est pas sensation issue de la nuit organique. Elle vient du monde et de son contact. C'est par la voie d'un dehors qu'elle identifie un dedans. Elle suppose l'alerte de la peau pour révéler une conscience. Sans elle, et ce qu'elle « fait naître », l'individu serait comme s'il n'existait « que dans un point (50) », sans ancrage ni épaisseur. L'identité se constitue ainsi par le toucher : c'est bien l'extérieur, quoi qu'il en soit, qui est premier (51).

L'évocation de Diderot s'avère différente et surtout plus profonde. La dynamique naît de l'intérieur du corps. L'expérience étudiée n'a pas pour origine le « dehors » ou l'enveloppe, mais le « dedans » ou l'organique : non pas la main, mais l'intériorité. Le d'Alembert « rêveur » parle d'une transformation de repères physiques internes. L'individu existe ainsi à partir de ce qu'il ressent « organiquement ». Il suppose un monde trouble, sensoriel, une obscurité, un espace interne voilé. Ce qui suggère un effet très particulier des illusions évoquées : une conséquence sur la perception de soi. Se sentir « autre » surgirait d'une fausse lueur produite dans la nuit du corps : un brouillage de fibrilles et de nerfs, un « éréthisme violent » de « brins (52) », dans la langue de Diderot. Toutes sensations venues de zones cachées et susceptibles d'assurer ou de tromper : « S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volonté ; chaque organe a la sienne (53). » C'est à de tels repères d'ailleurs que Diderot fera encore appel, véritable défi à la sensibilité classique, pour expliquer la perception des objets : non le simple regard, non le simple toucher, mais le déplacement, le changement de situation, les mouvements effectués et sentis. L'aveugle recouvrant la vue ne peut identifier un cube qu'en « arpentant », en variant les positions de son corps et en les ressentant, en gardant « la mémoire de sensations éprouvées

en différents points (54) ».

Une façon inédite, à travers ces sensations internes, d'évoquer ce qui « constitue le soi (55) », terme décisif chez Diderot qui n'emploie pas le mot « âme » et sa désignation de « pensée ». Une façon inédite aussi d'évoquer, en le nommant, l'existence d'un sixième sens, au-delà des « sens extérieurs » traditionnellement décrits par les philosophes et les médecins. C'est ce « sixième sens », « répandu » dans tout le corps, « sensation générale » et confuse, débordant les sens habituels, qu'évoque déjà Boureau-Deslandes en 1748 (56). C'est ce même sens que commente beaucoup plus précisément et distinctement, quelques années plus tard, l'*Encyclopédie* dans l'article « Existence » :

Il ne faut pas omettre un autre genre de sensations plus pénétrantes, pour ainsi dire, qui, rapportées à l'intérieur de notre corps, en occupant même quelquefois toute l'habitude, semblent remplir les trois dimensions de l'espace, et porter immédiatement avec elle l'idée de l'étendue solide. Je ferai de ces sensations une classe particulière, sous le nom de tact intérieur ou sixième sens, et j'y rangerai les douleurs qu'on ressent quelquefois dans l'intérieur des chairs... ; les nausées, le malaise qui précède l'évanouissement, la faim, la soif, l'émotion qui accompagne toutes les passions ; les frissonnements soit de douleur soit de volupté ; enfin cette multitude de sensations confuses qui ne nous abandonnent jamais, qui nous circonscrivent en quelque sorte à notre corps, qui nous le rendent toujours présent (57).

La présence du corps change ici de statut : non plus accompagnante ou contingente, non plus « parallèle » ou « opposée » à un « je », mais « fécondante », buissonnante, saisissant, dans le même mouvement, le tout d'une personne. L'objet est singulier, totalement nouveau. Il déborde le thème de la douleur sans aucun doute, ou même celui des troubles passionnels, avec leurs commotions physiques, depuis longtemps décrits, censés jusque-là, seuls, témoigner d'un corps interne : ces désordres toujours et traditionnellement « indépendants » de l'individu tel qu'il se perçoit par exemple, celui qu'un long passé identifie d'abord par son « âme » ou son « esprit ». Cette sensibilité nouvellement désignée détermine en revanche l'existence quotidienne jusqu'à l'investir (58). Elle révèle une manière silencieuse d'éprouver le corps, d'en ressentir les limites et la tonalité. Elle est faite de présence obscure, d'impressions continues. Elle est centrale enfin parce que « fondatrice » de ce qui constitue la manière la plus immédiatement sensible, sinon incontournable, d'exister. Celle qui s'impose à soi malgré soi. Ce que l'*Encyclopédie*, une fois encore, tente de formuler :

Cet objet particulier [Le corps], non seulement devient pour nous le centre de tout l'univers et le point dont nous mesurons toutes les distances, mais nous nous accoutumons encore à le regarder comme notre être propre (59).

Description intuitive, évocation quasi empirique, indifférente à la métaphysique, elle vise prioritairement le réel d'un comportement. Elle permet alors de mieux comprendre l'insistance sur les illusions de l'espace corporel suggérées par Diderot. Elle permet surtout de mieux comprendre comment, avec les Lumières, l'individu, pour la première fois, s'éprouve circonscrit à l'espace de son corps, et tente d'en évoquer directement l'effet : exister serait d'abord vivre un « état » organique, avec ses « impressions », leurs confusions, leurs effets imaginaires où viendrait s'inscrire et se vivre l'identité. Ce qui est une manière totalement inédite de désigner l'individu, son existence, son épaisseur, fût-ce sur un mode encore suggéré plus que délibérément approfondi, un mode « sourd », opaque, plus que totalement transparent (60). Perspective que nombre d'analyses interprétant la philosophie des Lumières ont su, déjà, clairement indiquer :

Le dualisme de la substance étendue et de la substance pensante qui s'exprimait en termes d'ontologie, laisse la place à une psychologie empirique qui découvre la subjectivité et réhabilite la sensibilité (61).

Autant dire que cette même sensibilité est bien d'abord celle d'un « dedans ». Autant dire, encore, qu'elle transforme l'existence perçue. Rupture patente, elle se mesure mieux par contraste avec la tradition. Il faut reprendre la vieille description des sens externes, comme celle de l'« intériorité » qu'elle implique, pour mieux comprendre sa nouveauté.

La tradition et la négligence du « dedans »

Un seul principe, dans ce dispositif très ancien : celui de la conscience ; un « dedans » fait de présence immédiate à soi, excluant les sens, excluant le corps. Malebranche l'appellera « sentiment intérieur (62) », Pierre Richelet l'appellera « intérieur éclairé par les lumières de la droite raison (63) » : manifestation d'idéation et de pensée où le sensible n'est en rien premier. Jean Delumeau a identifié une de ses figures majeures : l'exigence de la confession, au XII^e siècle, celle de « l'examen de conscience (64) ». Cet examen fondateur, assimilable à quelque travail d'enquête intérieure,

s'oppose à un régime plus ancien de pénitences, une vision plus primitive, plus « sommaire » aussi, celle du monde « barbarisé », où « les gens ne peuvent être jugés que sur des actes, non des sentiments (65) ». Aucune « conscience », dans cette vision antérieure, mais seulement le « faire » et ses effets, les résultats tout « extérieurs ». Alors que la confession oblige à repenser le péché, invente une nouvelle intériorité : non plus le fait mais l'intention, non plus le geste mais la décision. Elle impose un travail d'investigation sur le vouloir, fouille les conditions de l'acte, suggère un espace « spiritualisé ». Elle suscite une attitude mentale : la « contrition intérieure (66) ». Ce qui légitime le méditatif, creuse l'« idéal ». Elle engendre une intériorité nourrie d'analyse et de réflexion, celle même qui a fondé la conscience occidentale ; celle même, enfin, dont la naissance a été favorisée par un autre phénomène : le renforcement, au XII^e siècle, de l'institution marchande, sa construction d'un réseau d'échange et d'argent, son inévitable recours à la spéculation, à la prévision. Le marchand de la nouvelle société urbaine médiévale doit être capable d'anticiper. Il évalue des responsabilités, s'interroge sur les « avatars », l'inattendu des fabrications, les aléas des voyages et des transports. Il croise espaces et durées. D'où la place inédite faite à l'intention, attitude que Jacques Le Goff a su décrire en toute clarté :

C'est au moment où l'Occident jusqu'alors replié sur soi, colonisé même par les civilisations plus avancées de Byzance et de l'Islam, se lance vers des conquêtes à l'extérieur, de la Scandinavie à la Terre Sainte, que s'ouvrira en même temps à l'intérieur de l'homme occidental, un autre front pionnier, celui de la conscience (67).

Univers social et univers religieux convergent dès lors. La conscience s'est creusée sous l'effet d'examens nés de la confession et sous l'effet de spéculations nées du marché. Le résultat est bien celui d'une mentalisation particulière, un univers croisant sentiments et pensées ; la création d'un refuge aussi, un lieu méditatif, celui que la civilisation chrétienne concourt elle-même à spatialiser. Non pas le corps et ses « impressions », mais l'univers des intentions et des idées. Lieu toujours plus retiré, toujours plus intérieur, les mystiques le présentent comme une architecture édifiante dont la traversée progressive, avec ses enceintes et ses degrés, conduit à la partie la plus indicible où « s'engendrent des joies n'ayant rien à voir avec les joies du monde (68) ». Les prescripteurs de la « vie dévote » le présentent également comme une « demeure » dont doivent être chassées les mauvaises pensées, à l'image des saignées évacuant les mauvaises humeurs : « Ayant ainsi préparé

et ramassé les humeurs peccantes de votre conscience, détestez-les et les rejetez par une contrition et déplaisir aussi grand que votre cœur pourra souffrir (69). » La pensée, encore, dans sa référence la plus « épurée ». Disposition centrale dès lors, cette « demeure », avec son « repli » intériorisé, oppose un dedans fait de spiritualité à un dehors fait d'actes et d'objets.

Le principe d'une telle logique mentale, on le voit, ne saurait être exclusivement religieux. Il accentue seulement l'appropriation d'un dedans « méditatif ». Il le grandit aussi, conduisant inévitablement à un affranchissement, une individualisation, venue plus tard, avec le XV^e siècle. Étape nouvelle encore, toute spirituelle, dans une longue conquête intime. Ce que concrétise l'invention de la Renaissance, l'affirmation toute symbolique de Pic de La Mirandole par exemple : « L'homme de soi-même modelleur et sculpteur (70). » Cette conquête d'un soi, ici une âme, excluant le corps est d'abord une victoire. La conscience individuelle, pour la première fois, s'éprouve suffisamment indépendante pour dire une autonomie, expliciter une autorité, manifester résistances et oppositions, étape médite de l'affranchissement intime : « L'homme s'il le veut est moins soumis à la fortune et à la Providence qu'on ne le croyait (71). » L'enjeu est celui d'une pensée et d'une certitude idéelle plus assurées d'elles-mêmes. Machiavel le dit dans sa langue brutale : « La Fortune est femme, elle ne cède qu'à la violence ou à la hardiesse (72) », autrement dit, à la décision, à la résolution. Ou Luigi Comaro encore, en 1558, voulant « triompher », par sa seule initiative, d'un état physique jugé inquiétant : « L'homme saura par son adresse personnelle vaincre l'opposition des deux (73). » Nombre de changements ont favorisé un tel approfondissement : lectures démultipliées par l'imprimerie, renouvellement des techniques et des mécaniques, navigation océanique, voyages lointains, autant de causes multiples ayant changé la vision du monde comme celle de soi. Avec des conséquences précises : l'intériorité personnelle accentuée, suffisamment distinguée pour devenir un objet d'étude spécifique. Telle est l'entreprise de Montaigne, de part en part novatrice : « Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre (74). »

Ce qui renforce, plus que jamais, l'image d'une conscience livrée à l'examen, instance « intérieure » immédiatement en contact avec elle-même, indépendante de l'expérience des sens. Celle même qui fait dire à Montaigne : « Je peins principalement mes cognitions (75). » La pensée s'assure et se dit. Ce qui valorise aussi un dispositif spatial décisif : le

studium, la tour, la cellule, lieu où s'effectue cette méditation sur les autres et sur soi. L'orchestration de l'espace installerait, du coup, un déploiement inédit de l'individu, ses questions, ses curiosités. Le *studiolo* italien, en particulier, celui d'Urbino, celui de Mantoue : emplacement nouveau et spécifique des demeures fortunées de la Renaissance où le lettré se « réserve un endroit de méditation en compagnie des penseurs du passé (76) ». La tour de Montaigne encore ou la *Cellule de saint Augustin*, peinte par Carpaccio en 1502 (77) l'illustrent jusqu'au symbole : le saint de Carpaccio, entouré d'une multiplicité de livres et d'instruments d'écriture, d'un sablier mesurant le temps, d'un globe représentant le cosmos, d'un autel représentant la prière, se livre à des méditations intimes autant que savantes, comme le ferait un lettré du temps. Ce qui transforme le *studiolo* en équivalent spatial de la conscience, lieu retiré où celle-ci peut s'observer elle-même, tout en méditant sur l'univers.

Un modèle et une pratique l'emportent : identifier le dedans à un foyer de pensée, le situer au principe de tout savoir. Non que l'espace du *studiolo* devienne indépassable, bien au contraire. C'est vers la science plutôt que se tourneront ensuite les consciences de l'univers classique, arpentant les choses, observant l'espace et le milieu, maniant appareils et outils. Ce que concrétisent la « méthode pour l'interprétation de la nature (78) » de Francis Bacon ou la volonté d'être « maîtres et possesseurs de la nature (79) » de René Descartes. De nouveaux objets de curiosité se créent, avec le XVII^e siècle, générant observations, vérifications, savoirs. Un dispositif central s'est imposé : celui d'une effervescence de pensée éprouvée systématiquement comme antérieure au sensible. Descartes, étudié depuis jusqu'à la vulgate, observateur des mécaniques, des objets physiques, des « tourbillons » cosmiques, suggère une analyse d'une rigueur jusque-là inégalée sur un objet bien précis : l'âme. Il installe la pensée en totale indépendance du corps. Le « cœur » de l'individu, l'être même de la personne, se fabrique alors dans cette indépendance absolue, selon une démarche philosophique voulue évidence :

Nous connaissons manifestement que pour être, nous n'avons pas besoin d'extension, de figure, d'être en aucun lieu, ni d'aucune autre chose que l'on peut attribuer au corps, et que nous sommes par cela seul que nous pensons (80).

Le premier moment d'une instance réflexive réside dans un seul fait : non pas exister par les sens, mais « exister comme conscience et comme

esprit [\(81\)](#) ».

Survol historique, sans aucun doute, cette investigation brève et rapide sur une conscience tournée vers elle-même impose un constat : celui d'une séparation persistante entre cette même conscience et le sensible. Il faut, pour mieux comprendre le renouvellement des Lumières, s'attarder encore à l'image toute concrète de ce sensible. Quelle est la fonction des sens ? Si l'âme, seule, est le « dedans », les sens dès lors ne peuvent être que le « dehors ». D'où la négligence de leur versant interne.

CHAPITRE 2

L'existence « classique » des cinq sens

La référence spatiale doit être reprise. Elle confirme une image récurrente, celle de sens tournés vers le dehors et non vers le dedans. Elle « absolutise » une topographie. Avec elle, une métaphore traditionnelle l'emporte : celle de la tour, avec ses défenses et ses meurtrières, ensemble spatialement orienté pour mieux alerter et « prévoir ». Rien d'autre, dans ce cas, que la conscience et son milieu, ou, pour prolonger l'allusion, le *studiolo* et ses fenêtres. Le corps est d'abord, sinon exclusivement, relation avec le monde. Il est le lieu éprouvant les choses, communiquant avec elles, les mesurant, les évaluant. Les « rapprochements » se répètent : « enveloppe », « enceinte », « forteresse » assiégée par l'espace. Les sens ne peuvent être qu'« extériorisés ». Ils informent. Avec des conséquences majeures qu'il faut préciser pour mieux comprendre l'originalité des évocations ultérieures de Diderot, dans un XVIII^e siècle devenu plus attentif au sensible et à sa profondeur.

Les cinq sens, « sentinelles » et « serviteurs »

La description traditionnelle de ces sens dit tout. Leur rôle est d'être mis au service d'un esprit préexistant : guetteurs, « satellites » du corps, gardiens de « tour », dit Galien (82). L'image traverse le temps, de l'Antiquité au monde moderne, jouant avec les allusions architecturales, les références topologiques, la métaphore des meurtrières ou des remparts. Les « figurations » spatiales se multiplient avec notre modernité : la « tour », sans doute, alertée par ses ouvertures, pour Pierre Boaystua en 1558 (83), le « château », abrité par ses créneaux, pour Jean Fernel en 1554 (84), le monument civil, éclairé par ses fenêtres, pour Pierre de La Primaudaye en 1591 (85), ou la prison même, avec ses minces fentes, pour André du Laurens en 1593 (86). Les sens alertent. Ils instruisent. Ils communiquent :

informateurs « des choses extérieures (87) », « ministres et messagers (88) ». Ce que les anatomistes de l'Occident chrétien transforment en système pour mieux « louer » le « Créateur » et son « édifice si admirable (89) », si précieux dans une stratégie de protection. Le seul agencement matériel du corps, sa dynamique spatiale, en serait la preuve : ensemble vertical, regard lointain, ouïe élevée, peau délicate et surface « tendre (90) », les sens enserrant l'enveloppe et la surplombent. Ils sont « sentinelles (91) » et « serviteurs (92) ». Ils sont pluriels aussi, accentuant par leurs croisements et leur « guet continu (93) », leur qualité d'alerte et d'information. L'homme ne dominerait pas seulement les animaux par la raison, il les dominerait aussi par la savante et unique distribution de ses sens, la pertinence de leur diversité, l'adéquation de leurs emplacements aux points centraux de son anatomie. Ils permettent de pénétrer l'ensemble des qualités des choses, par la vue d'abord, mais aussi en croisant saveur et odeur, consistance et son. Ils se complètent, se « totalisent », au point que « si la nature eût constitué un sixième sens, il eût été inutile (94) », selon la certitude de Jérôme Cardan en 1550.

Une modeste physiologie du XVIII^e siècle dit encore la force durable de ces images dans l'univers moderne. Elle s'aventure à un interminable recensement, précisant le rôle des sens à partir de leur propre emplacement. La description est patente : c'est pour la vie du dehors que le sensible semble fait. Alerte et contact sont premiers :

Les yeux sont posés au haut de la tête comme des sentinelles dans leur guérite, pour y veiller pendant le jour ; les oreilles placées à droite et à gauche comme deux autres sentinelles, pour suppléer aux deux premières pendant la nuit ; l'organe de l'odorat entre les deux, prominent ou un peu au-dehors, comme une espèce de garde avancée, pour veiller, à sa manière, à la sûreté de la place ; le goût à la porte pour examiner tout ce qui s'y présente avant de l'y admettre ; enfin, dans toute son enceinte extérieure, l'organe, ou plutôt les organes du tact, rangés à l'entour comme une espèce de corps-de-garde universel pour nous avertir de toutes parts des secours qui nous arrivent et des périls qui nous menacent (95).

Cet ancrage spatial l'emporte pour longtemps : le corps, conçu en enceinte close, est orienté, guidé par ses vigiles sensibles, orchestration d'autant plus convaincante qu'elle semble d'emblée visible à la surface des peaux. La topographie fait tableau. D'autant plus convaincante aussi que l'âme en serait l'ultime destinataire. Les sens, « messagers et rapporteurs de l'âme (96) », informent du monde et des entours. Orientés en faisceau vers un

centre, ils communiquent l'état des choses et des objets.

Dispositif si convaincant enfin qu'il a pu, en retour, inspirer diverses figures urbaines ou architecturales elles-mêmes (97). Francesco di Marchi multiplie au XVI^e siècle les projets de places fortes quasi anthropomorphes : têtes et corps clairement distingués, chemins de ronde esquissés comme une peau, promontoires du *Castello* esquissés comme des yeux, cœur de la forteresse esquissé comme un ventre (98). L'ensemble promet des satellites « vigiles », conçus en équivalences corporelles : organes des sens installés à la périphérie d'une « citadelle » devenue elle-même « corps ». Image dérisoire sans doute, si elle ne confirmait la force de la conviction : celle d'un corps enceinte, gangue protégée par des frontières sensibles. D'où cette visée toujours identique, « corps forteresse » ou « forteresse corps », prévenue et informée par les « sens ».

Ces métaphores suscitent les définitions. La tradition occidentale recourt à un terme précis, celui de « sens externes (99) ». Les sens sont « ouvertures » autant qu'« outils » pour mieux connaître et appréhender le monde, saisir les choses « aperçues au-dehors (100) ». Ces sens « que nous appelons extérieurs sont cinq seulement, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et l'attouchement desquels dépend entièrement notre connaissance (101) ».

Non que la référence à l'interne soit absente. Un mot même suggère l'existence toute réelle de « sens internes ». Mais la tradition fait de ces derniers des dispositifs très particuliers : ceux de l'imagination, de la mémoire, ou de l'entendement. Ce sont, autrement dit, des sens qui, tout en accueillant les informations venues du dehors, doivent les agencer en pensée pour mieux les faire exister. Ils « utilisent » l'externe. Ils en sont la résonance. Ils en provoquent l'ordonnancement. Ils ne sont alors plus corporels, mais « spirituels ». Ils appartiennent à l'âme ou à l'entendement, comme l'avait montré Aristote dans son *De anima* (102). Aucun doute, l'intérieur demeure ici le siège de la pensée. Le « dedans », c'est l'« esprit ». Ce que les « Encyclopédies » médiévales disent dans leur langue imagée : « Et ces cinq sens particuliers reçoivent la semblance des choses sensibles et les présentent au sens commun et par lui ils jugent des propriétés et des différences des choses sensibles chacune en son endroit (103). » Et que les « Encyclopédies » de la Renaissance disent plus explicitement : « Il est temps d'entrer dedans de notre édifice pour y contempler les sens intérieurs et spirituels, desquels l'âme se sert en ses œuvres et opérations (104). » Un quasi-silence en revanche règne sur l'intériorité corporelle, thème obscur, sinon

négligé, thème dérisoire quoi qu'il en soit, face à la richesse informationnelle censée sourdre du dehors. L'instance première demeure celle de la volonté et du cerveau, imagination, mémoire, entendement. Rien d'autre que la « pensée ». Antoine Furetière le dit mieux que tout autre dans son *Dictionnaire universel* de 1690 : le sens est « l'organe corporel sur lequel les objets extérieurs faisant diverses impressions causent divers mouvements dans l'âme de l'animal (105) ». Seul interlocuteur : le monde du « dehors ».

La douleur, théâtre « distancié »

Reste, à l'évidence, qu'une querelle peut exister sur la construction même des sens, leur distinction, leur diversité possible (106). Un doute persistant peut leur attribuer une intériorité. Le toucher, par exemple, possède depuis toujours un versant interne rendant sensible l'ensemble du corps. Il a sa « profondeur ». Il aurait également ses particularités, justifiées moins pour restituer quelque sentiment d'existence ou quelque révélation de l'âme à elle-même, que pour restituer des indices d'alerte ou de danger. Il informerait, mais sur un corps perçu en objet quasi extérieur. Thème fondamental, c'est le corps qui demeure ici un dehors, c'est l'organique qui demeure étranger à l'âme. Présence sans doute, mais comme « autre » de la conscience, aussi incontournable qu'éloignée, aussi repérable que séparée. Ambroise Paré en donne une version imagée et circonstanciée à la fin du XVI^e siècle :

La moelle spinale est comme un vaisseau coulant du cerveau ainsi que d'une fontaine laquelle envoyée par toutes les parties autour d'elle... pour leur bailler mouvement et sentiment, les ramifications ainsi qu'un tronc d'arbre en plusieurs branches (107).

Il s'agit bien d'un sens associé au tact – organe diffus, global, « donnant le sentiment à toutes les parties du corps (108) », alertant sur le dedans et sur les zones cachées. Ce qui le rend d'ailleurs plus obscur et en définitive « moins exploré », « marginal » (109). Le « tact est répandu dans tout le corps (110) », disent encore, au XVII^e siècle, les théoriciens du sensible. Les ramifications signaleraient le danger, le « mal » surgissant aux périphéries. Descartes évoque d'ailleurs très directement « les perceptions que nous rapportons à notre corps ou à quelques-unes de ses parties (111) ». Guillaume Lamy le dit avec le plus d'originalité à la fin du XVII^e siècle, évoquant un « toucher interne » informant des douleurs :

Avant de décrire l'origine du toucher, il faut faire observer qu'il y a un toucher interne qui ressent l'action des humeurs, des vents ou même des corps solides qui s'engendrent contre nature dans le corps de l'homme et des autres animaux [\(112\)](#).

Impossible, autrement dit, d'ignorer ce que provoquent les douleurs : ces sensations « contre nature » perturbant la vie du corps. Guillaume Lamy conteste même la limitation aux cinq sens, pour y ajouter la faim, la soif, l'amour, indiquant en quelques mots leur indépendance possible par rapport aux sens traditionnels : la faim dont l'alerte se situerait à « l'orifice supérieur de l'estomac », la soif dont l'alerte se situerait dans « l'œsophage et le gosier », l'amour dont le lieu résiderait dans les parties intimes et dont « le sentiment propre ne se rencontre dans aucune autre partie [\(113\)](#) ». Ces « sens » posséderaient, tous les trois, leur fonction, leur « structure [\(114\)](#) », leur emplacement.

Plus encore, l'attention à la douleur, depuis toujours, a suggéré quelques distinctions précises. Le mal se « qualifie », se « dit », possède ses catégories. Galien les évoque déjà, rappelant l'originalité de la piqûre par rapport à la brûlure, celle du déchirement aussi par rapport au « pesant » [\(115\)](#). Constat intuitif, répété, s'affinant même avec le temps, au point que Michaël Ettmuller distingue, à la fin du XVII^e siècle, dix catégories de douleurs différentes, dûment recensées et qualifiées : du déchirant au brûlant, du coupant au pulsif, du vibrant au ténébrant, du picotement au convulsif [\(116\)](#)... Le « sentiment du corps » se développe avec l'univers classique. L'expérience se renouvelle en se diversifiant. Rien d'autre que l'approfondissement du sensible, cette lente dynamique culturelle traversant notre société occidentale, dont les correspondances sont aussi nombreuses que largement étudiées : une présence nouvelle de la maladie dans les livres de raison ou les journaux de « for privé » à partir du XVI^e siècle [\(117\)](#), la naissance de la gastronomie au XVII^e siècle pour le sens du goût [\(118\)](#), les « stratégies de désodorisation [\(119\)](#) » et de lutte contre les « mauvaises odeurs », au XVIII^e siècle pour le sens de l'odorat. L'expérience physique, très progressivement, se dit avec plus de nuance et de distinction.

Rien pourtant qui ne ressemble encore à cette immanence du corps décrite au XVIII^e siècle : ce que l'*Encyclopédie* appelle, on l'a vu, « cette multitude de sensations confuses qui ne nous abandonnent jamais [\(120\)](#) ». Rien qui ne ressemble à cette présence du corps *décrite* comme participant du « soi », selon le mot de Diderot [\(121\)](#). Rien qui n'y ressemble, enfin, pas même la douleur, dont le surgissement demeure particulier : évoqué comme celui d'un

objet externe, message d'un « dehors ». L'indication est d'autant plus extérieure d'ailleurs qu'elle se donne comme un théâtre, une scène, lieu tout spécial où se déroulent les phases éprouvantes d'un spectacle : un épisode spatial, une aventure de zones, de circuits, de trajets. Il faut, pour le constater, reprendre les premières descriptions modernes de la douleur : celles de Montaigne par exemple, d'autant plus marquantes qu'elles sont « étudiées » précisément par le « je » lui-même.

En évoquant la douleur, Montaigne s'attache à des trajets. Son aventure dans les bains italiens le montre. C'est en termes d'espace qu'il interprète l'effet de ces bains : leur conséquence sur les douleurs à venir. Montaigne relève d'abord une physique de l'eau à laquelle répond une physique du corps, les souffles, leurs bruits : « Dès les premiers jours je m'étais senti plein de vents et de gargouillis de l'intestin, ce que je crois sans peine être un effet particulier de ces eaux [\(122\)](#). » Il prête ensuite un trajet à ces vents organiques : l'atteinte plus lointaine des dents par exemple, dont le mal survient brusquement le 4 septembre 1580. Cette perception fait d'ailleurs suite à un lent épisode aqueux : une première douleur, au tout début des bains, semble prioritairement désigner la présence d'une « dent gâtée », mais l'impression se complique avec la succession des immersions. Le mastic placé sur la dent n'a que peu d'effet. Pis encore, le mal se diffuse, voyageant dans les joues, les épaules, le cou. D'autres conclusions s'imposent : les vents nés de l'eau seraient en cause, le mal serait plus global, basculant à d'autres lieux, imposant un chemin, une voie au cœur des organes. Ce que confirment diverses « flatuosités » : des flux ne sont-ils pas perçus comme voyageant vers le haut ? « J'éprouvais de façon évidente que cette eau me faisait monter à la tête des vapeurs qui l'appesantissaient [\(123\)](#). » Un imaginaire des trajets s'impose, animant l'espace intérieur : diffusion et localisation des flux, orientation et intensité des douleurs.

La représentation traditionnelle d'un corps dominé par l'aqueux suggère elle-même une telle « scénographie ». Ce corps ancien, celui même qu'évoque Montaigne, est fait d'humeurs, de vagues et de brumes. Les exemples, donnés depuis toujours dans l'évidence, abondent. L'intuition immédiate et répétée les confirme. La tradition multiplie les « constats » : c'est l'« eau » que le regard perçoit aux premières blessures, elle qui embrunit ou pâlit le teint, elle qui fait les fièvres et les éruptions, elle qui multiplie les catarrhes, embarrasse le souffle, crée les encombrements dans nombre de maladies, elle aussi qui s'assèche avec la vieillesse et s'efface aux

premiers signes de la mort. Aucun doute, l'aqueux « fabrique » le corps. L'« océan » organique a ses désordres, ses accidents : il connaît des tourbillons, des fureurs, des débordements. Intuitions encore : ces eaux font les gargouillements, les tiraillements, les gonflements. Elles font les « fumées » venues de digestions avortées, les « vapeurs » venues de liquides échauffés, les décompositions aussi, voire les empoisonnements. Elles participent à une orchestration quasi visuelle des organes et des chairs. Elles forment une scène avec ses décors.

Jérôme Cardan, dans un témoignage pionnier, au XVI^e siècle, sur les souffrances physiques ressenties durant sa vie, les représente comme autant de flux : « Par nature ma tête fut sujette aux fluxions qui se portent tantôt sur l'estomac, tantôt sur la poitrine. Si bien que je me trouve bien portant quand je ne souffre que de toux et d'enrouement (124). » Il en désigne les étapes : « Lorsque la fluxion passe à l'estomac, elle produit un flux de ventre et un dégoût pour la nourriture (125). » Même image encore, avec Étienne Pasquier, toujours au XVI^e siècle, interrogeant son médecin sur la présence d'une « humeur âcre et piquante » provoquant au ventre de « grandes et extraordinaires espraintes (126) ». Il suggère un circuit dont il veut connaître le cours : « De quelle fontaine et source me peut provenir ce mal (127) ? » Le flux encore, ses origines et ses trajets. La description porte moins sur ce qui est immédiatement ressenti, le sentiment quelque peu ineffable, mais sur ce qui est représenté, figuré, et dès lors distancié.

Le tableau, ainsi décrit par les acteurs eux-mêmes, fait du corps un ailleurs. Son espace est d'emblée « différence », confirmant la manière dont est vécu ce même corps dans une longue tradition occidentale : maison ou habitacle, tour ou prison. Une enceinte s'impose, toute matérielle, informant l'âme ou l'esprit. Son existence demeure « extérieure », réalité indépassable, rendant quasi impossible toute coexistence fusionnelle avec l'individu qui perçoit.

Les circuits de la passion

Il est une autre expérience jouant avec des sensations organiques : celle des passions, théorisées au XVII^e siècle comme jamais jusque-là. Le thème est marquant, clairement souligné, révélant un lent accroissement de l'attention au corps. Les personnages littéraires de l'univers classique

l'illustrent, gagnés régulièrement par ces « mouvements et agitations de l'âme (128) », multipliant malaises et désordres corporels : la reine d'Espagne, dans le *Don Carlos* de Saint Réal, laissant parler dans ses yeux « une langueur secrète et passionnée (129) » ; Francion, dans le roman de Charles Sorel, pris d'une fièvre d'amour « au point de ne plus savoir ce qu'il faisait (130) » ; ou Ragotin, dans le *Roman comique* de Paul Scarron, saisi de colère, se « jetant furieux » sur son adversaire avant de recevoir des coups assénés comme « plomb sur le haut de sa tête (131) » ; ou la Phèdre de Racine encore, troublée au plus profond à la seule vue d'Hippolyte, témoignant d'un effet directement éprouvé ; « Le voici, vers mon cœur tout mon sang se retire (132). » Cette passion existe comme curiosité inédite, amorce d'un espace psychologique. Ce qu'Eric Auerbach a très justement désigné en « intérêt nouveau et particulier pour le contenu de la personnalité humaine (133) ».

La passion classique est, tout autant, et d'abord, épreuve de corps. Elle est sensation aussi : trajet interne, flux d'humeurs, aventures liquides. Jean-Baptiste Van Helmont peut en souligner l'expérience directement personnelle : « C'est vers l'orifice supérieur de l'estomac que l'on sent sensiblement les premières agitations de l'âme (134). » Encore faut-il constater qu'un théâtre interne est tout autant mobilisé pour de telles sensations, exactement comme il l'est pour la souffrance physique. Marin Cureau de La Chambre, dans les années 1640, figure la joie « répandant les esprits doucement et les faisant couler sur les parties comme une douce rosée (135) ». Il figure la tristesse « tenant les esprits unis et serrés » les rendant « perçants et piquant les parties où ils abordent (136) ». Dans chaque cas l'âme se « dilate » ou se « ferme » face au flux des esprits animaux. Circuits et trajets dominant.

Reste une évidence : l'attention aux sensations corporelles s'est accrue avec la modernité. Leur univers s'est étendu. Leur diversité s'est affirmée. Un autre principe en revanche s'est aussi affirmé : précisant la place de l'âme, observatrice d'organes qui lui restent « extérieurs », spectatrice et maîtresse d'un monde. La phrase cartésienne s'installe en règle : « Je ne suis point cet assemblage de membres que l'on appelle le corps humain (137). » L'observation de la douleur ou de la passion ne saurait transformer un statut du corps demeuré principe du « dehors », « statue ou machine de terre (138) », selon le *Traité de l'homme* et son expression banalisée.

Le mélancolique et ses errances imaginaires

Les comparaisons entre la culture du XVII^e siècle et celle du XVIII^e siècle doivent être approfondies davantage encore. Elles conduisent à constater qu'au-delà des douleurs ou des malaises, dont la présence est incontournable, la curiosité pour les sensations internes ne s'est quasiment pas développée dans l'univers classique. Elles ne sont l'objet ni d'enquête ni de prospection particulière. L'existence des illusions corporelles, telle que Diderot l'évoque en 1769, n'est quasiment pas interrogée : phénomène curieux sans doute, mais jugé dénué d'intérêt. L'exemple est évident lorsque Pierre Pigray décrit, en 1612, un gentilhomme convaincu d'« avoir le cerveau tout pourry et corrompu », au point de vouloir en changer et « recevoir celui d'un condamné » (139). L'homme évoquerait bien ici son « intérieur ». Pierre Pigray, premier chirurgien de Louis XIII, élève d'Ambroise Paré, est confronté sans ambiguïté à un imaginaire organique : le « contenu » du crâne en particulier. Pigray constate l'errance, la commente, tout en laissant en suspens la question du sensible. Son approche n'est ni celle de Bordeu ni celle de Diderot : le trouble ne viendrait pas de ce que vit ou « croit » vivre le malade dans son corps jusqu'à la souffrance, mais de ce que suggère sa pensée jusqu'à l'enchantement. Ce trouble viendrait d'un univers non sensible, celui des leurres, des idées, voire des spéculations désincarnées. Le gentilhomme « divaguant » serait victime d'une « maladie de l'esprit » et de son « ridicule » : imagination brouillée, jugement déplacé. La présence de son corps, l'objet de ce qui est physiquement éprouvé, n'est pas au cœur de l'enjeu. Le burlesque et le dérisoire l'emportent, le négligeable autrement dit, non l'enracinement d'une personne, l'épaisseur de sa vie.

Quelques années plus tôt, André du Laurens, le médecin d'Henri IV, est plus disert dans son *Discours des maladies mélancoliques* (140), multipliant les situations et les cas : tels le boulanger croyant ses chairs transformées en beurre et s'éloignant de son four pour éviter de fondre, ou l'homme croyant ses pieds transformés en verre et refusant de « cheminer de peur de les casser », ou le chasseur persuadé qu'un sanglier lui a « mangé une jambe », la croyant « absente », tout en négligeant qu'il vit tout « normalement » sur ses deux jambes, ou le « grand seigneur » encore, pensant « être de verre » et demandant à ses visiteurs de « ne pas approcher » de peur d'être brisé. Ces illusions du corps, ces démences sur l'apparence et la chair, n'engagent aucune interrogation sur une quelconque intériorité physique. L'évocation de

l'homme convaincu d'avoir un « cerveau tout pourry » en est l'illustration : Qu'éprouve-t-il ? Quelles sont ses peurs ? Ses absences d'action ou de pensée ? Comment peut-il se dire et se désigner lui-même ? Questions sans enjeu pour un comportement d'emblée insensé. Ou le boulanger convaincu d'être physiquement « métamorphosé » : comment peut-il éprouver ce corps devenu « beurre » ? Comment peut-il se comporter ? Quel est son degré d'inquiétude, d'angoisse ? Autant de questions sans objet pour l'auteur des vieux traités de mélancolie : l'incohérence seule l'emporte, la pensée égarée, la divagation objet de moquerie. La multiplicité des exemples dans le texte d'André du Laurens est d'ailleurs proposée dans un sens précis : offrir « du plaisir (141) » au lecteur, le divertir, l'amuser. Le commentaire prétend livrer des anecdotes curieuses ou surprenantes : phénomènes bizarres, gestes déconcertants, et non drame intime ou personnel liant l'être aberrant du corps à celui de l'individu qui le vit.

Impossible de comprendre cette vision traditionnelle sans mobiliser une explication plus concrète : celle tenant à la place majeure faite aux humeurs dans la médecine classique, à l'image du fonctionnement corporel lui-même. Cette référence oriente les représentations, désigne le mal, efface partiellement le rôle des nerfs, par exemple, celui de l'excitabilité ou de la sensibilité. Le mélancolique, *a priori*, ne subit pas un dérèglement des sens. Il est plutôt celui qu'un cerveau « occupé » par des liquides trop terreux condamne à l'errance : victime d'une imagination en dérive, elle-même emportée par l'excès aqueux. Il ne vit pas un désordre de nerfs, un aiguisement de sensations physiques ou d'alarmes, mais un désordre de pensées. Ce qu'il éprouve n'est pas une réalité mais un fantôme. Les humeurs noires font tout, accablant un lieu précis, la tête, provoquant une effervescence de leurre et d'élucubrations. D'où le peu d'interrogation sur ce qui est « ressenti ». Le mélancolique affabule. Il ne vit pas un corps en alerte. Il agit des « idées », des certitudes plus que des sensations, des « images » aussi. Les termes utilisés dans les traités de mélancolie le disent à leur manière, écartant la référence au sensible : tel malade « *pense* être devenu cruche de verre », par exemple, tel autre « *pense* être fait de brique » (142), tel autre encore « *pense* être devenu pot de terre (143) ». L'illusion est bien un phénomène d'idée. Ce que dit longuement encore, et précisément, Joseph Du Chesne, autre médecin d'Henri IV :

Les causes [provoquant le mal], c'est une humeur ou sang mélancholie et brulé,

contenue dans un cerveau trop chaud, ou dispersée par toutes les veines et habitudes du corps ; ou qui abonde dans les hypochondres, dans la rate et mésentère : d'où sont suscitées des fumées et noires exhalaisons qui rendent le cerveau obscur, ténébreux, offusqué, et noircissent et couvrent ni plus ni moins que les ténèbres font la face du ciel, d'où s'ensuit immédiatement que ces noires fumées ne peuvent apporter aux hommes qui en sont couverts que frayeur et crainte (144).

L'opacité du cerveau fait celle des croyances et des pensées. La « crainte », ici allusivement évoquée, n'est qu'un accident. Elle est sans enjeu, « désincarnée », épreuve risible ou dérisoire. Tout vient d'un centre, le cerveau : le corps n'en est que l'effet anecdotique sinon le reflet.

L'action du diable, l'imagination non le corps

Sur bien d'autres points encore cette relative indifférence aux sensations du « corps interne » peut être relevée. Un symptôme traditionnellement étudié par les médecins et les magistrats instructeurs dans les cas de sorcellerie le montre : les « illusions » classiques des sorciers, la certitude, pour certains d'entre eux, d'être transformés en animaux divers, organismes sauvages et destructeurs. Une forme particulière de dérive domine l'ensemble : la lycanthropie, cette croyance qu'a la personne d'être muée en loup. Le lycanthrope, spectre des sorcelleries anciennes, court la campagne, hanté de carnage et de dévoration. Il s'acharne, engloutit, s'accroupit, aboie ; devenu, de part en part, un être empruntant les comportements animaux. Aucune sensation du « corps interne » n'est pourtant ici évoquée par les acteurs ni les commentateurs, aucune perception intime bouleversée ou troublée, alors même que l'ensemble des chaînes sensibles devraient être métamorphosées. Jacob Sprenger, en 1495, dans un texte longtemps cité (145), attribue le symptôme à la présence d'un diable occupant le corps : non pas les sensations, mais la commande des mouvements, l'emprise sur le faire, les actes, la dévoration, celle, tout erratique et imposée, venue du dehors. Le diable provoque des gestes, des perceptions nécessaires sans doute à leur réalisation, mais non des impressions intimes.

Peu de changements encore, dans les décennies suivantes, malgré les doutes portés sur l'action du diable. La simple croyance aux « forces » sataniques recule, repoussée par les certitudes du rationalisme. La puissance « pénétrante » et « métamorphosante » du diable, dès la fin du XVI^e siècle,

n'est plus aussi « évidente ». Elle ne saurait tout transformer. Au moins peut-elle « émouvoir les humeurs et troubler les sens (146) » (externes en l'occurrence), provoquer une action comparable à celle des « vapeurs grossières montant au cerveau (147) ». Le diable agit alors sur l'« imagination » et non sur quelque « transfiguration » physique, sur la « pensée » encore, et non sur l'« éprouvé ». Toujours aucune évocation de la sensibilité interne, mais plutôt une atteinte des sens externes. La vue, par exemple, saisie en tout premier lieu : le diable fait voir au lycanthrope « des choses étranges, non qu'à la vérité elles soient telles (148) ». Il suggère l'errance, la violence, la haine « contre le bétail et les personnes avec le désir de les démembrer et dévorer (149) ». Plusieurs tactiques sont dans ce cas prêtées au diable : soit il « brouillerait les conduits de l'intelligence (150) », soit il « empêcherait la force de la pointe des yeux (151) », soit il « formerait une nuée réduite à la semblance de quelque chose afin que cette nuée nous semble être cette chose qu'il a envie de nous représenter (152) ». Le spectacle, seul, du coup est concerné : l'information venue du dehors. Ce qui limite la scène à l'espace visuel, comme le suggère Ambroise Paré, parlant des « démons » à la toute fin du XVI^e siècle :

Ils obscurcissent les yeux des hommes, avec épaisses nuées qui brouillent notre esprit fantastiquement, et nous trompent par imposture satanique, corrompant notre imagination par leurs bouffonneries et impiétés (153).

Ce que suggère également Jean de Nynauld, dans son livre sur la lycanthropie au tout début du XVII^e siècle, citant la seule cohorte bariolée des choses aperçues : le décor d'une imagination désordonnée, les objets qu'il « leur semble voir » et qui sont « théâtres, jardins, bosquets, ornements, vêtements, roys, magistrats, musique et danses (154)... », toutes références installant le cadre extérieur des transformations du corps, toutes retenant sous cette forme l'exclusive attention du commentateur. Devenir « loup », c'est imaginer des gestes, projeter un spectacle, s'introduire dans un décor. Ce qui se réduit à une équivalence très précise : muter physiquement, s'imaginer avoir un corps différent, c'est voir autrement, ou agir autrement, et non ressentir autrement. Et lorsque Pierre Lancre, au même moment, met en doute les croyances à la sorcellerie, introduisant des « causes » moins surnaturelles et plus directement physiques, ajoutant, autrement dit, plus de rationalité, il vise lui aussi les seuls sens externes : l'encombrement du cerveau par des liquides provoquant des perceptions saccagées, brouillant le sens des objets.

Les humeurs en déroute agiraient sur la vue, l'ouïe, le toucher : « le déguisement en l'extérieur sans changement de substance ou nature (155) ». L'« être loup » demeure un corps vu et exhibé, un corps « déguisé (156) », plus qu'un corps éprouvé. Une chair de menace et de mort sans doute, mais une chair où les sens externes l'emportent : une puissance emballée plus qu'intérieurement sensibilisée et traversée.

Les œuvres de fiction prolongent ces références : le jeune Francion de Charles Sorel en 1623, soumis aux breuvages douteux d'une vieille matrone, se rêve transformé en « monstre » repoussant et hideux. Aucun indice de mutation « intérieure » pourtant. Aucun indice de sensibilité. C'est le miroir d'une fontaine qui lui apprend ses propres transfigurations physiques : « Me mirant dans l'eau, je vis que j'avais la plus laide forme que l'on puisse figurer (157). » C'est le son de sa voix qui lui apprend sa révolution organique : « Il ne sortit de ma bouche qu'un hurlement (158). » Le constat du cri, non sa crispation ou son étouffement. Les signes extérieurs, seuls, semblent s'imposer : la mince pellicule du miroir par exemple et moins le bouleversement souterrain des chairs.

Reste l'expérience de la possession, cette croyance toute particulière à la présence de diables pénétrant et agitant les corps, dont les récits se multiplient au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle : non plus l'action du sorcier livré au désordre et au crime, mais l'état de la possédée, la femme en général, plus aisément victime, celle subissant « passivement » les « insolences » du diable venu s'introduire dans son enveloppe physique. Les descriptions d'un tel état demeurent sans nombre, comme demeurent sans nombre les études à leur sujet. Ce sont bien des manières différentes d'éprouver le corps, de le ressentir, qui semblent être en jeu ici, toutes provoquant débordements et transgressions : les « attitudes impudiques (159) », par exemple, prises par les religieuses du couvent de Louviers en 1643, les contorsions « étranges et extraordinaires (160) » effectuées par les victimes de Louis Gaufridy, le prêtre d'Aix, en 1611, les agitations des religieuses de Loudun, en 1632, « montant et courant en chemise sur les toits du couvent, sur les arbres... (161) ». La possédée se confronte à un corps devenu intérieurement différent, traversé de désordre et de tentations, mû par un diable censé agir du dedans. Expérience troublante, emportant quelquefois, bien évidemment, l'ensemble de la personne. Ce que montre Sœur Jeanne des Anges, la religieuse de Loudun, dont le texte autobiographique au milieu du XVII^e siècle demeure exemplaire : « Les trois

démons qui restaient dans mon corps me faisaient du pire qu'ils pouvaient tant au corps qu'à l'esprit (162). » Ce que montrent encore les religieuses d'Aussone, en 1662, sujettes à d'« effroyables crises » physiques jetant leur corps au sol, tordant leurs membres, multipliant les convulsions, sujettes à d'infinies dérives mentales provoquant « d'étranges aversions pour les choses saintes (163) » : un sommet de gravité, parce que blasphématoire, pour les spectateurs du temps. Le diable, autrement dit, peut créer une « horrible métamorphose (164) » en occupant aussi bien le corps que l'esprit.

Reste qu'une telle atteinte demeure particulière : étrangère par exemple, dans une grande mesure, à celle qui la subit, distante de sa conscience, ou de son « âme », de son identité. Le théologien Jean Benedicti prétend à la fin du XVI^e siècle que Dieu a donné au diable « puissance sur les corps non sur les âmes (165) ». La victime peut s'« absenter » de son corps tourmenté, y rester indifférente, insensible même. Le long témoignage de Jeanne des Anges, la supérieure du couvent de Loudun, « possédée » en 1632, est à cet égard éloquent. La religieuse Ursuline tient à distinguer fortement un « extérieur » – le corps et ses actions – et un « intérieur » – l'esprit et ses pensées. Les deux instances ne correspondent pas entre elles : « Quoique je fusse à l'extérieur dans un grand trouble, je sentais dans mon intérieur un calme et une lumière (166). » Non que Jeanne tente de préciser ce qu'elle ressent en « profondeur » dans ce corps livré à ses « tourmenteurs ». L'indication sur ce point demeure confuse, opaque, écho de quelque incoercible bouillonnement. Le témoignage sensible reste rare et difficile dans l'univers classique. Jeanne s'en tient à l'effervescence, à l'agitation. Elle peut aussi invoquer, selon certaines circonstances, un état d'insensibilité, accordant ainsi toute liberté à sa pensée : « Je perdis aussitôt tout sentiment corporel et l'usage de tous les sens extérieurs ; je conservai les intérieurs (167). » Ces « intérieurs » étant dans ce cas, faut-il le rappeler, la mémoire, l'entendement et l'imagination selon les définitions anciennes (168). Le corps, autrement dit le sentiment direct de ses transformations, ne déplace pas radicalement l'identité éprouvée par la victime.

Il faut mesurer toute la spécificité de cet univers où l'intériorité physique, son volume, ses messages singuliers ne sont pas interrogés, même si la douleur peut être évoquée, voire étudiée. Partage premier où l'individu existe d'abord pour les choses, ou pour la pensée, alors que les états intimes de corps, les perceptions du dedans tiennent peu de place et, moins encore, l'interrogation sur ce qui est physiquement « ressenti ». Partage premier,

surtout, où l'identité implicitement ancrée dans l'âme ne saurait être mêlée au corps. La perception de ce corps, la manière d'en éprouver la présence, ne saurait « atteindre » l'état intime de la personne.

Le vol des sorcières et le silence des sens

Autre « expérience » livrée au silence alors qu'elle pourrait mobiliser une nette conscience sensible : le voyage tout imaginaire des sorciers ou sorcières, leur saisie par le diable, leur envol vers le sabbat. Le corps est bien ici théoriquement emporté, allégé. Il est même censé fendre l'air, traverser l'espace en un instant, éprouver les effets intimes de la vitesse et du vent. Aucune notation pourtant sur ce possible envahissement sensible dans le témoignage des acteurs, comme dans les interrogations des magistrats.

Les sorcières, orientées sans doute par les inquisiteurs du XVI^e siècle, parlent des circonstances du vol, des gestes qui l'amorcent, des objets qui le facilitent, mais demeurent silencieuses sur les sensations qu'il peut provoquer. Les magistrats, pour leur part, s'enquièrent des « faits ». Ils apprennent les formules censées déclencher le vol : celle prononcée par la sorcière de Saint-Julien-de-Lampon, « Pied sur feuille vole en haut de la cheminée (169) », ou celle prononcée par les sorcières de Fago, « Feuille sur feuille aux aires de Toulouse nous voici déjà (170) ». La feuille sans doute signe verbal d'une légèreté, elle-même non évoquée physiquement. Ils apprennent la composition des onguents appliqués sur la peau pour faciliter l'ascension : le « sang de cou de poulet », la « cendre », l'« épurge de poisson (171) ». Ils apprennent les objets chevauchés par les sorcières ou sorciers : des fourches aux balais, aux branches de frêne ou de genêt, des cochons aux bœufs, aux chevaux. Ils apprennent les rituels du diable aussi, tapant l'épaule ou le sol avant l'envol. Les descriptions se perdent dans l'anecdote, multiplient les faits, sans que soient questionnées les sensations concernées.

Tout au plus la vitesse du parcours peut-elle suggérer quelques mots. La même formule, d'ailleurs, revient, identique, répétée, formalisée sans doute par les inquisiteurs eux-mêmes. Catherine Villaume, interrogée en 1596 à Paire, dit être « allée comme un vent » sur le « col de Maître Parsin (172) » (nom qu'elle attribue au diable). Chrétienne Parmentier, interrogée en 1624 à l'Estraye, dit être allée au sabbat sur « des chevaux noirs qui la portaient

comme le vent (173) ». Seule semble rompre avec cette uniformité la remarque de l'abbé Gaufridy, à son procès, au parlement de Provence, en avril 1611 : « Jamais voiture ne fut plus douce et plus vite (174). » Evocation quasi sibylline pourtant. Aucun indice en revanche au procès des sorcières de Fago, en 1657, où n'est citée que l'« impression de voler (175) ». Aucun indice encore dans le récit de Joachin Girault, durant le long procès du carroi de Marlou, dans le Berry, en 1582-1583 : « Estant monté sur ledit cheval, se trouva au carrefour du Marlou (176). » La parole toute faite des sorcières comme les questions préméditées des inquisiteurs confirment la relative inexistence d'un dedans physique comme objet d'attention. Les descriptions visent un corps d'où toute expérience intime semble effacée. La douleur sans doute, mais rien sur la surprise ou l'indifférence possible face à ce qui est éprouvé.

Très peu d'indications encore, dans un tout autre registre, en 1656, lorsque le héros de Cyrano est brusquement « élevé » vers la lune ou vers le soleil. Son corps est emporté. Ses mouvements sont accélérés. Lui aussi est censé voler. L'air irait même jusqu'à l'aspirer. Rien pourtant de ce qui est senti n'est évoqué. L'ascensionniste traverse le ciel comme un spectacle, non comme une expérience de corps : « Je m'étais attaché tout autour de moi quantité de fioles pleines de rosée sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment que la chaleur qui les attirait, comme elle le fait avec les plus grosses nuées, m'éleva si haut (177). » L'ascension devient un parcours non une épreuve. L'aventure suggère des lieux, non des sensations.

CHAPITRE 3

Le XVIII^e siècle et le bouleversement du sensible

L'univers classique, on le voit, n'a pas ignoré un sens « interne ». Il ne l'a en revanche ni spécifié ni approfondi. Il en a retenu surtout douleurs et passions, ressenties quelquefois « dans tout le corps (178) ». Il a aussi « épuré » ce sensible, inventé des délicatesses, comme des malaises ténus. La culture occidentale, chacun le sait, a opéré un lent « raffinement », accentuant ses seuils d'attention. Reste une « extériorité » du corps ainsi décrit : seule l'âme, dans cet univers classique, est-ce par quoi « je suis ce que je suis (179) ». Le corps est toujours un « ailleurs », tenu à une insurmontable distance. L'intériorité physique n'est guère interrogée, hors les souffrances subies. Ce qui livre au silence un vaste champ sensoriel. C'est sur ce point que le XVIII^e siècle innove. Une attention spécifique ajoute le son pour que les sens internes s'engage. L'individu y trouve à se redéployer, à jouir autrement de soi, à renouveler ses imaginaires, à mieux se dire et s'éprouver. C'est son être même qui est transformé, plus autonome, plus affirmé, moins dépendant d'une surnature qui le surplombe, moins traversé par le divin qui le « soumet », plus immergé dans un corps qui l'identifie. Le futur citoyen profile déjà ce qui manifeste un affranchissement aussi inéluctable qu'inédit.

Vibrations et palpitations de la chair

Le premier changement, avec le XVIII^e siècle, est celui d'un profond renouvellement de curiosité : les sensations banales sans doute, mais aussi les sensations discrètes, délicates, inattendues, celles mêmes qui peuvent révéler de l'interne. Les Lumières, avec leur rôle premier accordé aux sens (180), sollicitent le perçu plus pleinement qu'il n'y paraît, le valorisent, le spécifient. Un monde souterrain peut émerger : univers fait d'indices infimes, dérobés, persévérants, bientôt fiévreusement présents. Investigation si répétée qu'elle conduit à évoquer autrement le quotidien. Il faut s'y attarder.

L'intérêt porté à la sensation est d'abord conquérant, légitimant mille analyses et prospections jusque-là inconnues. Albrecht von Haller, par exemple, au milieu du XVIII^e siècle, promeut une observation révélatrice en enquêtant sur les intensités du sensible. Il en fait un « objet », fouille les parties du corps animal, recense les zones les plus « vives », manie placidement le scalpel sur les chiens, les souris, les chats, relevant les seuils, les intensités, spécifiant, pour mieux les distinguer, les parties uniquement « irritables », limitées elles-mêmes au rétrécissement quasi mécanique des chairs (181), et les parties directement « sensibles », celles mobilisant perceptions, douleurs, actions. La « saisie » de l'interne est devenue objet de recherche, thème d'expériences, de vérifications.

Le « contenu » donné à l'interne, aussi, s'est renouvelé, ce qui est plus important. Les « images » du fonctionnement corporel ont changé. Non plus le jeu des humeurs, mais celui des nerfs, de l'irritation, de la sensibilité : une manière nouvelle de viser les manifestations initiales de la vie. Ce qui révèle un univers de fébrilité, palpitations ou vibrations « aiguillonnant notre existence (182) », excitations s'étendant à l'« infini (183) ». Ce qui fait exister une « machine animale » devenue spécifiquement sensible, différant « essentiellement des autres corps (184) », un objet sans équivalent, élastique et réactif à la fois, vibratile et flexible, excitable et contractile, loin des matières inertes et des physiques du passé. D'où l'intérêt tout nouveau pour les chairs encore palpitantes après la mort de l'animal, ces « mouvements d'ondulation (185) » perceptibles sous le scalpel, malgré la suppression du cœur et le signe présumé de la vie. D'où une façon tout à fait nouvelle aussi d'éprouver l'organique, de le traduire en termes d'oscillations, de fibrillations, de pulsations, de le lier à l'existence immédiate comme s'il en était la toute première condition. La chair impose une substance particulière, entièrement spécifique, vibrante par ses fibres, susceptible par ses nerfs. Rien d'autre alors qu'une saisie instantanée, quasi fusionnelle de la vie. Rien d'autre aussi qu'une continuité intuitive avec soi plus qu'une mise à distance de soi.

L'électricité, nouvellement découverte au milieu du XVIII^e siècle, ajoute son univers métaphorique. L'« image » renouvelle la définition du nerf : « Le fluide nerveux est une vapeur électrique très subtile et très élastique (186). » Cette image transforme, plus encore, la vision de l'organisme lui-même. Ce que l'abbé Sans, s'aventurant à « électriser » les paralytiques, dit en toute clarté : « Obligé par état à considérer depuis plus de vingt ans les

phénomènes électriques, je n'ai pu me dissimuler que ce fluide subtil devait nécessairement jouer un grand rôle dans l'économie animale (187). » Pierre Bertholon à Lyon (188), l'abbé Nollet à Paris (189), Heinrich Winckler à Leipzig (190), Jean Jallabert à Genève (191), Joseph Veratti à Bologne (192), en provoquant le choc d'un individu à l'autre par simple contact à partir d'une source électrique, concrétisent et visualisent l'image du courant dans l'organisme. Les repères sont transformés. L'univers du réseau l'emporte. Fluides et communications traversent les chairs. Circuits et courants matérialisent l'alerte. Tout change lorsque le nerf, et non plus l'humeur, devient « la base et l'essence de tous nos organes (193) » ; tout change lorsque ce nerf, et non plus l'humeur, est décrit en « principal agent de toute l'économie animale (194) ». Les « forces toniques (195) » affleurent à la conscience. Tensions et crispations se font évidences premières, « saisies » instantanées du corps. La chair bascule : son fonctionnement, sa présence surtout, transformée en lieu d'alerte et de signal. Le corps n'est plus spectacle, mais « état ». Il devient « manière d'être », lieu de sensation immédiate, et moins lieu d'images illustrant débordements ou flux, comme il pouvait l'être auparavant (196). Il est évoqué comme l'est l'existence : témoin continu de ce que chacun perçoit de lui-même, instance d'emblée présente à l'amorce du moindre trouble ou désagrément.

C'est alors une autre référence, au bout du compte, qui vient à s'imposer : non plus la conscience tapie dans un corps demeurant enceinte ou maison, tour ou prison, mais une conscience percevant le corps comme un prolongement d'elle-même, lieu de coïncidence immédiat avec ses décisions, sensations ou actions. Théophile Bordeu le dit avec force, dans sa langue intuitive, lorsque, tout en refusant de s'engager sur l'âme, il compare le corps, et, déjà, l'individu, à « un seul nerf qui anime toutes ses parties (197) ».

Il faut le redire, le thème du sensible est au cœur du renouvellement. Il a surtout accompagné un glissement de préoccupation. Il a déplacé le regard, projetant l'univers des impressions dans chaque infime moment de la vie, liant toujours plus immédiatement le « ressenti » du corps et la banalité du quotidien. L'expérience d'un simple geste est déjà interrogée autrement. William Cullen, à la fin du XVIII^e siècle, croit devoir s'attarder à des « sensations » présentes dans tout acte volontaire, celles produites par les frottements, les déplacements, celles produites « par le sentiment intime des actions excitées ou par le mouvement des différentes parties du corps (198) ». Son étude traduit chaque instant en épisode corporel, surgissement possible

de sensations enfouies. L'« autoaffectation » du corps s'impose en témoin d'actes les plus banals. Non que ce type de perception soit encore ici l'objet de longs développements. Non même qu'il conduise encore à des définitions, ou à des tentatives approfondies d'explicitation. Sa présence en revanche révèle un renouvellement du regard intérieur, celui d'une attention déclenchant, au-delà de la seule commande physique, un intérêt pour l'effet interne des dynamiques, l'impression provoquée par le geste, le soubassement possible de l'action (199). Jusqu'au cavalier qui prétend saisir les rênes en privilégiant le sensible : « Il faut chercher et sentir peu à peu dans la main l'appui du mors (200) », disent les nouveaux traités d'équitation, alors que la tradition s'en tenait à une main imposant obéissance au cheval (201). Jusqu'à l'escrimeur aussi qui, pour la première fois, évoque une manière « sensible » de manier l'épée : la diriger « selon les sensations ressenties dans le contact de l'épée adverse (202) », alors que la tradition s'en tenait à la seule déclinaison des parades et des coups (203). Le changement dans l'investissement et la curiosité est total. L'analyse précise et détaillée viendra plus tard.

Le quotidien aussi est transformé. Des malaises continus, des perturbations d'être, des troubles vagues jusque-là peu relevés, se donnent brusquement pour notables. Les perceptions intimes ont plus de présence, comme plus d'enjeu. Jean-Jacques Rousseau tient à évoquer une sensation apparemment « ordinaire », discrète, mais ne l'abandonnant jamais : « un battement d'artère et des bourdonnements, qui [...] depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute (204) ». Rappel incessant de la présence du corps, au point d'aviver la conscience. L'expérience anodine, on le voit, change de statut. L'« interne » du corps se déplace, sature les instants, donne une densité aux excitations « souterraines », accompagne la vie de l'individu jusqu'à ne plus pouvoir s'en distinguer.

C'est aussi l'« entour » qui se fait plus « pénétrant », suggérant de nouvelles manières de « ressentir », transformant l'évocation de l'air, celle de l'eau, du froid, du chaud, celle des efforts, des fatigues, des trajets. Les objets de l'univers atteignent plus intimement l'observateur. Chaque sensation suscite davantage la curiosité. Les impressions s'étendent, se démultiplient, alors que le milieu est davantage décliné à partir d'un « je » censé le ressentir et l'évoquer. Le froid n'est plus simple effet mécanique, resserrement de pores, « engendrement de catarrhes ou d'obstructions (205) », comme l'évoquaient les textes du XVII^e siècle, il est subversion organique, aventure

de conscience. Ce que décline *Le Médecin des dames* en 1771, renvoyant d'emblée à une expérience interne : un « picotement accompagné de chaleur et une espèce d'inflammation dans les parties qui y sont exposées (206) », effet infiltrant la peau, gagnant les entrailles, les « poumons (207) ». William Cullen ajoute un sentiment intérieur d'oppression : « la respiration éprouve aussi quelque changement pendant l'accès du froid, elle est petite et fréquente, et se fait avec anxiété (208). » Armand Pierre Jacquin interroge encore le frisson en cas de refroidissement, son surgissement, l'inquiétude qu'il provoque : ce « frissonnement continu semblant annoncer, à chaque instant, une destruction prochaine (209) ». Évocation inédite de la chaleur aussi : le corps plongé dans les baignoires devient expérience nerveuse. L'action de l'« eau tiède » n'est plus simple « mécanique » de flux, attraction des « humeurs au-dehors (210) », ou parcours des humeurs au dedans (211), comme le répétaient depuis toujours les traités de santé, elle s'étend aux phénomènes secrets, se fait « aventure » sensible, confrontation entre une matière et une personne. Effet de nerf surtout : elle « épanouit les expansions nerveuses », cause « une sensation de volupté indicible (212) ». Effet de surprise encore : expérience « inconnue à celui qui n'a pas essayé de ces bains (213) ». Elle ménage des étapes, modifie la respiration, attendrit les enveloppes, accentue l'effet de pénétration : « La force avec laquelle l'eau s'insinue dans les pores est immense. On n'en connaît pas les limites... (214). » Elle crée un « état ». Non que le plaisir de l'eau soit, à lui seul, une découverte, mais il devient objet d'analyse et d'attention, objet de curiosité, d'interrogation, même si le bain, faut-il le dire, demeure loin encore d'être une pratique banalisée. Ou les stimulants enfin, autrement commentés : le tabac, entre autres, jugé par Kant « entretenir ou éveiller de nouvelles sensations et aussi de nouvelles pensées (215) ».

Les évocations du milieu s'aventurent encore aux expériences « infimes », aux effets étranges, mal connus. La respiration au sommet des montagnes par exemple, décrite par John Arbuthnot dans son *Traité de l'air*, perçue comme « plus courte (216) », plus haletante, avec le gain de hauteur ; ou l'air non renouvelé, saturé par la respiration, décrit par Benjamin Franklin dans son *Art d'avoir des songes agréables*, devenu porteur d'un inconfort impossible à cerner : « On est averti de cet état par un malaise d'abord fort léger, par une inquiétude assez difficile à décrire, et dont peu de personnes, tout en l'éprouvant, connaissent la cause. On a peine à se rendormir ; on se retourne souvent sans pouvoir trouver le repos d'aucun côté (217) » ; ou

encore les différents moments de la respiration distingués dans leurs conséquences sensibles : « Si l'on s'observe attentivement, on s'apercevra que tous nos sens deviennent plus délicats, c'est-à-dire plus propres à recevoir les impressions pour lesquelles ils sont destinés, dans le temps de l'inspiration que dans le temps de l'expiration (218). » Une tonicité et une assurance toutes particulières découleraient de la pénétration de l'air dans les poumons. Ce que confirme une conscience corporelle aux aguets : celle qui, en « s'observant » autrement, tente davantage de cerner les mouvements organiques et leurs effets.

L'attention s'étend encore aux amorces de malaise, aux fatigues banales. Telle la « courbature », phénomène inconnu de la médecine classique (219), qui devient objet incontournable pour William Buchan et sa *Médecine domestique* de 1770 : « douleurs sourdes dans tous les membres, dans le dos, dans les reins, dans le ventre », doublées de « chaleur de tête, d'accablement, d'insomnie (220) ». Malaises banals, mais traduits pour la première fois en autant d'indices notables : « Nul n'en avait parlé (221) », insiste William Buchan, un « silence les a entourés (222) », ajoute Joseph Lieutaud au même moment, l'un et l'autre s'attardant aux contours du « mal », aux impressions vagues, à leurs effets souterrains, tous « annonceurs » possibles d'autres maladies, la fièvre par exemple, tous révélant un espace interne jusque-là négligé. Raisonnement identique encore avec les « lassitudes », auxquelles François Boissier de Sauvages attribue huit formes possibles – du travail aux maladies chroniques –, ou les « engourdissements », auxquels le même Boissier de Sauvages attribue également huit formes possibles – de la simple fièvre aux « compressions » générales. Rien d'autre qu'une investigation accrue sur l'univers sensible, ses diversités, ses effets d'intensité.

Les « langueurs » sont, elles aussi, nouvellement soulignées, corollaires physiques d'états mentaux constants, autant que mal précisées : « Les vents que renferment l'estomac et les intestins font naître une sensation qui est désagréable, mais que l'on ne peut pas dire douloureuse et qu'accompagnent la défaillance, la langueur, l'abattement et le découragement (223). » Le corps, autrement dit, comme fond sensible de l'existence, présence immédiate, insistante. La manière d'être soi se transforme en profondeur.

L'univers des sympathies

Cette attention portée au sensible conduit à relever davantage la présence quotidienne du corps dans l'immense champ des « impressions » physiques venues des « sympathies », ces réactions corporelles à la souffrance des autres, ces témoignages très particuliers d'effets intimes. L'interne, ici encore, ne peut que davantage se manifester. Adam Smith, au milieu du XVIII^e siècle, est le premier à les noter. Il les détaille, les diversifie. Il les recense sans doute aussi avec la volonté toute théorique de valoriser les « sentiments altruistes (224) », cette ambition plus vaste, contemporaine des Lumières, que Hume ou Rousseau, entre autres, ont impulsée (225). Mais il s'attache clairement à leur présence quasi charnelle, leur impact concret, leur émergence dans les échanges et le milieu. Jusqu'aux impressions directement suggérées par les gestes d'autrui : « Des gens qui regardent fixement un danseur en équilibre sur une corde bougent, tournent et balancent leur corps naturellement comme ils le voient faire et comme ils sentent qu'ils auraient à le faire s'ils étaient dans sa situation (226) ». « Sentir » donc... expérience troublante où la sensibilité interne est d'emblée mobilisée, présente dans le quotidien, alertée dans l'espace social. Non qu'un tel phénomène n'ait pas depuis toujours existé, mais il devient objet de curiosité, d'explicitation et d'exemple, alors qu'il demeurait jusque-là ignoré ou négligé. Mieux, en évoquant les fibres et les nerfs, Adam Smith relie cette « révélation » à la vision nouvelle de la sensibilité, non plus les humeurs, mais les filaments, non plus les flux mais l'immédiateté des communications :

Les personnes de fibres délicates et de constitution physique faible se plaignent de ce que voyant des plaies et des ulcères que les mendiants exposent dans les rues, elles sont susceptibles de sentir une démangeaison désagréable dans les régions correspondantes de leur propre corps (227).

Un territoire inédit du sensible est ainsi prospecté, d'autant plus marquant qu'il peut, lui aussi, mobiliser le corps en continu. Adam Smith multiplie les exemples : la vue du moindre coup, entre autres, qui nous fait « retirer naturellement la jambe ou le bras (228) », comme si cette violence nous était destinée ; le récit de la moindre maladie, aussi, qui nous la fait « éprouver (229) », comme si ce mal nous concernait. Adam Smith insiste : notre corps « résonnerait » avec ce que l'autre peut sentir. Mécanisme imaginaire bien sûr : c'est par la « fantaisie de celui qui souffre (230) » ou c'est « en prenant sa place (231) », que nous sommes affectés. Mais résultat bien physique, la sensation demeurant concrètement éprouvée. Rien d'autre,

au bout du compte, qu'une expérience d'intériorité : « Nous entrons pour ainsi dire à l'intérieur de son corps et devenons dans une certaine mesure la même personne (232). »

La nouveauté est évidente. Les observations sur le théâtre par exemple ont depuis toujours souligné la « participation » affective du spectateur : assister à une scène de passion, n'est-ce pas déjà en partie l'éprouver ? Aristote avait théorisé le fait : « La tragédie [...] en suscitant de la pitié et de la crainte, opère la purgation propre à de telles émotions (233). » Le spectateur les ressent comme si elles étaient siennes. La nouveauté du XVIII^e siècle est ailleurs : c'est le corps et ses sensations propres qui sont mis en avant, non plus seulement le moral, l'inquiétude, la terreur, voire la joie. Le territoire des sensations s'étend, l'exploration d'une intériorité corporelle régulièrement alertée se poursuit.

Avec une telle attention, l'ensemble des témoignages sensibles peuvent alors basculer : leurs formes d'abord, spasmes, tensions, crispations, leur intensité ensuite, inquiétude, craintes, frayeurs, leur étrangeté enfin, surprises, méconnaissances, illusions.

Bouillonnements, spasmes et étouffements

Le perçu dès lors se dit autrement. « L'homme sensible (234) », expression elle-même inédite, suggère un discours neuf. Les notations corporelles sont redessinées. Indices indéfiniment arpentés par les épistoliers, les mémorialistes, les romanciers du XVIII^e siècle. Privilégier la sensation ne peut être ainsi sans conséquence, comme ne peut être sans conséquence l'importance accordée à l'enjeu des nerfs et à l'électricité. Le vocabulaire de la « tension » est dès lors préféré à celui des débordements et des flux (235). Moins de « défluxions » et plus de « stimulations », moins de vapeurs brumeuses et plus de fièvres, plus d'effets constants aussi. D'où ces raideurs ou contractions, cet univers physique régulièrement « agacé », ces vibrations répétées, ou, à l'inverse, ces attentes de calme ou de relâchement. Un monde d'excitations discrètes et toujours renouvelées a émergé ; un monde où l'ancien théâtre intérieur (236) fait place aux impressions sourdement ressenties. Les exemples sont si nombreux qu'ils ne sauraient se compter. Casanova et ses crispations épisodiques : « Les fatigues et les peines souffertes m'ont donné des contractions aux nerfs (237) » ; le jeune Werther et

ses crises internes : « Combien de fois n'ai-je pas à endormir mon sang qui bouillonne (238) ! » ; mademoiselle de Lespinasse et ses « attaque[s] de nerfs (239) » ; Condorcet et ses assurances d'apaisement données à madame Suard : « Mes maux de nerfs ne me prennent plus que de loin en loin (240). » Ou les oppressions, les compressions diaphragmatiques, autres versions de l'invasion sensible, les expériences modulant détente ou contraction, avec leurs interminables conséquences : spasmes, secousses, emportements, halètements ; madame d'Épinay et ses embarras de souffle : « Il me prit une espèce de suffocation qui me rendit l'estomac si douloureux que je ne pus rien souffrir sur moi (241) », ou « J'avais une si violente palpitation qu'à peine je pouvais respirer (242) » ; Condorcet et ses contentions : « J'ai éprouvé à Allais des étouffements et des convulsions, ce sont des effets qu'une douleur continue fait éprouver au diaphragme (243) » ; les héros de Richardson ou de l'abbé Prévost, et leurs troubles intimes – les souffrances de Clarisse Harlowe, masquant à peine son envahissement physique en apprenant son mariage « contraint », « Je me sentais le cœur trop plein... J'ai soupiré, j'ai pleuré, j'ai gardé le silence (244) », ou la désolation du chevalier des Grieux, convaincu que les « personnes plus nobles... ont plus de cinq sens » et sont traversées « d'idées et de sensations passant les bornes de la nature (245) ». Ou mademoiselle de Lespinasse enfin, traduisant en espoir de « calme » la succession des crises provoquées par sa phtisie : « Ce n'est plus guérir que je voudrais mais me calmer (246) ». Changement d'« image », il faut le redire : non plus une « scène » d'objets circulant dans le corps, mais un saisissement immédiat dont s'impose l'extrême sujétion sur l'instant.

Un contexte, sans doute, accompagne de tels effets en les banalisant : la perception d'un milieu jugé plus oppressant, l'urbain en particulier, dès le cœur du XVIII^e siècle, avec ses cumuls, ses promiscuités, ses saturations, ses encombrements, ou, plus simplement encore, les troubles attribués à la sédentarité. L'horizon, le cadre, l'habitat inclineraient à la « nervosité ». Une sensibilité s'y aiguit : l'envahissement citadin figuré en envahissement nerveux. Le sentiment d'étouffement par exemple, vécu par un Rétif de la Bretonne abordant Paris : « En sortant de Villejuif nous découvrîmes un immense amas de maisons surmonté par un nuage de vapeur. Je demandais à mon père ce que c'était ; “C'est Paris, une grande ville” (247). » Ou la perturbation des fracas, des chocs, dans les mots de Jean-Jacques Rousseau : « Adieu donc Paris, ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue (248). » Les nerfs en seraient « attaqués » : l'air à lui seul, celui des rues, des

confinements, des industries, causerait « raideurs, tensions, crispations (249) » ; les consommations urbaines encore, dont le café, « irritant les fibres de ceux qui ont le genre nerveux et délicat (250) », ou le tabac provoquant des « mouvements convulsifs (251) » dans les membranes de la tête en troublant le cerveau. La mollesse aussi, le manque d'« action », l'« augmentation des arts sédentaires (252) », le luxe présumé, multipliant les faiblesses « crispées ». Samuel-Auguste Tissot déplore l'« histoire » d'un « petit canton » des montagnes suisses dont les activités seraient passées du travail en forêt au travail confiné, de la coupe des arbres à la taille des pierres précieuses. Tous métiers devenus « citadins », avec d'« inévitables » conséquences, malgré l'enrichissement nouveau : « C'est depuis plus de vingt ans le quartier où il y a le plus de maux de langueur (253). » Le sentiment d'une rupture urbaine, autrement dit, crée, pour la première fois, celui d'une rupture de sensibilité (254). Faiblesse de nerfs, désordres, inconfort, et, dès lors, perception nouvelle et insistante du corps. Ce qui conduit sans doute, en 1777, le Collège de médecine de Copenhague à mettre au concours un sujet jugé tout à fait « neuf » : savoir « si les maladies spasmodiques ou les convulsions ont été plus fréquentes dans les dix ou vingt dernières années que précédemment et quels sont les remèdes les plus propres à les guérir (255) ».

Ces indications originales dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle rendent inévitablement la sensation physique plus présente, suggèrent une autre intériorité : « Le héros sensible ne peut oublier qu'il a un corps, celui-ci se manifeste sans cesse à lui (256) », fût-ce sur le mode du malaise et de l'inconfort. Un sourd « bruissement » s'y installe, s'y diffuse, au point de lier pour la première fois le témoignage physique aux moindres modulations de l'intériorité. Indice d'autant plus insistant, et même paradoxal, que l'insensibilité elle-même serait jugée comme un manque, une carence : déficit d'existence, perte de soi. Charlotte Burel parle même d'une « mélodie obsédante (257) » pour qualifier cette présence « nouvelle » au XVIII^e siècle. D'où l'exploration, chez les plus avertis, des sensations les plus marquantes : celles censées accompagner directement l'inquiétude, la fièvre. Un lieu précis du corps s'imposerait dans ce cas, symbolisant l'atteinte, étreignant le creux de l'estomac, traversant l'organisme en son « cœur », éprouvé à la moindre émotion, à « la plus modérée et la moins violente des maladies (258) ». L'expérience commune le confirme : « Tout le monde peut éprouver sur soi-même [...] que le diaphragme et le canal intestinal jouent un des plus grands rôles dans la machine animale (259). » Objet d'un

« saisissement très sensible (260) », ce lieu rend le « dedans » plus conscient, plus sourd aussi, mais surtout plus présent : « Le plaisir, le chagrin, toutes les passions semblent se peindre dans le centre remarquable formé dans la région épigastrique par quantité de plexus nerveux (261). » Présence obscure, vaguement localisée au creux de soi, cet univers sensible accompagne le quotidien : directement mobilisé en cas d'effort, directement atteint en cas d'échec. Mille pratiques, mille circonstances, seraient concernées. Montesquieu légitime cette préoccupation en interprétant les effets positifs attribués à l'équitation : « Chaque pas d'un cheval fait une pulsation au diaphragme, et, dans une lieue, il y a environ quatre mille pulsations de plus qu'on n'aurait eu (262). » Samuel-Auguste Tissot légitime plus encore cette préoccupation, autour de 1770, en multipliant les cas où la croyance elle-même serait mobilisée. Les nerfs et leur tension provoquent d'immédiates saisies organiques, diffuses, étendues :

J'ai reçu une consulte pour une dame qui après avoir fait un trop long usage de rafraîchissements dans un rhume, eut le nerf si dérangé qu'elle éprouvait continuellement dans l'estomac le sentiment d'une araignée dont les pattes se faisaient sentir douloureusement jusqu'au bout de ses doigts (263).

Au creux du corps se loge ainsi une implacable présence sensible susceptible d'envahir le soi en continu.

La douleur, l'immédiateté, le « choc »

Impossible d'ignorer l'évocation des intensités. Le mal et sa douleur aussi sont autrement suggérés. Moins de théâtre et plus de résonance directe, moins de brumes représentées et plus de convulsions ressenties. Le poignant s'impose, traduit en immédiate tension. Le corps apparaît une fois encore comme une présence aussi constante qu'instantanée.

Le thème nerveux s'est largement étendu aux désordres pathologiques dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle : « Toutes les maladies ne sont à proprement parler que des maladies de nerfs (264) », croit pouvoir assurer Daniel de Laroche en 1778. Ou Robert Whytt, le professeur d'Édimbourg, esquissant une simple nuance : « Il est très peu de maux que l'on ne puisse appeler nerveux (265). » C'est bien la référence qu'évoquent les patients de Samuel-Auguste Tissot pour dire les effets de leur onanisme : « J'ai les nerfs

extrêmement faibles, mes mains sont sans force, toujours tremblantes, et dans une sueur continuelle (266). » Celle qu'évoque encore l'avocat Élie de Beaumont pour dire les effets de son obésité : je suis « comme une citrouille fricassée dans la neige. Rien ne [m]'émeut, rien ne [m]'excite (267) ». Douleur non pas distante, mais submergeant l'individu dans son entier.

Nombre de maladies « traditionnelles » reçoivent des nouvelles explications. Rhumatismes, goutte, apoplexie ou même phthisie, depuis toujours attribués à de sourdes et confuses humeurs issues du cerveau, sont les uns et les autres attribués à d'autres troubles, non moins sourds, mais venus du système nerveux : spasme contraignant les vaisseaux pulmonaires pour la phthisie, créant quelque incoercible inflammation (268) ; défaillance de nerfs pour la goutte atteignant « les premières puissances motrices de tout le système (269) ». Le centre épigastrique également et son inextricable réseau sensible sont plus que jamais cités comme « cause générale de diverses maladies (270) ». D'eux viendraient embarras divers, lassitudes, « pesanteurs excessives dans les jambes », tels ceux caractérisant une « mystérieuse » maladie relevée à Langon, durant l'hiver de 1772, par les observateurs de la Société royale de Médecine, un mal conduisant jusqu'aux « vertiges, éblouissements et élancements dans la tête (271) ».

Un univers de douleurs nées directement des nerfs envahit les traités de pathologie, ensemble de maux multiformes, disparates, étranges aussi, découverts comme autant de nouveautés. Telle cette « maladie suédoise » évoquée par François Boissier de Sauvages, « courant des jambes, aux bras, aux cuisses sans laisser après elle aucun signe de son émigration (272) ». Tels ces maux atteignant les soldats de la garnison de Perpignan en 1774 avec leur « soif ardente », leurs « mains et leurs bras tremblants », leurs « soubresauts dans les tendons et leurs mouvements convulsifs dans toutes les parties du corps (273) ». Tels ces maux, encore, gagnant l'ensemble du corps en avivant des douleurs totalement dispersées. Leurs cas se multiplient sous la plume de Charles Andry et de Michel Thouret dans leur rapport à la Société royale de Médecine en 1779. Leur thérapeutique se systématise : à des élancements vécus comme des courants répond un placement d'aimants jugés les mieux adaptés (274).

En s'associant plus qu'auparavant à une découverte d'« être », la douleur, aussi, en vient à concerner davantage la personne. Une attention toute spéciale, croisant la sensibilité morale et la sensibilité physique, est elle-même sollicitée pour mieux suggérer le rôle des nerfs. Intrication constante,

conduisant chacun à s'observer pour mieux connaître les sources possibles de désordre et de mal physiques :

L'essentiel pour chaque homme est donc de connaître sa partie faible, et celui qui n'est pas médecin peut facilement y parvenir. Il n'a en effet qu'à observer quel est l'organe qui se ressent surtout des émotions et des passions vives : c'est certainement la partie faible (275).

Ce qui confirme, s'il le fallait, combien le corps est bien pensé, avec cette seconde moitié du XVIII^e siècle, dans le prolongement de la conscience et de l'affect. Il l'est même de manière décisive, chaque individu étant invité à se pencher sur ce qu'il sent physiquement à la première émotion pour mieux saisir ses propres « fragilités » : percevoir les résonances à l'intérieur de soi, associer systématiquement douleur morale et fièvre physique, constituer un univers intime où se mêlent le charnel et l'affect.

Un symptôme, l'« excès » de sensibilité

D'autres pathologies naissent, suggérées par ce surcroît d'attention, évoquant elles aussi un individu envahi par le corps. Une figure inédite surtout s'impose, fixée sur les désordres « anodins » : celle de l'homme ou de la femme continuellement troublés par le sensible, livrés sans défense au moindre sursaut des sens. L'inquiétude y prend une allure de fièvre incontrôlée. Les symptômes s'émiettent, les descriptions s'allongent. La sensibilité se détaille à l'infini. Joseph Raulin est de ceux qui montrent avec d'interminables détails, en 1758, la cohorte de malaises censés atteindre ces victimes de quelque faiblesse des nerfs. Alertes infimes annonçant d'improbables « attaques » où se mêlent élancements et tremblements, engourdissements et fourmillements, vertiges et étourdissements :

Ce sont des impressions sourdes et un peu douloureuses dans le bas-ventre, des faiblesses aux jambes ; il survient des éternuements, des bâillements fréquents, on fait des rots, on ressent des engourdissements à la langue, des pesanteurs, des tremblements dans les membres, de légères impressions de froid à l'extérieur, surtout aux extrémités, des fourmillements dans les chairs, des tensions fatigantes et douloureuses, des contractions à la bouche ; l'esprit s'obscurcit, les sens s'appesantissent, il semble qu'on ait à la bouche et au nez des saveurs et des odeurs désagréables ; on donne des signes de joie, ou l'on a de légères impressions de crainte, de timidité [...], on ressent des tintements d'oreilles, on est

troublé par des vertiges et des étourdissements. Il paraît sous les yeux des petits nuages de différents couleurs qui imitent l'arc-en-ciel, ou des étincelles rouges et brillantes [...]. On ressent en différents endroits du corps, ou en une seule partie des extrémités, du tronc ou des viscères de petits mouvements reptiles comme la marche des fourmis, etc. (276).

La « constitution délabrée » devient un exemple typique de ces désordres entrecroisés. La sensibilité y figure en première accusée. Paul-Joseph Barthez les décrit longuement encore dans ses *Consultations de médecine*, au tout début du XIX^e siècle. Tel ce patient de 44 ans que la multiplication des plaisirs dans sa jeunesse aurait rendu aussi faible que maigre, aussi inquiet que nerveux, et auquel le recours aux eaux de Spa ou à l'élixir balsamique d'Hoffman n'a guère restitué les forces. Lui aussi souffre d'une sensibilité toute particulière de l'estomac. Lui aussi fait état de « palpitations de cœur suivies de mouvements spasmodiques violents accompagnés de tremblements de tout le corps », ou d'une « respiration fréquente et laborieuse », ou d'incoercibles « crampes de l'estomac », alternant avec « chaleur brûlante » et « froid de glace (277) ». Vivacité nerveuse, autrement dit, discrète ou puissante, répandue dans tout le corps.

François Boissier de Sauvages, un des premiers, donne le nom d'hypocondrie à de tels symptômes, transformant le sens de l'ancien terme : non plus les troubles fixes venus des parties basses et « chaudes », les hypocondres (278), mais les troubles imaginaires suggérant une santé constamment altérée. Inquiétude continue, réitérée, aussi pressante que désordonnée :

On connaît les hypocondriaques en ce qu'ils nous racontent les maux de différentes espèces dont ils se disent atteints. Ces maux ne sont fondés sur aucun principe évident et n'ont aucune connexion entre eux [...]. Ce que d'autres malades regarderaient comme des choses de peu de conséquence, les hypocondriaques l'exagèrent et le combattent par mille remèdes variés ; ils fatiguent même de leurs plaintes nombre de médecins ; ils sont inquiets de leur état quoiqu'ils aient bon appétit, qu'ils soient forts, qu'ils fassent bien leur fonction et soient bien portants (279).

La pathologie s'enrichit ainsi de figures nouvelles une fois accentuée l'attention portée à la sensibilité du dedans. Les troubles anodins se multiplient. L'envahissement par le corps s'est banalisé.

La « vérité » sensorielle du mélancolique

Restent enfin les expériences physiques longtemps livrées au silence, les sensations éprouvées, sans doute, mais tues, celles que l'univers classique semble ignorer. Le vieil épisode des métamorphoses imaginaires, par exemple, celles que vivent les mélancoliques en particulier, ou celles que vivent certains rêveurs, jugeant leur corps transformé. Romans et nouvelles de la fin du XVIII^e siècle donnent force, pour la première fois, aux sensations intimes ressenties durant de telles mutations présumées, croisant comme jamais effets de conscience et effets de transformation du corps. Ils en multiplient les exemples comme autant d'objets quasi inédits. Sébastien Mercier s'y aventure, décrivant un songe où l'« homme normal » se transforme en « homme de fer » : héros devenu brusquement métallique en plongeant dans un torrent de montagne. Une manière d'évoquer d'emblée l'intériorité en insinuant étapes et progressions : « À peine y fus-je plongé, que je sentis que tout mon corps se durcissait par degré et que j'étais devenu de fer des pieds à la tête [...]. Mes muscles d'acier avaient conservé leur souplesse, mon bras d'airain était doué d'une force extraordinaire (280). » La description s'affronte au « ressenti » physique. La sensibilité gagne en profondeur, devenue brusquement curieuse, attachante, objet d'observation patiente, continue. Pour la première fois, le moment de la mutation imaginaire est interrogé exactement comme le sont les illusions corporelles chez d'Alembert (281). Même aventure encore avec un autre cas, même lente pénétration physique, celle de la statue traversée de sensible, née à la vie par la main d'un Prométhée effleurant son ivoire, dans la nouvelle de Meusnier de Querlon : « Elle communique une douce chaleur qui me pénètre, entre dans mes veines et m'enflamme (282). » Ou Monime et le narrateur transformés l'un et l'autre en mouches, dans le roman de Marie-Anne Robert : « Il est vrai que dans le moment de notre métamorphose, je me suis senti atteint d'une frayeur mortelle ; mais à présent que je suis mouche, je m'en sens toute l'audace et la légèreté (283). » C'est bien du « dedans » que le changement est cette fois évoqué, et c'est bien le « je » qui en est le sujet.

C'est du « dedans » encore que sont suggérés des changements d'états plus « communs », comme le sommeil. D'où ce renouvellement d'intérêt pour la plus banale quotidienneté : « On ne fait pas assez attention à cette espèce de changement intérieur des organes qui, dans le sommeil, se transmet au cerveau et y fait naître des sensations imaginaires de plaisir et de douleur analogues aux désirs et aux douleurs qu'on éprouve (284). » Ce qui pourrait expliquer les cauchemars, ces possibles impressions d'animaux sautant sur la

poitrine du dormeur gêné par quelque pléthore gastrique (285). Suggestion décisive : les pôles explicatifs ont changé par rapport au siècle précédent, comme ont changé les références à la sensibilité. La dérive ne vient plus de quelque embarras du cerveau provoqué par un désordre d'humeur, mais bien d'une défectuosité de nerfs, ou, plus encore, d'une sensation provoquée par un « changement intérieur des organes ». Non plus le défaut de pensée, mais le défaut de sensibilité. Non plus l'imaginaire mais les sens. L'emprise immédiate, l'atteinte des parties locales, leur tonalité. L'intérêt porté à de telles sensations « internes » se renforce. Elles ne sont plus dérisoires mais « sérieuses » : « Elles sont aussi réelles que celles que l'on éprouve par quelque objet extérieur (286). » Une « réalité » nouvelle l'a emporté. Le mélancolique n'est plus un rêveur aux illusions corporelles dénuées d'intérêt, mais un « malade » aux illusions anéantissant son identité. C'est sur l'affirmative que se conclut la question posée par Joseph Raulin en 1758 : « Un homme mélancolique est-il roi, lapin, coq, grain de froment, vase d'argent parce qu'il croit l'être (287) ? » « Oui », bien sûr. D'où l'attention qu'il faut lui accorder. L'expérience, dans ce cas, est aussi « réelle » que la « vraie ». Elle naît d'une manière particulière de vivre le corps et de l'éprouver. Les symptômes de la mélancolie peuvent alors changer de sens : expérience profonde, centrale, et non plus simple dérive sujette à dérision. Samuel Tissot par exemple, confronté à un malade dont la certitude est d'avoir un corps devenu « beurre », transpose cette certitude en tragédie. La dérision ancienne n'a plus de sens. L'inquiétude du médecin est à vif. Le patient éprouve un risque de tous les instants. Tout changement de température le trouble, toute chaleur l'angoisse. Son existence perd son sens. Menace si grave que le suicide apparaît, dans ce cas, comme une issue prévisible et redoutée (288).

Aucun doute, c'est bien un sentiment de corps qui est ici en jeu, une manière très concrète de le percevoir. Ce que la thérapie vient encore confirmer, en prétendant attaquer directement l'effet de nerf. Pierre Pomme, par exemple, soigne, dans les années 1760, par de longues stations dans le bain froid ses vaporeuses atteintes de la danse de saint Guy, victimes de délire hystérique, de convulsions, d'envahissement par les cris. Une visée l'emporte : apaiser quasi matériellement leur tension interne, atténuer leurs « vibrations », agir sur leurs nerfs en les « émoussant ». Pratique à coup sûr brutale, pour une attention néanmoins plus fine et plus déliée. Même thérapie pour ce capitaine de vaisseau hollandais saisi de délire, maintenu de force

dans l'eau froide pendant une heure et demie avant que le sommeil n'apparaisse et que s'effacent « le délire et ses convulsions [\(289\)](#) ». Même thérapie enfin orientée vers des lavements d'eau froide, pour transformer des sensations directement physiques, comme celles de ce prêtre, soigné par Joseph Raulin, « tombant en convulsion lorsqu'il s'approchait de l'autel [\(290\)](#) ». Ou pour cet homme de 40 ans, traité par Jean-Baptiste Pressavin, présentant, après un revers de fortune, tous les symptômes de l'« affaissement » intime : « sens intérieur » affecté, « sentiment de l'existence émoussé [\(291\)](#) ».

CHAPITRE 4

Du « soi » au « sentiment de l'existence »

Une attention particulière accordée au sensible, avec ce corps devenu fondement premier de l'existence, une identité énoncée d'abord par les sens du dedans, telle est bien l'originalité culturelle de la seconde moitié du XVIII^e siècle. S'y ajoute l'évidence d'une alerte, présente en continu, rappelée comme jamais, on l'a vu, par l'*Encyclopédie* : « multitude de sensations confuses qui ne nous abandonnent jamais, qui nous circonscrivent en quelque sorte à notre corps, qui nous le rendent toujours présent [\(292\)](#). » Ce qui permet, pour la première fois, d'évoquer un « sixième sens », témoignage d'une intériorité revisitée. Cette manière d'associer le corps à la personne conduit à un changement plus fondamental d'approche. Les mots sont bouleversés : non plus le seul esprit, non plus l'âme, mais « le soi ». Ce que disent les phrases de Diderot, évitant le mot « âme » pour s'éloigner d'une vulgate ancienne.

Une telle référence engage d'autres approfondissements, oriente vers de nouveaux objets d'attention. À commencer par la tentative d'aller davantage à la source, pour scruter une disposition jugée fondatrice, celle donnant quelque convergence aux sensations dispersées, celle que nombre d'auteurs appellent pour la première fois le « sentiment de l'existence ». Telle serait la notion initiale, moment où l'individu s'ausculte, se définit, ressent le monde autant que lui-même, s'abandonne à quelque « homogénéité » physique, au point d'en faire un objet de conscience, recherché quelquefois jusqu'à l'euphorie.

Cette présence enfin serait plus autonome parce que circonscrite à l'enveloppe de chacun, plus individuelle parce que relevant de forces directement incarnées. L'intérêt pour le sensible et ses effets est décuplé.

De l'« âme » au « soi »

Symptômes intérieurs, malaises, désagréments divers, qui sont plus rattachés à la notion d'« âme », cette « substance » clairement définie au XVII^e siècle, jugée en ce temps fondatrice, « qui pense et que l'on connaît avant toute chose (293) ». Ce que rappelle Samuel-Auguste Tissot, évoquant, en 1760, les interprétations toutes traditionnelles données aux effets de l'onanisme : « L'âme se ressent de tous les maux du corps, mais surtout de ceux qui naissent de cette cause (294). » Ce sont des références toutes différentes en revanche que mobilise Tissot lui-même, jouant avec le sens multiple du mot « nerf » : « À l'affection et sensibilité extraordinaire du genre nerveux, et aux accidents que [l'habitude pernicieuse de l'onanisme] occasionne, se joignent une faiblesse, un malaise, un ennui, une détresse... (295) ». Le « genre nerveux » résume la diversité intérieure, croise le moral et le physique, invalide toute expression trop « spiritualisée ». Le mot « âme », quoi qu'il en soit, semble insensiblement déjoué avec l'importance croissante donnée au sensible. Il est critiqué dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle, jugé plus incernable, plus ambigu, plus éloigné de l'expérience quotidienne et de ses particularités. Voltaire le dit, en 1770, commentant les articles de l'*Encyclopédie* : « Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très confuse, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot âme n'est-il pas dans ce cas (296) ? »

La référence à l'âme est absente lorsque Diderot commente les effets du rêve de d'Alembert et les mobilisations nerveuses censées les sous-tendre. Diderot la remplace par une expression jusque-là ignorée des dictionnaires comme des textes classiques : « le soi ». Il fabrique une tenue, transforme en substantif un vocable demeuré jusque-là simple pronom, celui que l'Académie limitait à quelques expressions comme « avoir de l'argent sur soi », « maître chez soi » ou « dire du mal de soi (297) ». Diderot hasarde une définition, évoque « l'origine du réseau sensible, cette partie qui constitue le soi (298) ». Ce terme, devenu aujourd'hui si banal que sa naissance semble oubliée, est d'autant plus important qu'il rassemble et synthétise, réunit le divers, l'individualité et sa composition, la personne et sa dispersion. Il conduit à un point d'aboutissement le privilège donné au sensible, la centration « réflexive » du faisceau sensoriel. Il en désigne le point focal. C'est bien « la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi (299) ». Ce « soi » devient ce qui définit un individu, son intériorité, son principe de reconnaissance intime aussi, son univers personnel fait d'instance sensible autant que d'instance

réfléchi. Le mot est si original dans ces années 1760 qu'il ne figure encore ni dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire (300) ni même dans l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot. Il ouvre pourtant sur une manière tout à fait nouvelle de parler de l'individu. Non plus le définir par la morale ou par l'« esprit », mais par un enracinement corporel auquel seraient indissolublement liés l'expression personnelle, le mode de penser, la reconnaissance de soi-même. Ce « soi » s'installerait sur un « centre commun de toutes les sensations », au point de « s'y fixer tout entier et y exister (301) ».

« Rien sinon soi-même et sa propre existence »

Dans l'attention portée à ce qui est éprouvé, une autre notion devient tout aussi importante : celle du « sentiment de l'existence (302) », tout aussi nouvelle, tout aussi décisive. D'autant qu'elle correspond à la désignation d'un fait premier, une impression initiale, un « sentiment » fondateur. Ce que Pierre Louis de Maupertuis, s'écartant encore peu de la tradition, rapporte en 1758 à quelque « tact intérieur » favorisant « l'idée de notre existence (303) », indépendamment de toute sensation extérieure (304). Ce que, bien plus profondément, Victor de Sèze, médecin formé à l'école de Montpellier et futur conventionnel, dans un livre consacré exclusivement au sensible, désigne, en 1786, comme étant une « sensation » située « à la base de toutes les autres (305) », l'équivalent de quelque expérience originaire du soi. Elle commande l'appartenance individuelle, installant ce que « nous regardons comme notre être propre (306) ». Rien d'autre qu'une présence « rapportée à l'intérieur du corps (307) ». Une présence toute « continue » aussi : « sans elle tout disparaît (308) ». Le banal s'est transformé en objet approfondi, révisé, l'intériorité en objet pionnier. Le « for intérieur », pour la première fois, s'amorce par le corps, non par l'esprit, réorientant la conscience et l'attention. Au point que l'*Encyclopédie* juge « ridicule et absurde » toute évocation d'un « sentiment intime (309) » qui ne prendrait pas en compte le sensible, insistant sur le mot « éprouver », mêlant le corps à la première « évidence » de soi.

« Sentiment » nouvellement exprimé, qui fait au passage toute la crainte de Julie de Lespinasse, consommant de l'opium pour atténuer ses douleurs, mais se « perdant » par la même en y recourant : « J'ai pris de l'opium qui m'a ôté la moitié de mon existence (310). » Ou qui fait toute la crainte aussi des « onanistes » d'Auguste Samuel Tissot, insensiblement abandonnés de

leur être : « Le sentiment est considérablement émoussé chez moi [...]. Le sentiment de l'existence infiniment moins vif (311). » Ce phénomène sensible, éprouvé de l'intérieur, marque, avec le XVIII^e siècle, la plus forte rupture dans le sentiment de soi. L'énonciation de l'identité en est déplacée. Non plus la pensée, mais le corps installant l'individu, non plus l'idée mais l'impression organique, aussi diffuse que sourdement ressentie. Ce qui renouvelle en profondeur les pratiques de centration sur soi.

Les *Rêveries* de Rousseau, déjà, s'étendent sur ce « sentiment de l'existence », avec sa référence implicite à la présence corporelle. Une scène y est longuement évoquée : l'écoute du flux et du reflux de l'eau par le « rêveur » allongé dans une barque, l'écoute de quelque « mouvement intérieur » aussi, l'abandon délibéré à une nonchalance sensible. Étendu « au fond d'un bateau (312) », Rousseau oublie le bruit du monde, se borne à « rien d'extérieur à soi, rien sinon soi-même et sa propre existence (313) ». Ce mot même d'« existence » renvoie d'abord à un sentiment physique : état décrit sur le mode de l'affect, « sentiment précieux de contentement et de paix (314) ». Rousseau y découvrirait aussi « sa nature solitaire (315) ». Mais tout en insistant sur la situation corporelle – ses positions physiques, son « absence d'agitation » –, Rousseau rejette très vite les « impressions sensuelles et terrestres (316) », refusant toute distraction, plus attentif à la rêverie qu'aux effets de corps. Une conscience l'emporte où le physique tend à s'annuler. La tradition, très paradoxalement ici, est aussi maintenue qu'oubliée.

Victor de Sèze, en revanche, prétend suggérer plus directement le fondement d'une telle notion : « Le sentiment de l'existence est en dernière analyse celui auquel se réduisent tous les divers sentiments de plaisir ou de douleur (317). » L'intériorité du corps devient l'objet d'une appropriation personnelle. Ce que l'*Encyclopédie*, reprenant la notion, relie clairement, et sans surprise, à un premier sentiment d'appartenance, affect ramassé sur une mince intériorité spatialement située : « Nous bornons le sentiment du moi à ce petit espace circonscrivant le plaisir et la douleur (318). » Ou ce que John Richardson rapporte à un effet délibérément sensible : « Il m'est impossible de dire que quoi que ce soit procède d'autre chose que de ce sentiment, de cette sensation, de cette perception universelle que nous avons de nous-mêmes et de ce bas monde, de ses parties constituantes [ou de l'objet glorieux qu'elle exhibe] tout autour de nous (319). » Une telle évocation permet alors de multiplier les témoignages, de varier les explorations :

sensations de plénitude par exemple, plaisirs infimes ou circonstanciés, repères intuitifs, aussi ténus que difficiles à décrire, mais depuis toujours négligés. Antoine Le Camus, dans sa *Médecine de l'esprit*, peut même s'aventurer à indiquer quelque sensation physique du bonheur : « Être heureux c'est avoir le sentiment le plus complet et le plus favorable de son existence. Ce sentiment ne peut résulter que de l'accord le plus parfait du jeu des organes et par conséquent d'un équilibre exact entre le ressort de la tête et de l'estomac (320). » Les situations évoquées se diversifient qui étaient jusque-là ignorées. Les descriptions se multiplient, où l'individu éprouve une forme globale d'existence intégrant le « dedans ». Telle la manière, par exemple, dont le Prince de Ligne évoque ses bains pris à Belœil dans les années 1770, ou les indications qu'il donne sur son coucher, son sommeil, l'écriture effectuée dans son lit, le plaisir qu'il peut en retirer (321). Ou la manière encore dont James Boswell, Anglais mélancolique, visiteur passionné du Continent, s'attarde à ce qu'il juge être de « purs » contentements : « Quel bien être, après les fatigues du voyage de se blottir dans un théâtre, le corps au chaud, l'esprit aimablement diverti (322). » Blottissement, apaisement, chaleur, indications apparemment triviales, devenues pour la première fois « notables », toutes soulignant comme jamais une « occupation » nouvelle de l'espace et du temps où l'individu dit s'éprouver en se centrant sur lui-même. Identique remarque enfin pour l'évocation enthousiaste de simples « commodités » voulues « euphories », gestes basculant de la banalité à l'ostensible, de la négligence à la vigilance : « J'ai passé chez moi une soirée paisible. J'avais du feu, dans mes deux pièces. J'ai longuement pris mon thé. Je me suis fait préparer un bain de pieds tiède, bassiner mon lit et me suis endormi dans la béatitude (323). » Le sensible, son contenu le plus immédiat, et non plus les simples « pensées » auxquelles se livre Caraccioli dans un livre au titre pourtant évocateur, *La Jouissance de soi-même* (324).

De telles notations, aussi simples qu'inédites, expliquent l'immense succès du texte de James Beresford sur *Les Misères de la vie humaine*, au tout début du XIX^e siècle. Le « satiriste » anglais, dont le livre est très vite traduit en français, multiplie les exemples de malaises apparemment bénins, mais caractéristiques, scrupuleusement relevés. Une façon de suggérer les multiples soubassements de la notion toute contemporaine de « commodité (325) », désignant, pour la première fois, les signes matériels d'un « progrès » ; une façon de fouiller les perceptions les plus variées aussi,

celles dont le héros du texte veut témoigner l'importance jusque dans son propre nom, « monsieur Sensitive ». L'univers perceptif y est bariolé, rappelé à chaque infime incident de la vie : les impressions sourdes et difficilement exprimables, par exemple : « Se lever le matin après avoir dormi beaucoup plus longtemps que de coutume (326) » ; les incommodités durant le sommeil : « La sensation que vous éprouvez quand votre pied est endormi et avant que le picotement que vous avez à endurer soit venu (327) » ; ou, plus complexe, mais plus centrale, la perte d'une position temporaire du corps effaçant d'un coup la sourde satisfaction physique que cette même position provoquait, tout en rendant difficile l'effort effectué pour la retrouver :

Lorsque vous êtes resté longtemps dans une posture que vous trouvez délicieuse, la quitter un instant par une circonstance quelconque, puis essayer en vain de vous rétablir dans cette attitude dont vous avez oublié les sensations quoique vous vous en rappeliez les jouissances [...]. Tous les efforts que vous faites pour la retrouver devenant inutiles (328).

À travers le « sentiment de l'existence », les Lumières ont en fait renouvelé le « sentiment de l'identité ». Elles ont inventé un mode particulier d'investissement de soi, une manière de circonscrire l'individu à travers ce qu'il ressent physiquement et non idéellement.

« S'éprouver » et « se posséder »

Un débat sur « l'art de l'acteur », au cœur du XVIII^e siècle, porte plus loin encore cette référence à l'existence et à la possession de soi. Une affirmation le montre : l'acteur doit s'éprouver pour bien jouer, sans aucun doute, mais plus encore, il doit orienter, diriger ce qu'il ressent pour mieux « exprimer ». D'où cette notion nouvelle d'un sens interne travaillé, contrôlé.

Quels sont les termes du débat ? Certains, dès les années 1750, insistent sur la nécessaire accentuation de la sensibilité physique pour parfaire le jeu, l'impulsion, l'émotion, objets largement révélateurs de l'esprit du temps. D'autres s'y opposent.

Pierre Rémond de Sainte-Albine, par exemple, tenant du premier versant, souligne l'obligation faite à l'acteur de manifester du « feu » : cette « flamme indispensable pour donner vie à l'action théâtrale (329) ». Garrick, acteur célèbre de la scène anglaise, le confirme, parlant de « nature », une fièvre toute physique accentuant « les qualités extérieures, la figure, la voix, la

sensibilité, le jugement, la finesse (330) ». Le comédien jouerait avec son diaphragme et son cœur, certitude que Diderot a longtemps partagée : « Les poètes, les acteurs, les musiciens, les peintres, les chanteurs de premier ordre, les grands danseurs, les amants tendres, les vrais dévots, toute cette troupe enthousiaste et passionnée, sent vivement et réfléchit peu (331). » La sensibilité nouvellement promue par la culture du XVIII^e siècle est plus que jamais au cœur de la scène et du jeu.

C'est un raisonnement différent pourtant, et sans aucun doute plus profond, que tient Diderot dans la *Correspondance littéraire*, en octobre 1770, partisan de la thèse opposée. Argument construit, élaboré, jugé si important qu'il le développera sous forme de livre, quelques années plus tard. Tout, en apparence, est inversé. L'acteur doit vivre de froideur, non de chaleur, assure Diderot : « J'en exige de la pénétration, nulle sensibilité (332). » Il ne faut pas privilégier l'ardeur, mais la « réflexion (333) ». La « sensibilité jouée » n'est pas la « sensibilité vraie » (334). Le ressenti doit être oublié, la découverte des Lumières étant dès lors mise à distance, relativisée. Certitude inédite, longuement développée : l'« homme sensible » ne saurait être le meilleur acteur. Il ne saurait ajuster son émotion, « il est trop abandonné à la merci de son diaphragme [...] pour être un sublime imitateur de la nature (335) ». Fébrilité, « faiblesse des nerfs (336) », autant d'obstacles au jeu bien conduit. Impossible d'exprimer avec « justesse » au théâtre ce qui doit être dit et fait si la « flamme » l'emporte.

Un tel raisonnement ne diffère en rien pourtant, à y regarder de près, du premier. La démonstration s'est complexifiée plus qu'inversée. Elle s'est approfondie plutôt, révélant une autre exigence : celle de dépasser la sensibilité, tout en la prenant en compte. Un autre but aussi : unifier l'intériorité, lui donner force et sens, tout en la respectant. Ce qui légitime plus que jamais l'intérêt pour l'interne. Le jeu porte jusqu'au symbole la démarche ambitionnant de maîtriser les comportements et donc le sensible. L'acteur ne doit-il pas savoir, de mémoire, retrouver le geste juste, éprouver son corps sans doute, mais, plus encore, le contrôler ? Aucun abandon, aucune fuite sensible, le jeu suppose une recherche, un surplomb, la découverte de « l'accord et du ton qui conviennent (337) ». Il suppose la « mémoire des rôles (338) », dit Diderot, mémoire inscrite dans le corps bien sûr, phénomène dont la physiologie du temps ne saurait encore donner le détail, mais qu'elle parvient à évoquer. Rien d'autre qu'un dispositif physique lentement acquis, durablement travaillé, avec ses sensations

obscur et pourtant repérées. Leur existence est préalable. Leur contrôle est second : « ressentir », par exemple, « le moment précis où [l'acteur] tirera son manchon et où les larmes couleront (339) ». Tout tient aux indices venus du dedans. Diderot évoque mademoiselle Clairon, la grande actrice du temps, préparant ses rôles, recherchant la sensation juste, faisant jouer son imagination pour mieux alerter ses sens :

Nonchalamment étendue sur une chaise longue, les bras croisés, les yeux fermés, immobile, elle peut, en suivant son rêve de mémoire, s'entendre, se voir, se juger et juger les impressions qu'elle excitera (340).

Pratique traditionnelle sans doute, mais pour la première fois explicitée : la sensibilité interne y est évoquée en objet de mobilisation mentale. Pour la première fois aussi, l'insistance est mise sur la relation entre la maîtrise et le « ressenti ». Non plus la simple volonté, la fermeté traditionnelle, par exemple, mais l'expérience « organique » préalable, la détermination morale ensuite. La « sensibilité est essentielle » dans la phase d'élaboration du jeu, assure Robert Abirached commentant Diderot, avant qu'« elle ne soit contrôlée (341) ». Des mots nouveaux peuvent alors émerger. L'acteur doit « se posséder (342) », « jouer de réflexion (343) », « être observateur continu de nos sensations (344) ». L'alerte est interne. Le contrôle est mental. L'inverse de la mélancolie : non plus la sensation corporelle qui l'emporte pour imposer quelque « fausse » vérité à la conscience, mais le contrôle qui l'emporte pour mieux diriger ce qui est éprouvé. Le « ressenti » du corps, dans les deux cas, est bien au cœur du procédé.

Diderot ouvre ainsi une dimension nouvelle du « sixième sens », où l'ensemble de cet univers peut être « conscientisé », rassemblé ; celui où l'enjeu est réflexif, décisionnel. L'intériorité organique y est d'abord repérée avant d'être projetée en dynamique unifiée. Non que tous les détails en soient donnés. Non que chaque étape en soit arrêtée. Aucun doute, une telle vision intime est ici approchée plus que développée, suggérée plus qu'approfondie. Le temps n'est pas venu où cet ensemble sera clairement objectivé sous forme d'image et de représentation. Le temps n'est pas venu où ses mécanismes seront désignés, distingués. Une telle intériorité participe néanmoins pour la première fois d'une construction mentale devenue explicite. Elle est pour la première fois aussi évoquée comme partie prenante du comportement, intégrée à une saisie du soi, celle où il en prend conscience pour mieux la diriger.

Le somnambulisme artificiel « éclaire » les organes

À cet « être nouveau » du corps, né dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, il faut sans doute ajouter un autre « être nouveau », celui d'un soi jugé plus complexe, plus inattendu, instance jusque-là ignorée, dont les « profondeurs », comme les liens avec le corps, semblent pourtant s'imposer. Ses découvreurs avouent leur surprise et pensent avoir révélé une autre intériorité, une autre conscience, elles-mêmes liées au corps. Ce que suggèrent, à la fin du XVIII^e siècle, les réflexions totalement inédites sur le somnambulisme par exemple ou le sommeil provoqué. Démarches plus libres, plus orientées vers les expériences intimes. Témoignages inévitables enfin du recul de la référence religieuse permettant d'explorer différemment ce qui constitue l'individu sinon la personnalité.

Tout commence pourtant avec un charlatanisme avéré, une « thaumaturgie (345) » aujourd'hui largement connue et étudiée, éloignée *a priori* de toute question sur le soi ou le moi, le « magnétisme animal ». Cette première découverte, autant le dire, n'est ici même qu'une prémisse, un vague préalable, une « amorce » avant que ne s'ouvrent d'autres perspectives sur le soi et le corps. Frantz Anton Mesmer, auteur de cette démarche initiale, médecin badois né en 1734 sur les bords du lac de Constance, prétend soigner ses patients à l'aide d'un « fluide universel » existant « partout », rappelant vaguement l'électricité. Ce même agent, capté par les plus « avertis », les possesseurs de solides « forces magnétiques », engendrerait une action précise, celle d'influencer directement « les nerfs (346) ». Les repères du temps semblent ici respectés, mêlant, non sans simplifications, les nouveaux principes « cosmiques » de l'attraction, de l'éther, des courants, à ceux plus charnels des fibres et des nerfs. Deux principes dominant : présence d'un « fluide », assimilé à quelque électricité mondialement répandue, d'une part, importance accordée aux filets nerveux, devenus agents responsables des plus diverses maladies, d'autre part (347). Une démarche quelque peu « fantastique » est alors pensée : le fluide, mobilisé avec justesse, permettrait, en libérant les flux, d'effacer le mal physique, jugé prioritairement constitué d'obstacles et d'engorgements. L'action serait claire : le courant, d'un côté, et ses forces nouvelles, la réplétion, de l'autre, et ses dangers anciens. Le défi est campé, mêlant archaïsme et modernité. Mesmer commence ses thérapies en recourant aux aimants. Il place trois d'entre eux, par exemple, en 1774, sur le corps d'Oesterline, une malade atteinte de convulsions. L'action du fluide

apparaît heureuse, sensible, clairement perçue. Le médecin se dit convaincu : « Elle éprouvait intérieurement des courants douloureux d'une matière subtile, lesquels se déterminèrent vers la partie inférieure et firent cesser pendant six heures tous les symptômes de l'accès (348). » Mesmer quête les sensations ressenties, toujours selon la culture du temps. Même repère encore, lorsque, abandonnant les aimants, le médecin recourt à un baquet qu'il prétend avoir préalablement « magnétisé », le dotant ainsi d'une « impulsion électrique animale ». Le nouveau dispositif est « simple » : du réceptacle émergent des baguettes de fer que les malades promènent sur leur corps pour mieux en procurer les effets. À quoi s'ajoutent des « passes » où le magnétiseur dirige sa propre main sur les parties affectées. Résultat « convaincant » à nouveau : aux premiers sentiments de « chaleur ou de froid » traversant les corps répondent des douleurs passagères et un apaisement, « comme le certifient ceux qui l'ont consulté (349) ». Le succès se confirme. Mesmer, installé à Paris en 1778, conquiert un public. Son prestige s'accroît : « Le magnétisme occupe toutes les têtes (350). » La « théorie » se commente aussi, voire s'approfondit. L'intérêt pour la sensibilité fait même imaginer à certains l'existence d'un nouveau « sixième sens », lié à cette réceptivité jugée très spéciale du corps : « Le magnétisme animal doit être considéré comme un sixième sens artificiel (351). » Les cures, quoi qu'il en soit, se multiplient, des cancers aux phtisies, des gravelles aux asphyxies ; les critiques aussi, au point que le roi nomme en 1784 une commission composée de savants chargés de juger la démarche. Les commissaires se livrent aux baguettes, donnent leurs impressions. L'expertise, à nouveau, tient au sensible. Elle est sans appel : « Aucun d'eux n'a rien senti, ou du moins n'a rien éprouvé qui fût de nature à être attribué au magnétisme (352). » Le phénomène, tout simplement, a « semblé être nul (353) ». L'« imagination (354) », seule, serait à l'origine de telles sensations, même si celles-ci peuvent aller jusqu'aux convulsions provoquées chez les plus sensibles.

Le magnétisme se voit condamné aux avatars des fausses découvertes, tout juste promis à « la crédulité des initiés (355) », comme l'affirmaient depuis longtemps les *Mémoires secrets*. Il fallait en revanche un constat « étonnant », dès 1784, réalisé par un élève de Mesmer, pour que la démarche soit réorientée. Le marquis de Puységur, zéléteur fidèle du maître, « magnétise » dans son château de Busancy, près de Soissons, un paysan venu le consulter pour une « fluxion de poitrine ». L'inattendu se produit au

bout de quelques minutes, stupéfiant le marquis : « L'homme s'endort paisiblement dans mes bras sans convulsion ni douleur (356). » Sommeil paradoxal où le malade, les yeux fermés, peut parler, évoquer sa vie, évoquer son mal. La situation est proche et différente à la fois du somnambulisme connu depuis toujours. Le sujet n'est ni muet ni absent. Il manifeste une lucidité, une faculté d'analyse, d'observation, et une totale dépendance envers le magnétiseur. Le marquis invente un nom : le « somnambulisme artificiel ». Il en évoque les caractéristiques : le malade oublie radicalement durant la veille les « épisodes » déroulés durant le sommeil, mais il les relie entre eux durant les séances d'endormissement provoqué. Il demeure sensible aux suggestions : « J'arrête ses idées d'un mot (357) », assure Puységur, non sans quelque sentiment de puissance. Deux « types » de soi sont ainsi suggérés, devenus « comme deux existences différentes (358) ». Alors que le phénomène semble reproductible pour qui sait avec « force » magnétiser. Situation inédite sur laquelle Puységur avoue sa surprise et son ignorance : « Quand il est dans l'état magnétique [...] c'est un être que je ne sais pas nommer (359). » La découverte est pourtant indéniable, préfigurant ce qui s'appellera plus tard hypnose. D'où son versant « sérieux ». Elle suggère un autre « soi », celui que quelques contemporains de Puységur, fidèles à la culture du temps, relieront plus ou moins confusément à une intériorité « sensible » : l'existence d'un « sens interne mettant l'homme en rapport avec lui-même » en l'isolant « des objets qui l'entourent (360) ». Elle ferait surtout « événement (361) », « révélation » inédite ouvrant sur ce qui demeurerait jusque-là impensé. D'où cette certitude toujours affirmée : suggérer un « soi » multiple, évoquer pour la première fois les « abysses » possibles de l'homme occidental, faire de lui, indépendamment de toute référence religieuse, une nouvelle « énigme pour lui-même (362) ». Aucune surnature dans cette étrangeté à soi-même, aucune puissance extérieure (363). Un fait, autant le dire, promis à un interminable avenir.

Rien pourtant de clairement psychologique dans la démarche de Puységur. Le marquis croit à l'effet des courants, à la force des fluides. Il s'en tient au sensible, au fait « matériel », à l'inextricable réseau de nerfs, à l'interne d'un corps susceptible d'être exploré. Il acquiert la certitude qu'avec ce nouveau soi, instance douée d'une étrange lucidité, le dedans pourrait devenir visible. D'où cette multiplication de prétendues observations venues des malades eux-mêmes, cette conviction répétée de patient en patient : le sommeil artificiel éclaire les organes. Un dedans s'offre aux yeux exaltés des

somnambules, jeu de vagues dérives ou de simples suggestions, comme si, depuis l'intérêt porté au sensible par les Lumières, c'était bien d'abord une intériorité organique qui avait à être révélée. Les patients sont censés le montrer. L'un d'entre eux avoue qu'il a « un dépôt dans la tête et qu'il lui faudra beaucoup souffrir pour le rendre (364) », un autre « voit » dans un « dépôt d'humeurs au pylore » la cause de son « oppression à l'estomac (365) » ; un autre, enfin, certifie qu'il « pressent le mal qui doit [lui] arriver (366) ». Puységur forge le mot de « pressensation (367) ». Cette même lucidité irait jusqu'à procurer aux somnambules le pouvoir d'être « médecins » d'autres patients, croisant ainsi, à nouveau, la culture du temps : « C'est une sensation véritable que j'éprouve dans un endroit correspondant à la partie qui souffre chez celui que je touche (368). »

La découverte, on le voit, n'est pas exempte de croyances ni même d'affabulations. Le magnétiseur n'est pas exempt d'excès de pouvoir (369), « J'existe trop (370) » peut même avouer Puységur. Le patient lui-même n'est pas exempt d'illusions. Nombre de mirages accompagnent la démarche nouvelle. Avec elle, pourtant, naissent des questions inédites. Avec elle, l'existence d'un soi étranger à lui-même profile, pour la première fois, une prise de conscience : instance qui se perçoit, s'observe, tout en demeurant dissociée des évidences du quotidien. Avec elle enfin s'opère une confirmation pour cette culture du XVIII^e siècle : l'importance accrue du corps, la volonté d'en faire un lieu interminable de sensations, jusqu'à la prétention d'en explorer exhaustivement les messages et les indications.

Une obscure « paralysie du sentiment »

Ces sensations venues du dedans, nouvellement soulignées et interprétées, conservent, quoi qu'il en soit, un statut très particulier au XVIII^e siècle. Elles « affectent » sans aucun doute l'individu. Elles fondent son existence. Elles modifient son identité. Elles peuvent aussi, comme dans le cas de l'acteur, servir de « mémoire » à des attitudes ou comportements. Elles peuvent même informer sur des pathologies. Elles demeurent néanmoins peu interrogées dans leur aspect « fonctionnel », leur mécanisme, leur rôle de repère possible pour les comportements. Quel est le contenu de ces indications physiques ? Leur rôle précis dans les actes ? Comment s'objectivent-elles ? Comment s'agencent-elles ? Comment pourraient-elles affiner gestes et mouvements,

en servant par exemple d'indices venus du dedans pour les assurer, les guider, les orienter ? Autant de questions peu ou non posées.

L'examen de certaines paralysies le montre. Il faut l'exemple pathologique pour mieux évaluer ici ce qui est pris en compte par les observateurs et ce qui ne l'est pas. Le cas de ce soldat, par exemple, objet d'un mal « curieux », étudié dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences* en 1743, et repris deux décennies plus tard par l'*Encyclopédie* (371) le confirme. L'homme, âgé de 32 ans, militaire au régiment suisse de Sédof, entre à l'hôpital de Douai en 1730, victime d'une « perte de sentiment de tout le bras droit (372) » : le malade n'éprouve plus aucune « indication » venant de ce bras, alors même qu'il peut le mobiliser ou le bouger. Il n'en sent ni la surface ni l'intérieur, tout en demeurant capable, néanmoins, de le commander. D'où le nom du symptôme : « paralysie du sentiment (373) » et non « paralysie du mouvement ». Situation surprenante, qui pourrait, de fait, troubler les gestes, limiter leur précision, l'individu ne sachant plus où se situent son membre, ses articulations, ses doigts. Telle n'est pourtant pas l'interprétation de Michel Brisseau et de Jean-Claude Helvetius, les médecins de l'armée chargés d'analyser le cas. L'un et l'autre croient pouvoir constater la grande habileté du soldat au jeu de boules, ou son aisance assurée dans toutes les pratiques quotidiennes. C'est surtout que l'un et l'autre demeurent concentrés sur le tact plus que sur la sensibilité du dedans. Leur conclusion le confirme : seules les enveloppes sont concernées par cette absence de sentiment, l'« extériorité » plus que l'« intériorité ». Ce que confirme encore l'insistance mise sur l'accident dont est victime le même soldat suisse en 1739 : une grave brûlure suivie de gangrène après que sa main avait saisi un couvercle chauffé à blanc, sans qu'il en eût lui-même perçu l'« affreuse » chaleur. Les messages notables pour les médecins du soldat, ceux qui doivent être pris en compte, viennent bien et seulement du dehors. Brisseau et Helvetius ne donnent pas existence au rôle possible d'une sensibilité venue du muscle par exemple, à son intervention éventuelle dans le contrôle et la régulation du mouvement, à sa présence dans les phénomènes d'ajustement moteur. Ils ignorent le fait qu'une « sensibilité musculaire » pourrait moduler les contractions, les adapter, les coordonner.

Même interprétation encore avec François Boissier de Sauvages, rapportant, en 1763, le cas d'un jeune homme ayant perdu brusquement toute sensibilité dans le haut du corps, et jugé pourtant capable de « remplir très bien toutes ses autres fonctions (374) ». L'insensibilité dans ses bras ou ses

épaules, confirmée par l'absence de réaction à des aiguilles « enfoncées jusque bien avant dans les chairs (375) », n'entraînerait aucune gêne gestuelle. L'« anaesthésie », selon le mot du temps, ne serait inquiétante que pour l'abolition du tact, confirmant indirectement l'unique attention portée aux enveloppes. William Cullen le rappelle jusqu'à la caricature en refusant de faire place à la « paralysie du sentiment », jugée symptôme « non essentiel (376) », dans ses *Éléments de médecine pratique* en 1778. Même interprétation enfin lorsque, au même moment, la Société royale de Médecine s'interroge sur les ouvriers parisiens Hulot et Philippon victimes de quelque embarras de sensibilité dans les bras. Seul le tact ici encore est pris en compte. Seul, en cas de guérison, ce tact est évoqué : « Il ne paraissait plus au malade qu'il eut d'étoupes entre l'extrémité des doigts et des objets qu'il touchait (377). » L'influence et même l'impact qu'un dedans sensible peuvent exercer sur un dehors actif, en le guidant, en l'ajustant par ses informations, demeurent quasiment ignorés. Une sensation interne a bien été objectivée, avivée, son rôle en revanche dans les repères d'espace et de mobilité n'est pas encore relevé.

Plus abruptement, ce n'est pas la perte possible de sensibilité qui est interrogée en cas d'accident survenu aux centres nerveux. La longue série de coups ou de chocs que le crâne pourrait subir et leurs conséquences analysées par Jean Méhée de La Touche en 1773, le confirment : seules sont enregistrées la paralysie et sa présence opposée au côté ayant subi l'atteinte. La femme victime d'une « fracture au pariétal droit » devient par exemple, et seulement, « paralytique du côté gauche (378) », le soldat victime d'un coup d'épée porté « à la paupière inférieure de l'œil droit » ne peut plus, par exemple, et seulement, « se servir du bras gauche et de ses doigts » (379). Aucune indication sur la sensibilité, ses accidents possibles, ses troubles circonstanciés. Un principe l'emporte : le privilège donné au mouvement, au dispositif actif et à eux seuls. Remarques identiques lorsque Jean Méhée de La Touche se lance, de manière quasi pionnière, dans l'expérimentation sur les centres nerveux : les chiens dûment trépanés, dûment lésés au cerveau par un stylet, n'existent que dans leur perte de mouvement aux yeux de l'expérimentateur. Preuve s'il en est de la difficulté à transformer la sensibilité en objet d'étude et d'observation. Preuve aussi de la difficulté à interroger le rôle fonctionnel d'une sensibilité interne, ses effets sur les actes et les mouvements, la manière par exemple dont cette sensibilité permettrait d'ajuster avec précision gestes et positions. Alors même que l'épéiste, on l'a

vu, conseille de « sentir » l'épée de l'adversaire, ou que le cavalier conseille de « sentir » le mors du cheval [\(380\)](#).

Reste qu'un être nouveau du corps est pourtant né, dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle. Il renouvelle l'interrogation sur l'existence. Il installe pour la première fois la présence corporelle au fondement du soi. Rupture décisive, même si la physiologie et la psychologie d'une telle intériorité sont loin encore d'être systématiquement explorées. La découverte a porté sur une manière d'être, un sentiment d'exister. Elle ne s'aventure pas encore sur ce que cette sensibilité interne peut promettre comme renouvellement de connaissance et de savoir.

DEUXIÈME PARTIE

Une découverte de savoir (XIX^e siècle)

Les Lumières ont renouvelé en profondeur le « ressenti » du corps. Elles l'ont lié à l'identité. Elles ont promu des notions inédites, le « sentiment de l'existence », l'« homme sensible », le « soi », soulignant leur versant physique, leur présence persistante. Elles se sont, du coup, éloignées d'une référence à l'âme pour favoriser la référence à une intériorité plus « trouble » : une présence croisant davantage le physique et le moral. Elles ont découvert des manières nouvelles de vivre et de s'éprouver.

D'autres démarches dès lors peuvent naître. Le début du XIX^e siècle par exemple poursuit une telle préoccupation tout en l'infléchissant. Il l'approfondit, il en fait aussi un socle inédit de réflexion, un lieu d'études et de savoirs. Une littérature intimiste d'abord explore les témoignages sensibles en interminables objets d'aventures et de récits. Une psychologie avant la lettre ensuite prétend découvrir dans les messages internes des « secrets » censés éclairer la personne, ses penchants, ses impensés. Une physiologie nerveuse enfin spécifie définitivement le rôle des « nerfs sensibles » pour renouveler l'approche des gestes et des comportements, leurs ajustements, renouveler de part en part l'espace intérieur et ses effets. La première « découverte d'être », triomphante au XVIII^e siècle, se veut dès lors « découverte de mécanismes intimes », dévoilement d'indices explicatifs jusque-là ignorés.

CHAPITRE 5

L'invention des « sens internes »

Une certitude s'est instaurée, qu'il faut d'abord rappeler, qu'il faut suivre aussi dans ses développements. Le « sixième sens » suggéré par l'*Encyclopédie* se banalise en ce début du XIX^e siècle. Il est dès lors davantage arpenté, prospecté, provoquant une multiplicité d'enquêtes, d'attentions, d'interrogations médicales, de journaux intimes, ou même de journaux de maladie. Son évocation devient l'objet d'un approfondissement sans précédent. Il est surtout étudié autrement, d'un regard orienté vers de nouveaux effets. Non plus découvrir le sentiment de l'existence et s'y abandonner, comme au XVIII^e siècle, mais en faire un lieu d'élucidation, rechercher dans l'entremêlement des impressions organiques une tremblante lumière permettant de mieux se comprendre. Projet fragile bien sûr, très théorique aussi, pour une curiosité néanmoins réorganisée. La sensibilité interne devient, comme l'a longtemps été la sensibilité externe, principe de connaissance et de savoir. Autant de nouvelles interrogations sur l'individu, sur les influences organiques qu'il subit, sur l'autonomie personnelle qu'il pressent. Changement majeur.

Une « science de l'homme [\(381\)](#) », déjà, se dit avec une détermination inégalée. L'objet est le comportement. Les mots s'enrichissent encore, confrontant le « physique » et le « moral », éloignés toujours plus systématiquement de toute référence à l'âme pour mieux désigner des conduites et des « facultés [\(382\)](#) ».

De l'anatomie pathologique au sensible

L'enquête sur le sensible se poursuit dont il faut montrer l'interminable « progression » : étapes et degrés, franchissements de seuils, conquête, ici encore, toujours affinée. Les sens ne font que gagner en présence et en relief, parcours continu révélant conséquences et effets. Cet approfondissement est

paradoxal d'ailleurs, comme le révèle la nouvelle médecine : c'est quelquefois en négligeant la sensibilité du malade, en l'ignorant même, que le médecin est ensuite appelé à toujours mieux la questionner. Il en ressort une exigence métamorphosée.

Les découvertes médicales du début du XIX^e siècle semblent d'abord éloignées d'une telle finalité, dissociant imparablement le savoir du médecin de celui du patient. L'un « sait », l'autre ne « sait » pas. L'un perçoit, l'autre non. Principe censé pourtant se retourner : le premier invente une connaissance indiscutable mais complexe, qui, en ignorant le sensible, sera contrainte d'y revenir plus que jamais. D'où la nécessité de suivre patiemment le cheminement sinueux d'un tel parcours.

Changement de regard d'abord. Lorsque René Laennec, en 1819, parvient à désigner la phtisie à partir du bruit entendu dans son stéthoscope, lorsqu'il en déduit un délabrement précis des tissus, cet état que le médecin a plusieurs fois observé sur le cadavre de malades atteints du même trouble, sa vision relève de lui et de lui seul. Il parvient même à identifier le mal chez ceux qui n'en ont pas conscience, ou n'en offrent aucun signe apparent. Il anticipe, dès lors, les symptômes bientôt sensibles. Il décrit aussi ce mal avec une précision inconnue jusque-là, multipliant les particularités intérieurement visibles, évoquant une étrangeté saisissante, un espace inédit, toujours plus exploré, toujours mieux décrypté, étranger pourtant à la sensation du patient. Ensemble d'ancrages physiques lus seulement à l'ouverture méticuleuse des corps. Les tubercules du phtisique observés sur les patients décédés

se développent sous la forme de petits grains demi transparents, gris, quelquefois même diaphanes et presque incolores ; leur grosseur varie depuis celle d'un grain de millet jusqu'à celle d'un grain de chènevis ; en cet état on peut les nommer tubercules milliaires. Ces grains grossissent, deviennent jaunes et opaques, d'abord au centre et successivement dans toute leur étendue (383)...

Le corps intérieur, exploré par le médecin, multiplie alors les particularités, les matières et couleurs ignorées du patient. Cette démarche a une histoire bien sûr, cent fois décrite, cent fois commentée (384). La découverte de Laennec a des préalables. Elle suppose un déplacement d'attention. Il ne suffit pas de confronter l'état de l'organe sain et celui de l'organe malade, l'un et l'autre constatés sur le cadavre. Il faut encore dépasser la seule vision de l'organe, montrer comment la pathologie se définit au-delà de lui, comment elle concerne des tissus traversant et unifiant

la diversité organique, spécifiant des maux selon les singularités de leur propre texture intime (385). Ces connaissances érudites changent tout, désignant plus clairement les lieux et les formes d'atteinte. Ce qui invalide les anciens repères pathologiques. La vieille démarche établie « sans support perceptif (386) », multipliant trajets d'humeurs ou crispations nerveuses, n'est plus que « fantasme (387) » ou perspective « frivole (388) » faisant place à une autre manière de « regarder », appuyée elle-même sur des chairs mieux catégorisées, mieux disséquées.

Une telle vision s'éloigne totalement de ce que peut éprouver le patient, faut-il le redire. Certains malades de Laennec ne présentent que des toux légères alors que se creusent leurs poumons, certains même n'éprouvent rien, alors que se multiplient les tubercules. La médecine du début du XIX^e siècle éclaire comme jamais un corps fonctionnant à l'insu de l'individu, suggérant un dedans dont les affaissements, les états successifs, les désorganisations, sont ignorés du malade et perçus du seul médecin. Rien de bien surprenant à vrai dire, la vieille « extériorité » corporelle n'a jamais vraiment abandonné son étrangeté. Une « mécanique » organique existe, indépendante de la volonté ou de l'affect. La « nouvelle » médecine impose seulement ce constat avec une rigueur inégalée. Le « dedans » vu par le médecin n'est pas celui éprouvé par le patient. Le « physique » demeure tout simplement plus que jamais ignoré d'un « soi ». Telle est, au passage, l'affirmation de Balzac, « découvrant » son poumon en objet inerte, après l'auscultation attentive de son médecin Nacquart : « J'ai tout le poumon gauche entrepris (389). » Balzac désigne « son » mal comme un fait étranger : il est le sien et il ne l'est pas, évocation sans âge de l'obscurité organique. La situation est plus tranchée encore dans le cas d'une visite médicale évoquée par Alexandre Dumas dans les années 1820. Celle de Félix Deviolaine, un ami victime de fatigue récurrente que Dumas propose d'accompagner chez le médecin Thibaut, praticien renommé et estimé du romancier. L'homme de l'art recourt au stéthoscope, examine Félix, le rassure avec de bonnes paroles, mais se tourne en *a parte* vers Dumas : « C'est un garçon perdu (390). » L'avis est aussi définitif qu'indépendant de ce qui est éprouvé. Les « avancées » de l'interrogation sur l'interne ne sont ici d'aucun recours.

Cette nouvelle médecine se révèle pourtant plus ambivalente. Moment décisif : c'est lorsque s'impose quelque « objectivité » maximale du regard médical que la subjectivité du malade peut être étudiée comme elle ne l'avait jamais été jusque-là.

Le journal de maladie, un « approfondissement »

La perspective première s'inverse ainsi. L'interrogation du patient reprend ses droits alors que triomphait l'analyse en « extériorité ». La démarche est importante qui engendre une ère inédite d'observation personnelle.

De nouvelles distinctions d'abord. Le symptôme par exemple n'est plus un signe, comme il l'était dans la médecine traditionnelle. Les deux mots sont définitivement dissociés. Un mal de tête ou une toux peuvent n'avoir aucune signification. Il leur faut, pour devenir signes, apparaître « particuliers », posséder une valeur « diagnostique ou pronostique [\(391\)](#) », révéler sur le vivant ce que l'ouverture du cadavre pourrait indiquer en objectivant le danger. La perception médicale en est radicalement transformée. Des symptômes bruyants peuvent être dérisoires, et des symptômes anodins gravissimes : « Les phénomènes les plus saillants ne fournissent quelquefois que des signes accessoires et les phénomènes les plus obscurs peuvent devenir les signes caractéristiques de la maladie [\(392\)](#). » La recherche en est réorientée, l'exigence d'observation décuplée. Son but : découvrir du sens, questionner plus précisément le malade, retracer des antécédents, scruter des douleurs oubliées. Toutes exigences valorisant l'affinement perceptif du patient. Toutes exigences conduisant à une multiplication, au début du XIX^e siècle, de traités nouveaux sur « l'art d'observer [\(393\)](#) », proposant des questionnaires adressés au malade sur le « commencement de la maladie », la « comparaison entre les douleurs », leur localisation [\(394\)](#). Toutes exigences, enfin, conduisant à attendre de plus fines observations de la part du patient lui-même. Jusqu'à la systématisation des interrogations : le médecin « doit faire en sorte que le malade expose lui-même, autant que possible, tout ce qu'il est nécessaire d'apprendre de lui [\(395\)](#) ». Démarche que le *Dictionnaire de médecine* commente longuement, mais avec le plus de clarté, en 1827 :

Dans tel cas où le malade n'accusera qu'une chaleur brûlante, une céphalalgie intense, un malaise général, signes fort peu importants pour le diagnostique, une douleur à peine perçue dans un des côtés, deux ou trois crachats sanguinolents, décèleront au médecin le siège et la nature du mal. De là la nécessité pour lui de chercher à connaître et par ses questions et surtout l'exploitation approfondie de tous les organes et de toutes les fonctions, toutes les circonstances, tous les phénomènes de la maladie, pour en tirer de l'examen attentif de chaque phénomène en particulier, du rapprochement et de la comparaison de tous ces phénomènes, les signes sur lesquels il établira son jugement [\(396\)](#).

S'ajoutent les inévitables questions sur les symptômes qu'aucune localisation ne semble trahir, les maux opaques, les maux d'imagination. Ce qui conduit plus encore à quêter les zones d'ombres, celles laissant le praticien sans repère et le patient en unique informateur : « Diverses douleurs, des aberrations purement nerveuses, certains troubles des fonctions intellectuelles, etc. [...] qui ne tombent pas sous les sens et dont nous ne pouvons avoir connaissance que par le témoignage des malades [\(397\)](#) ». D'où la nécessité accrue d'interroger le patient, de le conduire à mieux ressentir, à mieux témoigner.

S'ajoutent surtout l'invention de la médecine clinique, la réforme de l'hôpital après la Révolution française, elles aussi depuis longtemps étudiées [\(398\)](#). Lieu d'apprentissage pour le futur médecin, lieu où les maux sont directement investigués au chevet du malade, le nouvel hôpital du XIX^e siècle bouleverse tout autant l'art de lire les symptômes et d'interroger les patients. Aucun système préalable dans ce cas, la théorie doit même « savoir se taire [\(399\)](#) » dans un premier temps, laisser place à la plus neutre observation. Apprendre, pour le futur médecin, c'est accepter de s'engager dans le confus, distinguer lentement le dérisoire de l'important. Accepter que la maladie ne soit plus donnée d'emblée par un schéma de symptômes prédéfinis, selon la vision traditionnelle, repères reconnus depuis toujours, mais cernée patiemment d'indices en indices, tous insensiblement dégagés d'une indistincte diversité. C'est sur cet éparpillement que s'attardent les premiers cliniciens : « Quelle image en effet de confusion et de désordre qu'un rassemblement de cent cinquante ou deux cents malades réunis dans une infirmerie lorsqu'on veut se rendre un compte exact de leur situation respective [\(400\)](#). » C'est à partir de cet éparpillement encore que s'affinent les questions posées aux patients et le relevé exhaustif des symptômes, cette marche faite « à pas lents, mais sûrs [\(401\)](#) ». C'est à partir de cet éparpillement enfin que sont insensiblement reconnues les maladies complexes, entrecroisées, mal arrêtées, celles où la vigilance de l'observation doit s'exercer sans limite, et où se révèle décisive l'interrogation sur ce que ressent le patient :

Ces vices organiques de l'estomac, souvent très difficiles à connaître et à distinguer de toute autre affection par leur complication avec d'autres maladies nerveuses, ou bien encore lorsqu'il existe en même temps d'autres lésions organiques des viscères abdominaux qui offrent d'autres symptômes pour ainsi dire hétérogènes [\(402\)](#).

Attention toujours aiguisée, toujours redéfinie, toujours insuffisante. Ce thème d'une réorientation de la vigilance est majeur, si marquant qu'il semble installer une mode au début du XIX^e siècle : le recours à de véritables journaux tenus par certains patients sur leur propre maladie, recensement attentif de toutes les sensations pour mieux orienter le praticien. La diffusion de l'écrit, sans doute, a pu aider la nouveauté, favorisant l'entreprise de rédaction d'un journal, elle demeure pourtant l'indice d'un changement de sensibilité (403). C'est le médecin lui-même qui tend à en suggérer la pratique, installant un principe d'analyse personnalisée. Philippe Pinel par exemple accordant une confiance à ses délirants, et prétendant découvrir dans leur texte ce qu'il ne peut observer :

J'engageai un jour l'un d'entre eux, d'un esprit très cultivé, à m'écrire une lettre au moment même où il tenait les propos les plus absurdes et cependant cette lettre, que je conserve encore, est pleine de sens et de raison (404).

Les traités médicaux eux-mêmes, dès les années 1820, multiplient les références à ces journaux aussi inédits qu'originaux. C'est Paul Gaubert prenant « au hasard parmi plusieurs mémoires écrits par les malades eux-mêmes (405) ». Ou François Lallemand, choisissant les écrits les plus évocateurs : « L'observation suivante est peut-être la plus intéressante qui m'ait été remise par un malade (406). » Ou les *Annales médico-psychologiques*, jugeant utile de publier en 1846 le « Témoignage personnel d'un halluciné (407) ».

Ces textes confirment l'attention à l'« infime ». Ils confirment surtout la restitution quasi factuelle des impressions, leur changement de statut. Non plus l'imaginaire de trajets internes suggérés par les anciens médecins (408), mais la sensation immédiate donnée quasiment à « nu » : le sensible « exclusif », l'« éprouvé » en tant que tel. Avec une visée explicite bien sûr : le « ressenti » pour le malade, l'« interprétation » pour le médecin (409). Ce qui renforce la démarche exploratoire attendue du médecin. Et, en écho, le projet d'écoute sur soi-même attendu du patient. Telle la longue confession adressée à Paul Gaubert, en 1845, d'un homme souffrant « des intestins avec toutes les influences sympathiques qui s'y rattachent » :

Cher docteur, chaque nuit, vers deux, trois, quatre heures, je suis réveillé par des borborygmes qui me fatiguent le ventre et l'endolorissent. Quand les gaz se trouvent dans l'estomac, ma respiration est embarrassée. Je fais des bâillements à me briser la mâchoire ;

je ne puis me coucher sur l'un ou l'autre côté, et parfois, pour respirer, je suis obligé de m'asseoir sur mon lit. C'est une chaleur, une combustion qui se produit dans les entrailles, me remonte au cerveau et adieu ma volonté de dormir : les pensées viennent en foule, les pensées noires [\(410\)](#) !

Tout ce qui est ressenti est évoqué dans l'ordre d'apparition, sans interprétation préalable, sans barrage ni retenue, sans hésitation sur la surprise ou l'étonnant. Seul le médecin « connaît », voilà pourquoi il faut « tout » lui dire. La démarche est identique pour ce patient de François Lallemand, victime de « pertes séminales », en 1836, évoquant les mille désordres censés accompagner son mal :

J'étais maigre à faire peur ; j'éprouvais dans la colonne vertébrale des douleurs atroces : tous mes mouvements étaient pénibles ; il me semblait que j'avais de la craie dans mes articulations, au lieu de la synovie ; lorsque je marchais, je sentais mon cerveau balloter dans ma tête. Pendant tout l'hiver je restai auprès du feu ; mes extrémités étaient toujours faibles et je ne pouvais me réchauffer [\(411\)](#).

Balzac lui-même, prêt à évoquer son corps ausculté comme un corps étranger, peut s'étendre longuement, dans ses lettres, sur les impressions les plus subjectives provoquées par ses maux, suggérer leur intensité, détailler leur succession à exposer ensuite au médecin, jusqu'à développer, à partir d'elles, une véritable inventivité intérieure :

On me couche, et alors les sensations extraordinaires que le haschich développe en plaisir se manifestent en douleur. Ma tête pesait des millions de kilogrammes et je suis resté neuf heures sans pouvoir la bouger ; puis, lorsque j'ai voulu faire un mouvement, j'ai ressenti des douleurs vertigineuses telles que, pour les expliquer, il faudrait comparer ma tête à la coupole de Saint Pierre, imaginer des douleurs pareilles à des sons qui se répercuteraient sous les étendards de cette coupole. J'avais la sensibilité démesurément agrandie pour souffrir [\(412\)](#).

C'est ainsi que se développe une littérature portant sur l'hypocondrie. Jean-Baptiste Louyer Villermay, dans une thèse de 1802, en fixe clairement une description plus argumentée qu'auparavant [\(413\)](#), multipliant les cas, arrêtant pour la première fois divers degrés de gravité. La dynamique nouvelle valorise les témoignages du malade, s'attarde à l'accroissement des plaintes, au recours angoissé au médecin, à la diversité de mille symptômes et douleurs supposés. Les degrés surtout, soigneusement désignés et hiérarchisés, se déploient des sensations les plus anodines aux douleurs les

plus éprouvées, comme si le corps, de part en part, pouvait être traversé d'infinies atteintes aussi réelles qu'imaginées et d'impressions les plus bariolées.

Les « sens internes », objets d'exploration de « soi »

C'est dans ce registre sensitif largement étendu que puisent les Idéologues du début du XIX^e siècle pour engager un nouveau projet. Non plus le seul recensement du sensible, mais sa conversion, son utilisation en vue d'un approfondissement psychologique totalement inédit, non plus la simple perception intérieure mais la recherche de ses effets intimes. Pierre-Jean-Georges Cabanis a porté au plus loin cette proposition totalement originale, dès les premières années du siècle : fonder sur les impressions venues de ce « dedans » une meilleure connaissance de soi, engager une démarche préfigurant les interrogations psychologiques de notre modernité.

Ce qui suppose, d'abord, l'identification définitive de la notion de « sens interne », la matérialisation de son existence, la désignation d'un « sens » particulier, différent des cinq sens traditionnels : « La distinction des organes sensibles en internes et externes [...] ne présente plus aucune difficulté (414). » Les physiologistes du début du siècle suggèrent d'ailleurs une extrême diversification du champ ; des sensations provoquées par les besoins, à celles provoquées par la réalisation des activités organiques, à celles enfin provoquées par la fatigue susceptible de les prolonger (415). Pierre-Nicolas Gerdy, médecin philosophe et futur député, inventant l'expression de « perception sensoriale (416) », qualifie même cette nouvelle perspective de « révolution dans l'histoire des sensations », insistant sur le fait qu'une physiologie fondée sur les « seuls » cinq sens demeure « remplie d'obscurités et d'erreurs (417) ».

Une certitude nouvelle s'est imposée : cette intériorité joue un rôle actif, source possible d'orientation morale, d'inclinaison secrète, d'état intime où viennent se lier sensibilité viscérale et sensibilité personnelle. Cabanis interroge alors les organes, leurs effets supposés, les singularités d'attitudes et de complexions que ceux-ci pourraient révéler. Sa quête d'origine et de fondement le conduit même à s'étendre aux premières « imprégnations » vitales, celles vécues par le fœtus, références quasi fondatrices :

C'est donc, on peut l'affirmer, dans les impressions intérieures, dans leur concours simultané, dans leurs combinaisons sympathiques, dans leur répétition continuelle pendant le temps de la gestation, qu'il faut chercher à la fois, et la source de ces penchants qui se montrent au moment même de la naissance, et celle de ce langage de la physionomie, par lequel l'enfant sait déjà les exprimer, et celle enfin des déterminations qu'ils produisent (418).

Les exemples s'accumulent sur l'impact possible d'un tel champ invisible : les cauchemars, les rêveries, les délires, les malaises vagues, les impressions quotidiennes, les fluctuations morales, les effets de tempéraments. Tous viennent d'un monde intérieur portant à la conscience ses dérives sensibles. Tous supposent un versant caché, imposant clairement ce nouvel univers. Il n'est jusqu'aux « convulsionnaires de Saint-Médard » et leur insensibilité apparente qui ne suggèrent l'explication nouvelle. Leur exceptionnelle résistance physique a frappé les imaginations du XVIII^e siècle. Comment ces « illuminés » extatiques et muets ont-ils pu, dans le Paris des années 1730 (419), supporter sans broncher les mille coups assénés sur leur corps en vue d'expier leurs péchés ? Comment ont-ils pu, devant le tombeau de leur « Saint », manifester une telle résistance silencieuse aux bâtons et aux épées ? Seul un renversement de perspective permet de le comprendre, la référence à un phénomène déjà approché avec le somnambulisme (420), le privilège donné au dedans sur le dehors : leur « fanatisme » sans doute, mais plus encore l'« anéantissement de l'effet des sensations extérieures (421) » par une attention exclusive portée aux sensations intérieures. La concentration sur le « dedans » a permis leur apparente insensibilité : une intériorité très particulière, à coup sûr. Ce que les « magnétiseurs », élèves de Puységur, systématisent jusqu'à la certitude voire l'obstination, dans ces années 1810-1820. Une conscience intérieure, toute particulière, serait ici possible :

Dans le somnambulisme magnétique, l'individu ne reçoit plus d'impressions distinctes, que par les nerfs du système viscéral ; les organes dépendants de ce système lui transmettent des sensations entièrement nouvelles, dont les sens extérieurs ne peuvent donner aucune idée. C'est ainsi par exemple qu'ils livrent la connaissance de ce qui peut se passer à l'intérieur du corps. Les mouvements et les fonctions des viscères deviennent sensibles au somnambule (422).

Aucun doute, quoi qu'il en soit, pour Cabanis : il y a « dans l'homme un autre homme intérieur (423) ». Un homme fait de sensations obscures, de messages organiques, d'impressions charnelles, dont témoignent le sommeil

autant que le délire, la folie, la résistance éventuelle aux douleurs, autant qu'une infinie variété de manières et d'états, toutes figures sensibles, « dispositions vagues », ces impressions de bien-être ou de mal-être rythmant la succession des jours. Ce sont elles qui multiplient les dispositions morales quotidiennes, celles échappant à la conscience, celles venues des zones les plus obscures du corps. Ce sont elles enfin que leur versant concret, quasi matériel, rend susceptibles d'être saisies et interprétées par l'individu lui-même. Ce qui transforme l'analyse de soi. Première version d'une psychologie censée disposer d'objets « atteignables », indices d'autant plus précieux qu'ils échappent à l'attention commune. D'où cette ambition toute nouvelle de les prospecter, de les étudier comme autant de traces que l'on peut cerner, cette volonté de les recenser, de les dénombrer aussi, pour mieux évaluer ce qui détermine les différents « états intérieurs ». Pour la première fois naît un projet psychologique, une visée de savoir sur soi dont les sensations internes sont le cœur.

La proposition de Cabanis se révèle alors radicale, plus systématique que toutes celles existant jusque-là : à partir d'une démarche semblable à celle de Condillac, avec sa statue ouverte sur le dehors, il oriente, cette fois, l'attention vers le dedans. L'ambition est claire : sensation après sensation, constat après constat, l'intériorité corporelle manifesterait ses effets, sa sourde influence sur les attitudes, la conscience, le moral, la manière de s'éprouver. Projet ambitieux bien évidemment, « extrême » sans doute aussi, censé orchestrer le sensible comme un langage, en distinguer chaque influence comme se distinguerait chaque mot dans un idiome :

Il resterait maintenant à déterminer quelles sont les affections morales et les idées qui dépendent particulièrement de ces impressions internes, et dont les organes des sens ne sont tout au plus que les instruments subsidiaires : il resterait ensuite à les classer et à les décomposer, comme l'a fait Condillac pour toutes celles qui tiennent aux opérations des sens, afin d'assigner à chaque organe celles qui lui sont propres, ou la part qu'il a dans celles qu'il concourt seulement à produire [\(424\)](#).

Projet tout intellectuel, sinon formel, sans aucun doute enfin, il porte au plus loin l'évocation de perceptions souterraines et cachées formulée depuis les Lumières. L'espoir et même l'imaginaire d'une transparence l'emportent ici dont Cabanis tient à citer des exemples : « Chez les sujets éminemment sensibles, les impressions intérieures, et même, dans certains cas, les opérations des viscères qui s'y rapportent, deviennent percevables au moyen

de l'extrême attention que ces sujets y donnent (425). » L'objectif est neuf : le thème n'est plus seulement celui du sentiment de l'existence, comme au XVIII^e siècle, mais celui de la connaissance, celui d'un éclairage du « soi » à partir de perceptions organiques possiblement cernées. Conversion centrale : ne plus simplement « éprouver » mais « chercher », attendre d'une attention portée à la sensibilité viscérale une meilleure compréhension de soi. Les frontières du corps s'imposent en enjeu majeur, l'intérieur s'ouvrant à mille prospections. Projet tout intellectuel il faut le redire, strictement programmatique même, confronté à un univers totalement dénué de mots, sa démarche en revanche oriente définitivement vers la modernité, en donnant à investiguer un espace aussi « concret » qu'intériorisé.

Faut-il redire encore qu'il s'agit d'une psychologie « première », quasi « primitive », logeant les mécanismes du soi dans la réalité mouvante des viscères, attendant d'un travail sur les messages les plus matériels du sensible l'élucidation des dynamiques les plus secrètes de l'intimité ? Comme si le psychique avait à transposer sa propre existence dans un support ayant la densité des « choses ». Comme si la volonté de mieux se comprendre supposait la nécessité de se donner un objet sensible sans doute, mais encore aussi concret que « matérialisé ».

Le journal intime, « je sens donc je suis »

L'invention du journal intime, au début du XIX^e siècle, confirme la même vision. Les pages écrites dans le but de mieux s'éprouver, et, plus encore, de mieux se connaître, par Benjamin Constant, Maine de Biran, Stendhal, Étienne de Senancour ou Maurice de Guérin, au tout début du XIX^e siècle, illustrent le plus clairement un tel projet. Non plus simplement « ressentir », ou jouir de soi, comme le XVIII^e siècle a pu en tracer la voie, mais s'évaluer, se mesurer, s'« appréhender », à partir de cette profondeur sensible supposée, comme notre propre modernité en développera la visée. Le journal est fait pour l'auteur et pour lui seul (426), privilégiant toute occurrence sensible, toute surprise, sans censure ni parti. Une seule exigence : se livrer sans masque, laisser surgir le dedans en toute spontanéité. Ce que Stendhal suggère en accumulant les indications fugitives : « Je prends pour principe de ne pas me gêner et de n'effacer jamais (427). » La résolution est aux impressions premières, à l'inattendu, voire à la surprise. D'où la présence de

« secrets », de doutes, de manifestations organiques, malaises ou agréments divers, devenus autant d'indications possibles sur un état intérieur. Une telle entreprise est inédite. Elle diffère de celle de Montaigne, par exemple, pourtant fondatrice. Les *Essais* tentaient, à travers ce qu'éprouvait l'auteur, de retracer un principe plus « général » : l'« humaine condition », l'« homme », plus que l'« individu ». L'entreprise diffère encore de celle de Rousseau, pourtant tout aussi novatrice. Les *Confessions* tentaient, à travers ce qu'éprouvait l'auteur, de justifier une histoire : légitimer un passé, voire un parti ; le sensible au service d'une défense publique, d'une apologie. La visée de ces *Journaux* du XIX^e siècle est différente. Elle est circonscrite à la seule sphère intime. Elle privilégie la singularité la plus aiguë : explorer ce que l'individu éprouve sur l'instant, s'en tenir au témoignage immédiat, refuser tout autre préalable. Le principe est dès lors délibéré : « La conscience de soi n'est plus conscience de l'universel, mais conscience de l'individuel (428). » D'où encore cet abandon de soi sans spectacle, cette attention « aux moindres variations du paysage intérieur (429) », cette acceptation de la confusion possible, de l'hésitation. Ébauche sans doute, indications précaires même, mais c'est précisément dans cet aléa que domine l'ambition d'éclairer ce qu'il en est de la plus extrême singularité. Démarche que Benjamin Constant évoque avec ses risques et son originalité :

Je me suis fait une loi d'écrire tout ce que j'éprouverais [...]. J'y écris assez pour y retrouver mes impressions et pour me les retracer quand je n'ai rien de mieux à faire. Les autres sont-ils ce que je suis ? Je l'ignore. Certainement si je me montrais à eux tel que je suis, ils me croiraient fou (430).

Un vaste univers sensoriel émerge alors où l'auteur dit se découvrir et se livrer, impressions brouillonnes, dispersées, mais renouvelant l'« intériorité ». Elles étendent l'espace intime, recomposent le « sentiment du chez soi (431) », réinventent le thème de l'adéquation entre soi et soi. Elles sont sujettes aussi à mille dérives d'impressions, telles ces « sensations provoquant chez Senancour une rêverie immense (432) », ou cette attention approfondie aux gestes les plus banals, suggérant une sensibilité « intériorisée » : « Entendez-vous bien le plaisir que je sens quand mon pied s'enfonce dans un sable mobile et brûlant (433). » Elles sont sujettes à de véritables interrogations inédites, des « examens » sur leur force, leur impact. Maine de Biran en donne un exemple majeur, transformant son journal en terrain quasi expérimental. Les impressions physiques « intérieures » s'y

succèdent, déclinées, questionnées. Venues du fond de l'organisme, elles sont confrontées à leurs localisations possibles, confrontées tout autant aux fluctuations également possibles de son être :

Mes nerfs mobiles et malades se font sentir péniblement dans la région de l'estomac : c'est là qu'est la source de mon malaise et de ma concentration habituelle ; un peu de gastricité contribue à me rendre plus sombre, plus craintif, plus mécontent de moi-même ; mon instinct m'entraînerait maintenant vers la solitude (434)...

L'ensemble du journal s'attache au « sens intime (435) », impression enfouie au cœur de la conscience où physique et moral viennent à se croiser. Toute nuance y est traquée : flottements, « disposition nerveuse (436) », « tourmente nerveuse (437) », « suffocations (438) », fatigue sourde, mobilités non maîtrisées. Au point que Maine de Biran souligne son attrait clairement conscient pour cette intériorité particulière : « Je suis par ma nature, doué pour l'aperception interne, et j'ai, pour ce qui se fait au-dedans de moi, ce tact rapide qu'ont les autres hommes pour les objets extérieurs (439). » Exploration répétée, déterminée, conduisant, en toute logique, à la certitude d'une traduction de ces modulations de sens internes en autant de modulations de conscience :

Je suis conduit dans les neuf dixièmes de ma vie par ces impressions insensibles et casuelles, ou encore par des impressions internes confuses, variables dont j'ai conscience et qui me constituent dans tel état physique et moral déterminé sur lequel ma volonté ne peut absolument rien (440).

Des zones différentes du corps l'emportent, jugées déterminantes pour chacun. Un lieu domine par exemple dans le témoignage de Maine de Biran, évoqué déjà par les auteurs des Lumières, poursuivi ici avec esprit de système : « Placer dans l'estomac le centre de toutes nos affections et la cause active de nos dispositions intellectuelles, de nos idées mêmes (441). » Une autre zone domine avec Maurice de Guérin, interminablement interrogée, comme interminablement commentée :

Ma tête est sèche. J'y souffre une douleur moitié morale moitié physique. J'y sens à certains jours comme un peloton de nerfs qui s'y forme par des contractions sourdes et tyranniques. L'excès de froid ou de chaleur, l'ennui, certains mouvements de tête, des irritations internes contribuent à cela. Je n'imagine plus rien alors. Une étrange stupeur me saisit, je demeure immobile ne sentant rien que la fixité lourde accablante de la vie qui paraît s'arrêter dans un état de mal être incompréhensible et le battement d'une artère qui

s'agite en cet endroit de la tête (442).

L'observation de soi est devenue centrale, tatillonne, prolongée avec constance, passionnée d'« intériorité ». Et cette observation, en toute priorité, se tourne vers une « source » longtemps négligée, le sensible du corps. Nul doute, avec elle, le sentiment de soi, celui de l'existence intime, s'est élargi. L'enjeu n'est plus alors de cerner de simples trajets de douleurs, mais plutôt, à partir d'eux, de nombreuses tonalités et variations de la personne. Le thème de l'« origine » y domine, la recherche du point de déclenchement, jusqu'au mystère d'ailleurs, comme le rappelle le *Journal* d'Henri Frédéric Amiel dont la rédaction traverse plusieurs décennies du XIX^e siècle. Exceptionnelle attention au corps pour une interrogation inquiète sur l'amorce des malaises, des indispositions :

Bise et froidure ; néanmoins la tête reste molle, et j'éprouve comme des tiraillements cérébraux. Je ne suis pas en fonds de vigueur ; la cause ? Je ne la devine pas, à moins d'une déperdition inaperçue d'une fuite nerveuse qui ne m'a pas fait signe au passage. C'est singulier et désagréable (443).

L'exploration s'attarde à la diversité sensible pour mieux la transformer en diversité morale. L'idée d'une cause « accessible » et pourtant fuyante s'est imposée. Sa recherche aussi s'est légitimée. C'est bien la leçon de Cabanis. Le sens interne l'emporte, prolongement lointain du parti des Lumières, accompagné d'une vision nouvelle que l'individu se donne de lui-même : « Lorsqu'au cogito cartésien, et à la primauté de la pensée, s'est substituée la primauté du sensible, « je sens donc je suis », le champ s'est ouvert à l'intimisme parce que la personne n'est plus conçue de la même manière (444). » Une enquête radicalement neuve peut ainsi se constituer.

Il faut suivre ici le journal d'Henri Frédéric Amiel. La question de l'identité et celle de sa relation au corps traversent l'ensemble du texte. D'autant plus insistantes que ce Genevois mélancolique, un rien désabusé, éprouve une fréquente étrangeté à lui-même. Il décrit cette distance, l'interroge, s'y abandonne quelquefois, tout en tentant, ici ou là, de la maîtriser : « Je me dépersonnalise avec une telle facilité que je me confonds momentanément avec d'autres (445). » Le thème revient, mêle le sentiment de « perte » à celui du « manque d'unité (446) », fabrique un néologisme, celui d'« étrangeté (447) », porte à un aveu : « Mon individualité c'est de n'en point avoir (448). » La relation au corps s'y révèle centrale, installée au cœur

de la dispersion : « J'assiste immobile à mon démembrement (449). » L'absence d'appartenance physique suggère alors d'autres absences. La non-coïncidence avec le corps suggère d'autres non-coïncidences : « Déjà en 1846, il y a trente ans, j'ai pendant deux semaines, senti mon corps hors de mon vrai moi, je le regardais avec curiosité, comme une chose étrangère (450). » Les parties échappent, ne semblent pas se raccorder entre elles : « Je perdrais mes jambes et ma tête si elles n'étaient chevillées à moi (451) ». D'où ce « soi » plus complexe qu'il n'y paraît, interminablement conduit à la recherche d'unité, l'importance donnée à une volonté dont le principe même semble échapper à l'auteur : « Ce qui me manque [...] c'est la volonté, la volonté dure [...] sans amour ni faiblesse (452). » Amiel retrouve d'abord cette ambition d'« unifier » l'interne, rencontrée avec le débat sur l'acteur, à la fin du XVIII^e siècle, la nécessité de « se posséder (453) », celle d'éprouver le sensible en le dominant. Ce qu'il transpose ici en projet plus explicite, délibéré, toujours repris, fût-il échoué. Amiel retrouve aussi la vieille étrangeté des mélancoliques, celle d'un corps devenu « autre ». Il l'évoque d'ailleurs avec plus d'évidence que ne le faisaient les auteurs des Lumières, conduisant à une certitude patente : cette étrangeté, cette distance installée au cœur du physique, est censée participer à cette dispersion personnelle. Mieux, elle devient, pour la première fois, l'objet d'un interminable journal.

CHAPITRE 6

L'invention de la cénesthésie

L'attention totalement inédite au sensible, avec ce début du XIX^e siècle, la transformation de ses enjeux, jusqu'à en faire la source possible des états « moraux », provoquent des questions plus centrales, celle portant par exemple sur l'unité possible de cette sensibilité interne étudiée dès lors avec toujours plus d'exigence, celle portant sur le statut d'un corps pensé plus qu'auparavant en stricte continuité avec la personne qui l'éprouve. Naissent du coup des réflexions plus théoriques, plus abstraites, confrontées les unes et les autres à cette vision d'un corps devenu indissociable de celui qui dit « je ». Naissent aussi des notions nouvelles, celle de « coénesthésie » étant la plus riche en ce début du XIX^e siècle : manière d'éprouver spontanément le corps comme une unité interne, puissance latente et ramassée. Non plus seulement la diversité de « sensations qui ne nous abandonnent jamais (454) », comme pouvait déjà le constater l'*Encyclopédie*, non plus seulement la présence d'un « sentiment de l'existence » comme pouvait le constater « l'homme sensible », mais une focalisation plus sourde, quasi musculaire, où le corps se donne d'emblée en convergence aussi disponible que spontanée. La recherche d'un sentiment « unifié », aussi premier que clairement éprouvé.

L'effort, le « fait primitif »

La visée est d'abord de chercher « en deçà » des expériences dispersées, de se demander si, avant même l'éparpillement des sensations internes, avant même le sentiment d'un état comme celui de l'existence, il n'y aurait pas quelque impression première plus profonde, la présence d'une dynamique initiale, d'un « élan », celui désignant une appartenance, une unité ; dépasser, autrement dit, le seul constat d'un soubassement physique effectué par les Lumières. Une manière, aussi, de donner plus de densité, sinon plus de

cohérence, à cette intériorité longtemps vécue plus qu'étudiée. Une manière enfin d'en faire un objet d'observation quasi théorisée. Les sens internes toucheraient ainsi à quelque « territoire » jusque-là « ignoré ». Maine de Biran est de ceux qui ont tenté une telle recherche avec le plus d'exigence au début du XIX^e siècle.

Son propos a pour origine le constat effectué par un médecin, Régis Rey, sur l'un de ses patients. Le malade, victime d'une « paralysie de la moitié du corps, après une attaque récente d'apoplexie (455) », est incapable d'éprouver « l'existence des parties paralysées (456) ». Il a l'impression qu'elles « sont mortes pour lui (457) ». Il ne peut les repérer ni les mouvoir, alors même qu'il peut en ressentir les douleurs. Situation étrange, ces sensations existent, mais ne sont aucunement situées, enfouies sous un brouillage obscur. Aucune unité physique ne se reconnaît ici. Le patient peut par exemple pousser un cri lorsque le médecin presse fortement son bras ou ses doigts dissimulés sous la couverture. Il ne peut en revanche déceler le lieu douloureux. D'où cette double certitude chez le médecin : la sensibilité n'est pas abolie, sa localisation s'est effacée. Ce qui crée une situation différente et plus subtile que celle du soldat victime d'une totale paralysie du sentiment, approchée au XVIII^e siècle (458). Des degrés d'abolition sont distingués, sensations existantes mais non localisées, des degrés de gravité aussi, « paralysie du sentiment » mais limitée. D'autant qu'un seul changement permettrait ici de faire tout basculer. Il tient au retour du mouvement volontaire dans le cours de la maladie, à la possibilité retrouvée de mobiliser les membres, celle de les commander. Une fois cette assurance restituée, avec l'intégrité motrice, l'ensemble du passé est restauré, la sensibilité est recouvrée. Ce qui revêt un sens précis pour Maine de Biran : « Une sensation quelconque ne se localise dans un siège déterminé qu'autant qu'elle peut s'associer à l'effort (459). » Elle suppose l'existence de l'action, la réalisation d'un vouloir. Elle suppose la mobilisation des muscles, leur direction ; initiative banale et pourtant centrale. L'engagement de la volonté est devenu premier. Une unité initiale, insoupçonnée, est dévoilée, loin des repères passés. D'où enfin cette tendance à questionner davantage sur le mode du « je » et à privilégier le mot « moi » (460).

Un « préalable » existe, ancrage décisif où l'individu, comme dans le constat de Régis Rey, ne saurait se percevoir dans la passivité. Il lui faut un engagement, une « prise ». Il lui faut se confronter à une résistance. Il lui faut, autrement dit, saisir un « corps » à mouvoir, et non plus seulement,

comme au XVIII^e siècle, un « corps » à ressentir. Ce qui crée une sensation fondatrice : « Le moi ne peut exister pour lui-même, sans avoir le sentiment ou l'aperception immédiate interne de la coexistence du corps : voilà bien le fait primitif (461). » Ce « fait primitif » est ainsi « inséparable de l'effort volontaire (462) ». Maine de Biran reprend d'ailleurs l'expression de « sentiment de l'existence », la notion du XVIII^e siècle, mais la fonde sur le « sens de l'effort », devenu lui-même « celui du moi (463) ». Constat majeur conduisant, plus que jamais, à inclure le corps dans la pensée de la personne. Ou, selon une formule équivalente, constat conduisant à penser la personne comme d'emblée « physicalisée », impliquant un effort dont le corps est le « terme immédiat (464) ». Expérience d'autant plus fondatrice enfin que ce sentiment de l'effort est premier, générique. Il est celui de « l'individualité personnelle (465) », donnée comme potentialité immédiate, sinon absolue. Expérience d'autant plus importante enfin qu'elle éloigne définitivement de toute pensée incorporelle, « celle qu'entend Descartes (466) », par exemple, pour orienter vers une pensée ne pouvant exister sans corps. Telle serait d'ailleurs « l'unité perçue dans le sentiment de l'existence, c'est-à-dire dans le fait primitif (467) ».

L'analyse de Maine de Biran s'est ainsi déplacée d'une observation des sens internes ou d'une analyse de leurs effets supposés à ce qui en serait le fondement. L'enquête a franchi un seuil : non plus les perceptions éprouvées passivement, les « battements du cœur », les « contractions de l'estomac », les « mouvements convulsifs (468) », non plus les malaises physiques ou les impressions obscures susceptibles d'orienter le moral, mais la perception éprouvée dans l'acte même, celle d'une volonté toute primitive saisissant le corps, celle constituant « la personne, le moi (469) ». Ce qui désigne bien un fait premier : phénomène de corps bien sûr, puisque c'est en mobilisant l'organique que cette volonté se définit ; phénomène d'un corps très personnel aussi, puisque c'est à travers une expérience rigoureusement intime que cette volonté se qualifie. Un sens de l'effort, au bout du compte, qui ne serait rien d'autre que « celui de l'individualité personnelle (470) ».

Le « corps propre »

Maine de Biran, on le voit, donne un nom à cette sensation fondatrice, le « fait primitif de sens intime ». Il lui donne aussi un « objet », le « corps

propre », ce corps immédiatement présent, immédiatement éprouvé, mais surtout perçu en « terme immédiat de l'effort, et, à ce titre, constitutif de la subjectivité (471) ».

Notion importante que celle de ce « corps propre ». Le terme est neuf. Il renouvelle la désignation de l'espace « interne », plus immédiat, plus incommunicable, perception où la réflexion sur soi se saisit dans un préalable charnel. Il désigne même, pour la première fois, un « sens musculaire (472) », constitutif du je. Il est « l'ensemble des organes au pouvoir du moi (473) ». Il est plus encore, antériorité absolue, principe radical de potentialité. Il permet au mouvement « d'être connu avant d'être opéré » et aux parties « d'être données avant d'être mues (474) ». Ce qui l'éloigne définitivement de la connaissance du corps évoquée par Condillac, obtenue par apposition successive de la main sur les parties (475). Ce que Maine de Biran encore résume dans une longue phrase laborieuse, suffisamment méticuleuse en revanche pour circonscrire le cœur de la nouvelle perception :

Si Condillac fût remonté par l'analyse jusqu'au sens de l'effort, constitutif de l'individualité personnelle, au lieu de supposer cette personnalité comme préétablie par le fait de la sensation, il n'aurait pu s'empêcher de reconnaître qu'il y a une connaissance immédiate du corps propre, fondée uniquement sur la réplique d'un effort voulu, et d'une résistance organique qui cède ou obéit à la volonté (476).

Les sensations « externes », patiemment analysées par Condillac au XVIII^e siècle, auraient un préalable, une intériorité d'emblée éprouvée, noyau intime précédant toute autre impression.

Ce qui permet de mieux comprendre aussi la différence entre un corps existant pour le médecin par exemple (477) et un corps existant pour la personne. Aucune extériorité dans le cas du second, aucune objectivité directe non plus. Le corps propre est le corps immédiatement ressenti, comme immédiatement « mobilisé ». Avec lui, le vieux constat des Lumières sur l'importance de l'interne est conduit insensiblement à désigner un noyau de sensibilité, et surtout de volonté, où le sentiment intime vient à se constituer. Rien d'autre enfin qu'une « force-moi (478) ». Ce qui dessine ainsi, en ce début du XIX^e siècle, une affirmation toujours plus spécifique de l'individualité.

Une présence immédiate à soi

Encore faut-il préciser davantage cette sensation, l'isoler d'un ensemble confus et premier. Les seuls mots d'effort, ou de corps propre, ne sauraient suffire. La recherche se poursuit. C'est même cette prospection entêtée, continue, d'un fondement premier qu'il faut ici retenir. Elle caractérise l'originalité de la culture du début du XIX^e siècle. Johann Christian Reil prétend, avant tout autre, évoquer cette totalité préalable. Il y voit un « sentiment d'ensemble, mode composé de toutes les impressions vitales inhérentes à chaque partie de l'organisation (479) ». Le fait, autrement dit, d'éprouver originellement et physiquement une présence intérieure, son « bruissement », sa totalité d'ensemble. Il lui donne le nom de « *coenaesthesia* (480) », néologisme construit avec des racines grecques évoquant quelque « rassemblement sensible » que Maine de Biran traduit par « coenesthèse (481) ». Sentiment nouveau, décisif, c'est lui qui permettrait l'appropriation la plus primitive du corps. Avec lui existe un nouvel objet : non plus « les » sensations qui « nous accompagnent toujours », non plus le seul effort premier, mais « cette » impression d'une sourde disponibilité physique, aussi potentielle qu'accessible, globale aussi, coïncidant avec la conscience même. Certitude obscure sans doute, existant en revanche avant toute perception et permettant toutes les autres : « Sans elle, sans ce sens vital intérieur, tout intime, nous n'aurions aucune idée de l'application ni de l'intensité variable de nos forces physiques, dans la respiration, l'excrétion, la contraction musculaire, etc. (482) ». La notion suggère un fait physiologique autant que psychologique. Ce qu'une simple comparaison viendrait confirmer : un homme privé de tact, par exemple, n'a-t-il pas, à l'évidence, « le même sentiment que nous avons de la présence de notre corps (483) » ? Un champ sensible original se resserre ainsi et se spécifie. Tous les actes physiques peuvent du coup être repris pour mieux souligner la sensibilité intérieure qui les précède : un sens plus explicité que jamais, défini avec plus d'acuité, jugé directement identifiable. Son objet : « la présence immédiate du corps (484) ». Son enjeu : l'existence d'une potentialité rassemblée. Reil en décline les applications : la « cénesthésie » fonderait le « sentiment immédiat de nos forces corporelles », ce repère à tout instant présent, permettant de « ressentir » le surgissement des fatigues, d'évaluer sourdement le « poids relatif de notre corps », de saisir toute occurrence de « volupté et de joie animale (485) » accompagnant la santé. Il prétend ainsi faire de ce dedans particulier la condition première de la conscience du corps. D'où un renversement définitif de pôles : contrairement au dispositif de Condillac

dont la statue s'anime après une lente croisement des sens externes, ce corps venu de l'interne serait, de fait, un préalable, une condition. Conséquence inattendue : ce corps enfoui permettrait en toute priorité de construire l'existence de l'externe. Il en est la condition.

Maine de Biran reprend un tel raisonnement, le développe, suggère combien cette antériorité est un des préalables à toute perception : « Ce sens vital est le vrai primitif simple, il est même la condition première et nécessaire de toutes nos sensations extérieures (486). » Il faut que le corps incarne cet ensemble intérieurement unifié, présent en continu aussi, pour que le dehors puisse alors exister. Conclusion ultime : c'est l'approfondissement de l'interrogation sur le dedans qui a insensiblement déplacé l'interrogation sur le dehors, bouleversant de part en part la vieille théorie des sens externes (487).

L'invention de la « cénesthésie » a fait exister un nouvel espace interne comme une nouvelle condition de la perception. Plus encore, Maine de Biran y ajoute, on l'a vu, la présence d'un vouloir premier. C'est dans cette perspective qu'existe alors un « sens interne », nouvellement exprimé, nouvellement explicité, longuement, mais précisément, défini par Maine de Biran :

Pour que la coenesthèse, comme l'entend Reil, puisse renfermer en elle le sentiment immédiat de la présence du corps, il faut donc avoir égard aux impressions propres, spécialement aux organes musculaires, non seulement en tant qu'ils vivent et que leurs impressions concourent à la coenesthèse générale, mais de plus en tant qu'ils sont mis en jeu par la force active du vouloir dont la force et l'énergie se proportionnent naturellement aux dispositions propres des parties animales à qui elles s'appliquent (488).

La triple invention du « sens de l'effort », du « corps propre » et de la « cénesthésie » a de part en part transformé le statut de l'intériorité.

CHAPITRE 7

L'exploration d'états extrêmes

La banalisation du sens interne, l'invention d'un espace intime nommé « cénesthésie », l'enquête sur son originalité confirment l'existence d'un champ d'intérêt totalement inédit en ce début du XIX^e siècle. L'existence mieux affirmée de ces nouveaux objets accentue inévitablement la curiosité. Une multiplicité d'attentions, voire de pratiques réinventées, s'y projette. Non plus seulement éprouver le quotidien avec plus de profondeur, comme au XVIII^e siècle, non plus simplement interpréter ses indices comme au tout début du XIX^e siècle, mais rechercher de l'inattendu, s'enrichir par la surprise, se mesurer par l'intensité, découvrir de nouveaux terrains de prospection où la visée de « ressentir » le corps pour mieux creuser le sentiment de soi s'impose comme jamais.

Plus largement, ce sont des situations où l'individu est censé s'éprouver « autrement », « différemment », voire où il est censé devenir étranger à lui-même, qui sont nouvellement étudiées : vertige, rêve, folie, ivresse, effets des drogues, brusquement interrogés sur un mode largement inédit. Leurs dérives fascinent. Leurs échappées inquiètent. Leurs sources potentiellement sensibles focalisent la volonté de « se » comprendre. Un immense champ d'enquête aux frontières indécises peut ainsi s'ouvrir, l'espace intérieur y révélant des territoires insoupçonnés. Plus que jamais le contexte d'une liberté promise prend ici tout son sens, suggérant de s'affranchir des traditions pour mieux projeter un décroisement des frontières internes.

Quêter l'inédit

La littérature du début du XIX^e siècle multiplie de tels témoignages. Nombre d'objets sont explorés. Thomas de Quincey évoque pour la première fois le sentiment purement matériel de la vitesse, par exemple, la sensation pourtant mille fois répétée de l'accélération et du vent éprouvée au galop des

chevaux, mais devenue brusquement explicitée, pénétrante jusqu'à l'emportement. Sa seule description devient rupture. Ses indices se multiplient : le cœur se met à « brûler pendant la course (489) », le « tonnerre des roues, le piétinement des sabots (490) » se transmettent à l'être entier. Quincey fait exister ce plaisir jusque-là muet, le formule, le transforme en objet tout en désignant sa cohorte d'effets :

L'expérience vitale du plaisir éprouvé par les sensibilités animales ne laissait subir aucun doute sur notre vitesse. Nous l'entendions, nous la voyions, nous la ressentions comme un frisson [...]. C'était le cœur de l'homme avec ses frémissements électriques, le cœur de l'homme qui s'embrasait dans l'extase ardente de la lutte (491).

Expérience identique avec Théophile Gautier évoquant mademoiselle de Maupin « piquant » son cheval, saisie par le brusque « défilement des arbres », le redressement de ses cheveux, l'extrême durcissement de son manteau, « tant ma course était rapide (492) ». Ou le *Livre des Cent-et-Un*, explorant le nouveau Paris des années 1830, s'attachant à des impressions jugées fulgurantes, aussi fortes que pénétrantes, celles provoquées par l'omnibus livré aux pentes des boulevards. Effets de corps, ici encore, traversé de part en part par l'accélération. Effets « anciens » bien entendu, mais totalement réinventés, délibérément explicités, objets d'un tel renouvellement qu'ils se donnent en illumination :

Oh ! Qu'il est bon d'aller vite ! On aime à se sentir emporté, à recevoir l'air pur qui vient vous frapper le visage en sifflant [...]. Le roulement hâté des roues, ces cahots précipités, ce frémissement du plancher sous vos pieds, le bourdonnement de la voiture, la vue des chevaux bien lancés, tout cela enlève, agite le sang, féconde la pensée, on imagine, on crée (493).

Les indications s'entremêlent, s'éprouvent comme une découverte, croisent l'enveloppe et les organes, le physique et le moral, transforment l'« enlèvement » de la vitesse en fait global. Autant d'expériences révélant l'accroissement d'un « soi » sensible.

Expérience totalement inédite cette fois, avec l'arrachement de l'aérostat, les effets sensoriels de l'ascension placés au cœur des curiosités. De telles « impressions » à nouveau font « l'aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal (494) » racontée par Edgar Poe en 1835, les sensations internes surtout, et non le spectacle ou le décor : moins l'espace que le corps, moins l'information cosmique que l'information organique. Pfaal semble moins

intéressé par ce qu'il voit que par ce qu'il sent. D'où ces accidents évoqués dans le détail, comme le « frisson ressemblant à un accès de fièvre recouvrant tous les nerfs (495) », lorsque le narrateur bascule de la nacelle ; ou ces effets venus directement de l'élévation rapide, la respiration effectuée « à de longs intervalles et de manière convulsive (496) », quand le ballon échappe au contrôle ; ou ces effets inédits venus de l'altitude elle-même, « la sensation de distension dans les poignets, les chevilles et la gorge (497) », lorsque la hauteur se fait vertige. Hans Pfaal interroge « tous les muscles de son être (498) », décline des « convulsions », parcourt des états allant des affaissements charnels aux « sensations de plénitude retrouvée ». L'ascension de la nacelle est bien devenue aventure de corps, enrichissement du bagage sensoriel de la modernité. La vieille description par Cyrano de Bergerac, en 1665, d'un voyage traversant les « États et empires de la lune et du soleil », son allusion à quelque ascension dans l'espace limitée au seul spectacle céleste, y sont de part en part subverties (499).

Autre contexte sensible, exploré comme jamais, le bain de mer. Nouveaux traités, nouveaux témoignages, nouveaux discours, tous interrogeant les effets de corps (500). La chute brutale dans la lame, par exemple, censée confronter l'organisme et ses réactions au « brisement des vagues (501) », mais plus encore le total abandon au mouvement de l'eau transformant chaque perception du corps en manifestation interne :

Il est vrai que d'abord c'est un grand plaisir et une grande fête : sentir le flot qui se brise à vos pieds en écumant ; avancer pas à pas et tout d'un coup se jeter dans une vague menaçante qui vous prend au corps avec force, et qui, bientôt domptée, vous balance doucement comme un enfant. Vous allez, vous venez : vous êtes tantôt dans le ciel, tantôt dans l'abîme, l'eau est tiède, l'air est frais, vous oubliez l'heure qui passe (502).

Un style s'impose d'un texte à l'autre, mêlant le thème du balancement à celui de l'état physique, celui de l'abandon à celui du plaisir. Le bain de mer, au-delà de ses possibles effets hygiéniques, existe ici encore comme expérience de corps, effet de « vertige » croisant l'avivement organique et la peur surmontée : « Gravir sans peine le sommet d'une montagne qui s'abîme aussitôt pour vous précipiter dans un gouffre plus périlleux, je ne sais pas de plus charmant ni de plus salubre plaisir (503). » La mer, non plus seulement vue, mais éprouvée. Ou le jeu du balancement des vagues transmis par la barque, décrit dans une lettre de Gustave Flaubert, redécouvert, indéfiniment commenté, ressenti quasi organiquement alors qu'il était jusque-là quasi

muet : « Je coupe la lame qui me mouille en rebondissant sur les flancs de l'embarcation. Je laisse le vent enfler ma voile [...]. Je suis seul, sans parler, sans penser, abandonné aux forces de la nature, jouissant de me sentir dominé par elle (504). »

Il est un contexte sensoriel, enfin, plus présent qu'auparavant dans les textes du début du XIX^e siècle, celui de la sensualité. Non, à l'évidence, que les libertins du XVIII^e siècle aient ignoré l'acuité du plaisir. Ils l'ont même valorisé. Le héros du *Portier des Chartreux* revenait régulièrement sur « ce flux délicieux le faisant tomber sans mouvement (505) », ou « cette liqueur s'échappant de toutes les parties de son corps avec des élancements délicieux (506) ». L'héroïne de Fougeret de Monbron évoquait « les ravissantes convulsions, les charmantes syncopes, les douces extases alors éprouvées (507) ! » Le Dolmancé du marquis de Sade, enfin, mêlait des jurements à ses exaltations : « Ah ! triple foutredieu ! mon sperme coule... Il se perd, sacrédieu !... Ah ! foutre ! foutre ! foutre ! c'est fini... Je n'en puis plus (508) !... » Jusqu'au *Neveu de Rameau* qui disait « ne pas mépriser le plaisir des sens (509) ». La « saisie » du physique, sans doute, y était globale, le spasme clairement explicité. C'est à une autre profondeur pourtant que s'attachent les témoignages du début du XIX^e siècle, à une autre exploration surtout, plus curieuse, plus totalisante : envahissement diversifié du corps, indices inattendus, instants lentement déclinés. L'accentuation des traits les plus discrets d'abord. Le contact devenu profondeur par exemple chez Stendhal : « Madame de Rénal s'appuya sur son bras, et avec tant d'abandon que sa joue sentit la chaleur de celle de Julien (510). » L'enveloppement global ensuite. Théophile Gautier érotise les gestes quotidiens, en cas d'excitation sensuelle, pour mieux suggérer l'irrépressible diffusion de celle-ci : « Je ne puis l'effleurer en passant sans frissonner de la tête aux pieds [...]. Le son de sa voix si argentin et si clair me donne sur les nerfs et m'agite d'une manière étrange (511). » Il insiste sur un effet d'imprégnation, multiplie les images de traversée physique, chairs insensiblement gagnées : « La douce chaleur de son corps me pénétrait à travers ses habits et les miens, mille ruisseaux magnétiques rayonnaient autour d'elle (512). » Il focalise enfin les phénomènes internes, les juxtapose, les diversifie : « Ma respiration se précipitait, je sentais des rougeurs me monter à la figure... Mes regards se voilaient, mes lèvres tremblaient (513). » Évocation identique chez George Sand, lorsqu'elle s'attarde, dans ses lettres, au plaisir intime. L'impression y est d'autant plus forte d'ailleurs que Sand aborde ici le thème par son

manque, d'autant plus forte surtout qu'elle le dit en tant que femme dans un monde demeuré nettement masculin :

J'ai beaucoup souffert de ma chasteté, je ne vous le cache pas. J'ai eu des rêves très énervants. Le sang m'a monté à la tête cent fois, et au grand soleil, au sein des belles montagnes, en entendant les oiseaux chanter et en respirant les plus suaves parfums des forêts et des vallées, je me suis souvent assise seule à l'écart avec une âme pleine d'amour et des genoux tremblant de volupté (514).

La danse encore, dans ses gestes, ses rapprochements, suggère un registre d'évocations sensuelles tenues jusque-là plus discrètes. La valse, en particulier, qui pour la première fois, avec ce début du XIX^e siècle, entrelace les corps. Alfred de Musset insiste sur la dynamique nouvelle, dit jouer avec le mouvement de sa partenaire, en faire une occasion complice de s'éprouver lui-même : « On ne la sentait pas, elle courait comme un enchantement [...]. Au moindre mouvement de mon bras, je la sentais plier comme une liane des Indes, pleine d'une mollesse si douce, si sympathique, qu'elle m'entourait comme d'un voile de soie embaumée (515). » Ou Dumas s'attardant au parfum comme aux réponses réciproques des corps : « C'était la première fois que je valsais avec une femme. C'était la première fois que je respirais une haleine parfumée [...] que mon bras enlaçait une taille rebondie, cambrée, mouvante. Je poussais une espèce de soupir frémissant et joyeux (516). » Sentiment « global » encore, dont la nouveauté est bien ici de s'associer au corps de l'autre.

Reste, au milieu du XIX^e siècle en particulier, l'évocation de situations plus globales, celles où l'ensemble de la sensibilité interne semble emportée par un élan nouveau d'imagination. Expérience explicitée comme jamais jusque-là. Celle de Flaubert avouant son intense effort pour ressentir quasi physiquement ses personnages, leurs épreuves, leurs aléas, le geste d'Emma Bovary en particulier, dans le roman publié en 1856 : « Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais le goût de l'arsenic dans la bouche. Mes personnages imaginaires m'affectent, me poursuivent, ou plutôt, c'est moi qui suis en eux (517). » Expérience globale, il faut le redire, où le contexte « interne » est patiemment évoqué. Flaubert insiste sur ces situations au point d'en faire une règle, « ressentir » jusqu'à s'identifier :

Aujourd'hui par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval... et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'ils se disaient et le soleil rouge qui faisait s'entrefermer leurs paupières noyées d'amour (518).

Non qu'un tel phénomène de « fusion » soit sans antécédent, l'originalité tout entière en revanche tient ici à la manière de dire et d'exprimer, celle d'en faire un objet de conscience et d'explicitation. Expérience dès lors inédite, dans la manière de l'éprouver, dans la manière de la commenter. Ce que Jean-Louis Cabanes a su clairement rappeler dans une thèse récente : « L'importance accordée par Flaubert à la cénesthésie suffirait à différencier de ce seul point de vue son univers de celui de Balzac (519). »

Les sensations du rêveur

Dans cette quête de sensations inédites, le rêve, comme lieu d'expériences toutes particulières, est brusquement l'objet d'un intérêt marquant (520). Ce sont les songes « les plus agréables » par exemple et leur contexte sensoriel que veut étudier Anthelme Brillat Savarin, dans sa *Physiologie du goût* en 1826, recherchant les aliments censés les favoriser, des asperges aux céleris, des truffes aux sucreries, des viandes aux excitants, décrivant surtout leurs effets avec un luxe de détails inédit. Les sens internes encore, explorés, avivés :

Il n'y a que peu de mois que j'éprouvai en dormant, une sensation de plaisir tout à fait extraordinaire. Elle consistait en une espèce de frémissement délicieux de toutes les particules qui composent mon être. C'était une espèce de fourmillement plein de charmes qui, partant de l'épiderme, depuis les pieds jusqu'à la tête, m'agitait jusque dans la moelle des os [...]. J'estime que cet état, que je sentis bien physiquement, dura au moins trente secondes, et je me réveillai rempli d'un étonnement qui n'était pas sans quelque mélange de frayeur (521).

Brillat Savarin conclut à la nécessité de poursuivre l'étude, jusqu'ici trop ignorée à ses yeux : « Je ne connais aucun psychologue qui s'en est occupé (522). » D'où son insistance pour « préparer avec sagacité son repos, son sommeil et ses rêves (523) ». Une littérature se crée d'ailleurs à ce sujet, en ce début du XIX^e siècle, aux exemples multipliés. Tel le *Voyage où il vous plaira* (524), d'Alfred de Musset que Tony Johannot illustre en 1843 de gravures délibérément étranges, développant un long rêve où se multiplient métamorphoses du corps, traversées d'espaces, amours inattendues. Ou les textes de Charles Nodier, son *Pays des rêves*, en particulier, censés accumuler les expériences curieuses, surprenantes, excitantes :

Il n'y a pas si longtemps qu'un des philosophes les plus ingénieux et les plus profonds de notre époque me racontait, à ce sujet, qu'ayant rêvé plusieurs nuits de suite, dans sa jeunesse, qu'il avait acquis la merveilleuse propriété de se soutenir et de se mouvoir dans l'air, il ne put jamais se désabuser de cette impression sans en faire l'essai au passage d'un ruisseau ou d'un fossé (525).

Les impressions pourraient ainsi se prolonger après le sommeil. Nodier suggère un projet : s'éprouver avec curiosité, imaginer « une autre existence, d'autres facultés (526) ». Enrichir ainsi l'expérience personnelle et sa profondeur.

Le rêve, pour la première fois, se fait aussi objet d'étude en ce début du XIX^e siècle, occasion de recherche, terrain de découverte. Non plus seulement éprouver, mais expliquer, non plus seulement ressentir, mais s'interroger. L'enjeu est explicite : éclairer les fonctionnements mentaux, mieux cerner leurs possibles sources corporelles. La curiosité sensible, une fois encore, ouvre sur une curiosité théorique. Jacques Moreau de la Sarthe, dans les années 1820, donne à cette étude un nom aussi savant que particulier : l'« oneirocritique (527) ». Une ambition aussi, celle de déterminer les causes et fonctionnement du rêve. Une hypothèse encore, celle d'en faire un « accident du sommeil (528) », un trouble, une manière de maintenir l'endormissement malgré son « dérangement ». L'intérêt pour les sources se focalise : celles de l'« obstruction » précisément, de la « gêne » physique, et la place toute particulière accordée aux sensations internes, jugées beaucoup plus nombreuses ici que « les causes extérieures du même phénomène (529) ». Cari Friedrich Burdach parle en 1835 d'une « impression organique intérieure (530) ». Alfred Maury parle en 1848 d'une « matérialisation de l'idée (531) » venue des organes. Les exemples s'accumulent dans les textes des physiologistes comme dans ceux de nouveaux « psychologues ». Moreau de la Sarthe évoque monsieur T. sujet à une « névrose gastrique » et rêvant avoir mangé « un aliment indigeste dont il croit sentir le poids et qui lui fait éprouver les angoisses de l'indigestion (532) ». Maurice Macario raconte, dans un long article des *Annales médico-psychologiques*, avoir rêvé qu'il subissait un coup de couteau porté par un brigand, avant de se réveiller pour constater « une douleur aiguë dans la région précordiale (533) ». Le même explique encore, par la mauvaise position durant le sommeil, le songe d'un prêtre « rêvant qu'on l'étrangle (534) ». Ce que les frères Goncourt traduiront en commentaire poétique : « La colique devient ainsi une chose romanesque, des brigands vous fouillent les entrailles (535). » Jusqu'à l'exploration de rêves

aits « pathologiques », ceux censés annoncer un mal dont le rêveur lui-même ne serait pas toujours conscient. Non que la vieille médecine ait ignoré le thème. Elle indique depuis longtemps la variation des rêves « selon l'état des humeurs (536) », les « cholériques ne songeant que de feu [...], les phlegmatiques pensant toujours être dans les eaux (537) » ; elle souligne l'effet des drogues, celui de substances entretenant un sommeil léger et « excitant les songes (538) ». C'est sur une volonté plus précise en revanche que portent les prospections du début du XIX^e siècle : celle de creuser la spécificité de la source en particulier, comme si un tel objet était demeuré « presque vierge (539) ». D'où l'attention sourcilleuse portée aux sensations internes et à leur originalité supposée :

La sensibilité se développe quelquefois d'une manière extraordinaire pendant le sommeil. La plus légère impression, celle qui résulte d'une piqûre de puce, d'un bruit imperceptible, des plis du drap dans lesquels nous sommes couchés, acquièrent pendant l'état de sommeil une intensité telle qu'elle peut devenir la cause occasionnelle d'une foule de rêves bizarres, plus étranges les uns que les autres, et dont un médecin habile et attentif peut tirer des instructions de la plus haute portée (540).

Le *Dictionnaire de la conversation* prétend le rappeler en 1833 : « Le médecin doit donc porter la plus grande attention à ces indices de notre nature intérieure (541). » Mais au-delà de cette recherche nouvelle sur les signes et les effets du rêve, sur ses causes physiques, sur ses dérives intimes, les analyses suggéreront, au milieu du siècle, de nouveaux prolongements. Les exemples longuement détaillés par Alfred Maury, en particulier, en sont les meilleurs témoins : recherche d'une logique échappant au rêveur, rapprochement entre les souvenirs de la veille et les objets du rêve, rapprochement entre les impressions provoquées et les impressions ressenties. L'analyse pourrait rappeler celle portant sur le somnambulisme au XVIII^e siècle, avec cette évocation d'une étrangeté à soi-même (542). Elle se veut pourtant plus explicative, s'orientant délibérément vers des mécanismes et des causes, quêtant les sources du songe et ses effets. Un univers s'ouvre sur un espace psychologique tout particulier auquel se joint un imaginaire du corps davantage et mieux suggéré. Maury aime citer des rêves révélant des connaissances totalement oubliées durant la veille et pourtant présentes durant le songe, noms de lieux, savoirs sur les langues, images de personnages effacées. Un monde latent émerge ainsi, complexe, ouvert, enrichissant brusquement l'expérience de la conscience. L'individu du début

du XIX^e siècle, celui prétendant à plus de liberté, voit s'accroître son monde intérieur : mécanismes plus nombreux, logiques dévoilées, potentialités renouvelées.

L'univers des sensations encore est au cœur du propos : recherche de causes sans doute, mais aussi des logiques sensibles, des mécanismes inexplorés. Les impressions du rêveur d'abord et leur origine éventuelle : « Une épine qui nous pique devient un coup d'épée, une couverture qui presse devient un poids de 500 livres, l'engourdissement d'un membre devient la perte de ce membre ou sa complète paralysie (543). » Les sensations « réellement » éprouvées contribuent aux illusions, engageant nombre d'associations que l'absence de toute vigilance durant le sommeil rend aussi intelligibles pour l'observateur qu'incontrôlables pour le rêveur. Alfred Maury tente même d'opérer de véritables expérimentations pour mieux le souligner : une plume passée sur les lèvres du rêveur par exemple peut lui faire imaginer un masque de poix déchirant son visage (544) ; des bruits sourds et répétés venus de l'extérieur associés à une inondation de son front venue de sa sueur peuvent lui faire imaginer sa tête « fondant en eau (au lieu d'être brisée) (545) » sous l'effet de coups de marteau ; des boules d'eau chaude placées sous les pieds peuvent lui faire imaginer une marche au sommet de l'Etna (546). C'est l'externe ici qui rebondit en intériorité : une véritable « surexcitation des sens internes (547) ». Une infinie variété d'images multiplie les possibles. Alfred Maury ne parle pas encore d'un imaginaire du corps, et moins encore de quelque « doublure » intériorisée du corps réel, comme le feront les psychologues du début du XX^e siècle. Il parle seulement de sensations et de leurs effets. Il s'en tient à des illusions ponctuelles, à leurs logiques possibles, mais, comme quelques-uns de ses contemporains, il fait de cette intériorité un lieu d'exploration et de savoir largement inédit.

L'opium : « apocalypse intérieure »

Curiosité tout à fait semblable dans l'expérience des drogues, au début du XIX^e siècle. Les effets de l'opium, par exemple, décrits jusque-là comme autant d'impressions équivalant à l'ivresse, « analogues à celles du vin ou des liqueurs spiritueuses (548) », sont brusquement reconsidérés par un Thomas de Quincey avide d'expérimentations sensibles. Ses premiers mots de « mangeur d'opium », en 1821, disent une intériorité repensée, une consommation à

visée « esthétique » aussi, et non plus seulement médicamenteuse. Quincey parle d'une subversion de conscience, un bouleversement radical : « Quel retournement ! Quelle résurrection de l'âme de ses plus intimes profondeurs ! Quelle apocalypse du monde à l'intérieur de moi [\(549\)](#) ! » Aucune ressemblance avec les témoignages précédents, celui, célèbre, de Pierre Belon, par exemple, le voyageur de la Renaissance, évoquant ses réactions à l'opium dans ses traversées de l'Orient : « Sans autre accident que d'échauffer la poitrine et nous troubler quelque peu la cervelle et faire rêver en dormant [\(550\)](#). » Ou celui, tout aussi célèbre, de Moïse Charas, le pharmacien du Roi-Soleil, consommant, pour les « essayer », plusieurs grains d'opium dans son échoppe, à la fin du XVII^e siècle, et s'en tenant à quelque « agréable repos », mêlé d'« embarras de vapeurs » [\(551\)](#). Ou même celui de Nicolas de Ville, le botaniste au savoir « universel », certifiant, en 1719, que « l'opium fait dormir et sert à ceux qui sont sujets au vertige [\(552\)](#) ». Thomas de Quincey insiste sur une expérience si différente qu'il qualifie de « mensonges » ou d'« âneries », « tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur le sujet [\(553\)](#) ». Il souligne une totale révolution du sensible : modification radicale des images, des sons, des lieux, des trajets, modification radicale de ce qui est le plus banalement éprouvé, de l'enveloppe corporelle à son intériorité. L'opium, au passage, « sort de l'officine [\(554\)](#) » où il était largement cantonné, pour devenir expérience esthétique, aventure imaginaire, défi intérieur.

La mutation est d'autant plus importante qu'elle confirme un changement de culture : celui, décisif, d'une brusque accentuation de l'investissement sur le sensible au début du XIX^e siècle, déplacement majeur, attestant sans conteste, à l'orée des sociétés contemporaines, l'existence d'une nouvelle appartenance à soi. Une démarche claire d'affranchissement en est le principe : affirmation personnelle inédite, affrontement de « modifications perceptives [\(555\)](#) » censées bouleverser les balises mentales existantes [\(556\)](#). Théophile Gautier en multiplie les exemples, évoquant dans *La Presse* en 1838, une longue dérive éprouvée sous l'effet de la « pipe d'opium » :

Des réseaux de fer et de torrents d'effluves magnétiques papillonnaient autour de moi, s'élançaient toujours plus inextricablement et se resserraient toujours ; des fils étincelants aboutissaient à chacun de mes pores et s'implantaient dans ma peau à peu près comme les cheveux de ma tête. J'étais dans un état de somnambulisme complet [\(557\)](#).

Samuel Taylor Coleridge, inspirateur direct de Quincey, avait déjà, à la

bascule du XIX^e siècle, recherché de telles « modifications de l'univers perceptif (558) », avouant quêter dans « la fumée du fourneau de la pipe [d'opium] » ce qu'il appelait des « fantômes de sublimité » (559). Le phénomène s'affirme, quelques années plus tard, devenant clairement objet d'expérience pour artistes, écrivains, ou curieux. Daumier grave, en 1844, *Ô plaisir de l'opium*, Alphonse Karr, Eugène Delacroix, Alexandre Dumas disent consommer le produit (560). Jusqu'aux dangereux effets d'habitude, tels ces « paradis artificiels » devenus « enfers », décrits par Baudelaire commentant les rêves et les cauchemars de Quincey : « Il lui semblait chaque nuit qu'il descendait des abîmes sans lumière, au-delà de toute profondeur connue (561). » Ou Charles Nodier imaginant, en 1837, un Piranèse montant interminablement de douloureux escaliers entrelacés, comme dans un rêve d'opium (562). Expériences de corps, n'en doutons pas.

C'est la dérive ainsi produite qu'il faut détailler. Un produit l'emporte bientôt sur l'opium dans cette exploration sensible, le hachich. Moreau de Tours lui consacre un livre pionnier, en 1845, après avoir consommé la substance dans ses voyages d'Orient et multiplié les expériences sur ses effets. Aliéniste, observateur scrupuleux, Moreau prétend à un témoignage quasi scientifique. Il évoque au passage l'existence de pratiques collectives : ses amis participant au *Club des hachichins*, régulièrement réunis dans un hôtel parisien durant les années 1840, alimentent les observations. Tous montrent une extrême profusion sensorielle, une effervescence totalement inédite, alors même que l'objet consommé demeure inchangé. Un principe surtout s'impose : ne pas se limiter au seul contexte visuel ou auditif, par exemple, celui des sens externes, mais aller au-delà, relever ce qui traverse le corps et peut alors s'imposer. La certitude de Moreau : « Nous nous abandonnons sans réserve à nos sensations internes (563). » Le but se déploie : jouer avec son intériorité, s'éprouver autrement, découvrir des dimensions corporelles que le monde « réel » ignore. Les vieilles « métamorphoses » des mélancoliques trouvent ici un impact clairement nouveau, expériences « fascinantes », associant les dérives du corps à celles de la perception de soi. Moreau les poursuit avec méthode, les accueille avec le « calme » que le narcotique semblerait d'abord garantir : « Il me sembla que tout mon corps s'enflait comme un ballon, que je m'épanouissais en l'air (564) », ou : « Il me sembla que mon corps se dissolvait et devenait transparent (565) », ou encore « J'étais devenu perméable jusqu'au moindre vaisseau capillaire (566). » Expériences identiques chez les participants du *Club des hachichins*, l'un

assurant que « tout son être s'injectait de la couleur du milieu fantastique où [il] était plongé (567) », l'autre assurant « voir un fluide nerveux circuler dans sa poitrine à travers les ramifications du plexus solaire (568) ». Expériences identiques encore chez Baudelaire : « Vous craignez de vous casser comme un objet fragile (569) », ou encore, « Vous êtes assis et vous fumez ; vous croyez être assis dans votre pipe et c'est vous que votre pipe fume ; c'est vous qui vous exhalez sous la forme de nuages bleuâtres (570). » L'individu s'évapore alors comme le fait son corps. Autant d'expériences physiques devenues autant d'expériences de soi. Ce que Baudelaire confirme en intitulant son analyse : « Moyens de multiplication de l'individualité (571). » L'expérience serait source de décroissement intérieur, d'intensification de l'existence, diversifiant, voire enrichissant, le sentiment de sa propre personne. Ce que Baudelaire dira encore autrement : « Vous avez jeté votre personnalité aux quatre vents du ciel (572). »

Quelques angoisses ne peuvent manquer d'émerger, elles aussi clairement citées, toutes liées à des étrangetés de corps :

« J'éprouvais une affreuse tristesse, car en portant la main à mon crâne je le trouvais ouvert et je perdis connaissance (573) » ; ou encore : « Un jeune médecin, saisi de terreur comprimait sa tête entre les deux mains comme pour l'empêcher d'éclater en s'écriant "Je suis perdu, ma tête s'en va, je deviens fou !" (574). » Accoutumances dangereuses, inquiétudes douloureuses deviennent inévitablement présentes, leurs limites s'imposeront insensiblement, alors même que le sens premier de l'entreprise, ne l'oublions pas, est bien de faire exister l'individu « autrement ».

La folie : « spasmes des centres de sensibilité »

Autant d'aventures sensibles conduisant à un thème différent encore, plus central qu'il n'y paraît : la folie. Expérimenter sur soi ouvre sur cet « ailleurs » : un soi dont la multiplicité possible est devenue plus évidente avec ce début du XIX^e siècle et dont les éventuelles dérives sensorielles ont pris un nouveau sens, un nouveau poids. D'autant que s'y ajoute encore une circonstance politique : la période révolutionnaire conduisant à contester les vieilles lettres de cachet, leurs effets d'« incarcérations sous le prétexte de la folie » et dès lors « ce mélange de fous réels et prétendus (575) ». La nécessité, autrement dit, de mieux spécifier l'errance mentale. Qu'en est-il de ce qui

rend vraiment « hors de soi » ? Quel est surtout, à cet égard, le rôle des sens ?

L'étude est nouvelle. Elle est particulière aussi, faite d'abord pour mieux comprendre la cohérence personnelle. L'individu jugé plus libre que jamais s'interroge cette fois sans aucun préalable religieux sur ce qui peut intérieurement l'aliéner. L'expression inédite d'« aliénation mentale », présente dans les *Dictionnaires de médecine* des années 1820, peut ainsi s'entendre, comme « synonyme de folie (576) ». Une manière également d'accroître l'importance des illusions venues du « dedans », les hallucinations, les croyances, le sentiment de distance à soi. L'interrogation sur la surprise sensorielle, le relevé des cas excitants et curieux, ne pouvaient manquer d'aiguiser la curiosité. Les « états » provoqués par la drogue ou le rêve, déjà, le suggéraient. Moreau de Tours identifie dans la consommation du chanvre indien un « fait primordial », semblable à celui du déclenchement de la folie : « L'affaiblissement gradué de plus en plus sensible du pouvoir que nous avons de diriger nos pensées (577) », auquel s'ajoute l'abandon « sans résistance à nos sensations internes (578) ». Alfred Maury reconnaît tout autant dans le rêve des modes d'incohérences sensorielles, semblables à ceux de la folie : « Tous les médecins savent que la folie est fréquemment déterminée par la même cause [que le rêve] (579). » Les « désordres de sensibilité », dûment étudiés depuis la fin du XVIII^e siècle, introduisent ainsi aux « généralités sur l'aliénation mentale (580) ». L'individu s'interroge sur ce qui pourrait le trahir et l'égarer.

Cabanis, le premier, en suggérant le rôle des sensations obscures, leur présence dans la naissance des états d'âme douloureux, des malaises, des troubles de conscience, orientait vers de telles interrogations :

Puisque l'état des viscères du bas-ventre peut intervertir entièrement l'ordre des sentiments et des idées, il peut donc occasionner la folie qui n'est autre chose que le désordre ou le défaut d'accord des impressions ordinaires : c'est en effet ce qu'on voit arriver fréquemment (581).

La sensibilité et ses « aberrations » sont bien au centre de ces premières analyses : « Chez les fous les sensations sont lésées et ces malades paraissent être le jouet des erreurs de leurs sens (582). » Ou mieux encore, certains d'entre eux « sentent et ne pensent pas (583) ». Philippe Pinel, attentif aux premiers indices de dérive mentale, retient également leurs possibles « préludes » sensoriels : « resserrements dans la région de l'estomac », « dégoûts pour les aliments », « ardeurs d'entrailles », « inquiétudes

vagues », « insomnies » (584). Une aberration de sensations, les internes surtout, finissant en aberration de pensée. Son fils, Scipion Pinel, reprend le thème quelques années plus tard, rappelant les « profondeurs du corps » et « leurs obscures et silencieuses fonctions » (585), plaçant la « conscience organique (586) » au fondement de la morale et des sensibilités. Le trouble de l'intériorité sensible alimenterait, autrement dit, les images et les illusions dans la débâcle des insensés. François Joseph Broussais, en héritier des vieilles théories sur l'irritation des fibres, le dit encore à sa manière, rappelant les effets destructeurs de toute « inflammation gastrique (587) », son emprise majeure sur le plexus corporel : le désordre prolongé d'un tel centre, où se multiplient les nerfs, agirait inexorablement sur le cerveau. D'où l'impact d'une intrication organique qu'illustreraient d'innombrables cas. Cette malade de la Salpêtrière, par exemple, disant avoir un animal dans son estomac, avant que l'autopsie ne révèle la présence d'un cancer du même organe (588). Ou cette autre, encore, croyant avoir « tous les personnages du Nouveau Testament » dans son ventre, affirmant que « les papes [y] tiennent un concile » ou que s'y « fait la crucifixion de Jésus-Christ » (589), avant que l'autopsie ne révèle un long enchaînement de maux :

Les ventricules du cœur étaient pleins de sang coagulé. Les viscères abdominaux adhéraient entre eux et avec les parois abdominales par la membrane péritonéale qui était très épaissie. Il fut impossible de séparer les intestins des uns des autres tant les adhérences étaient fortes. Ils formaient une masse solide, inextricable. Le foie était très volumineux, s'étendant à l'hypocondre gauche où il adhérait avec la rate (590).

Ou cet autre, enfin, mêlant les troubles physiques à des cortèges d'illusions possibles :

Oh ! Si vraiment ; je sens bien que je perds la tête [...]. Je sens dans mon cerveau comme des vapeurs qui le font gonfler ; je crois même que c'est pour cela que je m'imagine que ma figure est dénaturée et monstrueuse ; quelque chose de semblable aussi se passe dans les membres, alors il me vient à l'esprit une foule d'idées dont je ne puis me débarrasser et auxquelles il faut que je m'arrête malgré moi (591).

Le phénomène est pourtant plus complexe et sans doute plus profond. L'anatomie pathologique peut demeurer silencieuse, le scalpel ne rien déceler, la désorganisation locale se révéler ni vérifiable ni soulignée. Étienne Georget le dit clairement dans le *Dictionnaire de médecine* en 1824 : « L'erreur ne prend pas sa source dans les organes des sens » puisque très

souvent « ces organes sont sains et exercent très bien leur fonction propre » (592). Étienne Esquirol le dit aussi dans le *Dictionnaire des sciences médicales* en 1816, évoquant nombre de dissections n'apportant « rien de positif (593) ». La *Bibliothèque du médecin praticien* le dit plus généralement encore quelques années plus tard : « La cause prochaine de la folie reste donc pour nous ensevelie dans la plus profonde obscurité (594). » La folie peut se développer sans qu'aucune lésion physiologique ne soit relevée. Impossible pourtant, et quoi qu'il en soit, de penser ici « le désordre intellectuel sans désordre corporel (595) ». Les aliénistes du début du XIX^e siècle ne peuvent s'écarter de l'organicisme, au risque de renouer avec une tradition surannée : la croyance à quelque désordre exclusif de l'âme par exemple, ou à quelque méchanceté intrinsèque du fou. L'ancrage corporel s'impose en incontournable horizon. Certitude centrale, décisive même, au point de contribuer au renouvellement d'une « science de l'homme » au début du XIX^e siècle. Toute « maladie » supposerait quelque racine physique. C'est la manière dont Philippe Pinel ou Étienne Esquirol envisagent cette racine en revanche qui est originale, introduisant une nouvelle interrogation sur le psychique comme une nouvelle interrogation sur le corps.

Le débat s'approfondit. Une dérive mentale bouleversant les perceptions internes existerait-elle sans socle organique ? Les sensations venues du dedans seraient-elles ici marginales ? La réponse savante est aussi nouvelle que prudente : la reconnaissance d'un désordre du cerveau, mais réversible, mesuré, suffisamment circonscrit pour être, dans bien des cas, « surmonté ». Raisonement totalement inédit et promis à un riche avenir. Ce que rappellent Gladys Swain et Marcel Gauchet, lecteurs lucides d'Esquirol : « Rapporter la folie à quelque chose du corps, la pourvoir d'un incontestable ancrage organique, mais sans la faire dépendre d'autre part de quelque chose de l'ordre d'une lésion d'organe appréciable (596). » C'est bien ce qui rend possible le recours à un traitement moral. Pinel ou Esquirol parlent, non sans quelque imprécision, d'un « état purement nerveux (597) », ou d'un « spasme des centres de sensibilité (598) ». Proposition de rupture thérapeutique où le fou n'est plus ce personnage ayant définitivement basculé dans l'étrangeté, mais celui dont la disposition psychique peut être réorientée.

Une autre rupture pourtant doit être notée. C'est qu'une telle vision fait exister une épaisseur psychologique toute particulière. Le corps peut devenir aussi un espace imaginaire indépendant des sens. Voie étroite, voie peu prospectée encore, mais susceptible d'interminables développements.

Esquirol, par exemple, tend à lier les désordres à un passé d'attentes intimes. Thomas de Quincey lui-même en donne une illustration concrète, en tentant, sur le même mode, de reprendre son passé, ses émotions, ses chocs, pour mieux expliquer son « état d'excitation nerveuse » et son « exigence de stimulant » :

Dans ces incidents des premières années de ma vie se trouve en effet toute la couche profonde ainsi que le motif secret et souterrain de ces rêves fastueux et de ces décors oniriques qui, en réalité, furent en tout et pour tout, les vrais objets considérés par ces confessions (599).

Le corps, pour la première fois, n'est plus étudié comme lieu de sensations vives. Il n'est plus seulement ce fond nocturne, pourvoyeur de sensibilité. Il n'est plus seulement alerte immédiate, mobilisation toujours avivée. Il devient aussi instance imaginaire, lieu de recomposition sans fin, objet de croyances, de métamorphoses, de suppositions. Non que les aliénistes du début du XIX^e siècle disposent de notre vision toute contemporaine de l'« image du corps », avec sa dynamique, son autonomie conceptuelle, ses aléas. Non que soit déjà pensée, dans la « pénombre de la conscience », l'existence d'un « moi corporel » (600), selon l'expression de Jean Lhermitte, caractéristique de notre contemporanéité. Ces aliénistes évoquent seulement des images, des écarts, des transpositions fictives. Ils s'arrêtent à des représentations. Ils font exister en revanche un objet nouveau : une présence imaginaire du corps. Phénomène entrevu plus que développé, suggéré plus qu'étudié, mais évoquant une épaisseur psychologique jusque-là ignorée.

Les promesses de l'anesthésie

La curiosité pour les sens internes juxtapose ainsi, au début du XIX^e siècle, des expériences singulières, des surprises, des approfondissements : sensations « extrêmes » ou usage de drogues, par exemple, prospection sur des corps en dérive aussi, rêve ou folie. Un autre « extrême » sera expérimenté comme jamais jusque-là, l'inverse de l'effervescence sensible : la suppression de la douleur. Aboutissement d'une sensibilité toujours plus aiguë, servie par une maîtrise toujours plus concrète de la chimie. Louis Figuier y voit, en 1866, « une des plus étonnantes découvertes des temps

modernes (601) », le *Dictionnaire de la conversation*, contemporain, « un éclatant service rendu à la science et à l'humanité (602) ».

C'est d'abord la relation à la douleur elle-même qui semble se déplacer. La rupture se perçoit dans un mot apparemment banal et pourtant notable prononcé par Talleyrand en 1838. Jean-Pierre Peter évoque la scène : l'ancien ministre, opéré par Jean Cruveilhier d'un anthrax dans le dos, au niveau des vertèbres lombaires, supporte courageusement le scalpel dans les chairs, avant de s'adresser « avec hauteur » au chirurgien : « Savez-vous, monsieur, que vous me faites très mal (603) ? » L'interpellation est directe, apparemment bénigne et pourtant décisive. L'homme d'État, appelé à supporter le scalpel sans broncher et à en être fier, agit ici autrement, rompt avec la tradition. Il s'indigne : de patient il devient sujet. D'où l'interjection, l'injonction dédaigneuse : la certitude, même, qu'une quasi-« incorrection » est commise, qu'un quasi-droit individuel est bafoué. Signe des temps, Talleyrand juge une limite fragile dépassée, comme il juge devoir l'exprimer.

Les promesses de l'anesthésie sont dès lors plus fiévreusement recherchées. Les essais se multiplient. Humphrey Davy, chimiste britannique cumulant les tentatives sur les gaz, prétend à l'effet remarquable d'une substance qu'il vient de découvrir, le protoxyde d'azote. Ses descriptions, dès les années 1800, relèvent scrupuleusement les effets internes. Davy applique le produit sur lui-même, traque le sensible, dit ce qu'il ressent :

Je respirais alors le gaz [...]. La sensation de plaisir fut d'abord locale ; je l'aperçus sur les lèvres et autour de la bouche. Peu à peu elle se répandit dans tout le corps et au milieu de l'expérience elle atteignit un moment un tel degré d'exaltation qu'elle absorba mon existence. Je perdis alors tout sentiment (604).

Rien de simple pourtant. Le produit provoque d'évidents effets anesthésiants, mais demeure mal contrôlé dans son application. Davy parvient à rendre indolores des céphalalgies violentes ou des percements de dents, mais ne peut éviter les effets indésirables, suffocations, malaises, « sentiments de compression céphalique (605) ». L'usage s'avère hasardeux. La pratique est dès lors abandonnée aux scènes du cirque, au folklore, aux spectacles de foire. William Crawford Long, en revanche, le premier, en 1842, expérimente avec succès un produit mieux maîtrisé, l'éther : son patient, opéré d'une tumeur du cou, demeure insensible. Autre expérience, celle de William Green Morton, un dentiste de Boston, qui effectue, le 30 septembre 1846, avec succès et sans douleur, une extraction dentaire sous

éther. La réussite s'affirme. La formule traverse l'Atlantique. C'est à une amputation de la cuisse sous l'influence de l'éther que se livre Liston à l'hôpital de Londres, imité par Giraldès un an plus tard à Paris (606). La pratique se fait « technique ». Les appareils se multiplient, favorisant l'absorption du produit, avec masque, « tube aspirateur », « anesthésimètre » contrôlant la « dose » (607). Le projet devient objet de débat ; de conflit aussi. Une « sorte d'enthousiasme s'empare des milieux médicaux (608) », alors que des résistances s'affirment. Celles de François Magendie sont les plus connues : « Ils enivrent leurs patients au point de les réduire à l'état de cadavre que l'on coupe, taille impunément et sans aucune souffrance (609). » Alain Corbin et Jean-Pierre Peter se sont longuement interrogés sur ces résistances : fierté du chirurgien valorisant sa virtuosité et sa rapidité d'exécution, crainte de ne plus pouvoir être « guidé » par la douleur du malade, inquiétude face à sa perte de conscience jugée dégradante, sentiment obscur d'un avantage donné à ce même malade plus qu'à l'approfondissement de la science (610). Les causes sont nombreuses qui, pour certains, justifient l'entretien de la douleur. Le succès de l'anesthésie, quoi qu'il en soit, ne tarde pas à l'emporter : « un nouveau régime de sensibilité s'est donc imposé (611). » Pour la première fois, dans la guerre de Crimée au milieu du XIX^e siècle, les cris des blessés ne s'entendent plus dans les ambulances des chirurgiens (612).

CHAPITRE 8

De la régulation nerveuse au psychique

Nombre de découvertes des physiologistes, dès le début du XIX^e siècle, marquantes, précieuses ont pour originalité de réviser les mécanismes nerveux. Leur conséquence est de mieux désigner la chair éprouvée. Impossible d'en ignorer l'importance. Impossible d'en ignorer les effets. Problèmes de faits et de mots d'abord. La découverte de nerfs exclusivement sensibles par exemple, dès le début du XIX^e siècle, a permis de métamorphoser la vision du comportement, des gestes, des mouvements : chaque acte désormais régulé par le contrôle sensoriel de son amplitude, de son sens, de son intensité, chaque ajustement suggérant par ailleurs une diversité de sources possibles, d'où les expressions nouvelles de « sens musculaire », « sens articulaire » ou « sens de l'activité ». Problème de mécanisme ensuite. Un univers sensible souterrain, brusquement déployé, révélerait ses logiques. Un « sens du corps » est ainsi inventé, global, synthétique, susceptible d'une intelligence obscure, fondement possible, et déjà plus complexe, de ce que prétend être l'individu. Ce qui conduit, au bout du compte, à l'imaginaire d'un dialogue jusque-là impensable entre un corps « intelligent » et celui qui l'éprouve.

Plus profondément encore, c'est sur un versant psychologique que la physiologie peut encore se prolonger : logique physique transposée en représentation, systématique corporelle transposée en image. Un champ se découvre ainsi à la fin du XIX^e siècle, révélant combien la saisie directe du corps, celle de la sensation immédiate, peut encore exister à un autre niveau, celui du mental. Le corps comme totalité intériorisée, globalité « psychologisée », avec ses correspondances propres, ses logiques privilégiées, devient ainsi un soubassement central de l'espace intime.

Une sensibilité interne en quête de « lieu »

La physiologie a d'abord effectué ici une prospection aussi claire que décisive. Lorsque François Achille Longet affirme en 1842 l'existence d'une « ère nouvelle pour l'étude du système nerveux (613) », il désigne une découverte majeure faite en 1811 par Charles Bell : la distinction, jusque-là non spécifiée, entre les nerfs sensibles et les nerfs moteurs. L'interne corporel gagne en logique, sa réactivité en précision. Le physiologiste anglais a effectué un constat déterminant, savant sans doute, subtil même, mais qui transforme, à terme, la vision des gestes et des actes : la démonstration d'une différence radicale d'effet entre l'excitation des racines médullaires antérieures des nerfs rachidiens et celle des racines postérieures. Les premières mettent en jeu des mouvements, les autres ne le font pas. Les premières seraient motrices, les autres sensibles. Les expériences se multiplient durant les années suivantes, soulignant l'importance d'une telle découverte. L'excitation des racines antérieures provoque une débauche de mouvements, alors que l'excitation des racines postérieures provoque une débauche de souffrances. Jusqu'à l'affirmation de François Magendie, en 1841, accusé d'ailleurs de « cruauté (614) » pour mettre à nu et perforer le rachis d'animaux en vie : « Nous disons donc que les racines antérieures appartiennent au mouvement et les postérieures appartiennent à la sensibilité (615). » Deux voies nerveuses existent, spécifiant plus que jamais la sensibilité, deux voies susceptibles également d'entrer en relation entre elles pour mieux ménager des ajustements entre ce qui est ressenti et ce qui est agi.

Un autre constat de Charles Bell confirme d'ailleurs l'enjeu d'une telle distinction : l'observation, faite en 1837, d'une mère, apparemment active, mobile, valide, mais incapable de tenir son enfant dans les bras sans maintenir ses yeux fixés sur lui (616). Le trouble est spécifique : les objets tombent régulièrement de la main de cette femme si elle ne les regarde pas. Questionnée, elle reconnaît ne pouvoir apprécier la contraction de ses muscles, ses formes, ses degrés. D'où son symptôme, clairement désigné : défaillance de la sensibilité interne, celle des bras, méconnaissance de l'action intime des gestes, de leur tension, de leur fermeté, impuissance à diriger l'action si les yeux ne la soutiennent pas. Le cas rappelle celui du soldat ayant perdu la sensibilité de son bras, tout en conservant la possibilité de ses mouvements, étudié par Jean-Claude Helvetius un siècle auparavant (617). L'interprétation en revanche a basculé. Tout y est différemment expliqué : non plus l'insensibilité de la peau pour dire l'insensibilité du bras, comme l'assurait Helvetius, mais bien celle du

« dedans » et ses effets. Cette mère ne serait plus en mesure d'éprouver l'action de ses muscles, conséquence majeure sur la maladresse et l'inefficacité de ses gestes. D'autres cas accentuent encore ces particularités, différenciant plus que jamais surface et profondeur : celui de cet homme soigné par Charles Bell, par exemple, accidenté à la suite d'une chute sur le dos, disant ne « rien sentir de sa peau » au niveau de son ventre, alors qu'il « se plaint de coliques à l'intérieur (618) », ou celui de ces malades de Bicêtre, soignés par François Achille Longet, dont « les téguments étaient absolument insensibles », alors qu'ils « éprouvaient des douleurs profondes et intolérables (619) ». Dedans et dehors sont clairement distingués. Ils disposent de leurs « messages » propres, séparés. Une sensibilité interne émerge ainsi, particulière, objectivée, avec ses trajets et sa spécificité. Ce que Claude Bernard prétend démontrer expérimentalement en 1858 : « L'arrachement de la peau sur les pattes de la grenouille » n'empêche pas les mouvements de se faire « avec la même régularité qu'auparavant », l'agilité même ne serait « en rien perdue » (620). Le « message » orientant les déplacements vient bien de l'« intérieur » et non de la peau.

Interprétation décisive, à coup sûr, si centrale qu'elle oriente autrement la vision de toute action physique. La sensibilité interne est censée « servir de guide » aux gestes, « assurer leur précision (621) ». Elle serait même « à la tête des fonctions (622) ». C'est bien le comportement lui-même dans son ensemble qui alors est autrement interprété. C'est l'espace intérieur lui-même qui est autrement « valorisé ». Les exemples se multiplient. Les mouvements se révèlent foisonnants qui font appel à l'information sensible. À commencer par les plus « curieux » : l'équilibre du corps, par exemple, impossible à réaliser si un « sens intérieur » n'avertit en permanence de la stabilité menacée, la fuite constante de la verticalité et son maintien (623) ; ou les modulations de la voix par exemple, impossibles à réaliser si le sujet n'accorde entre eux, en les « ressentant », les sons émis et les muscles agis, le timbre entendu et l'émission voulue. Une telle mise en évidence s'étend, se diversifie, oriente vers une vision totalement neuve de la totalité des actes : chaque déplacement supposant l'« information » intérieure censée le diriger, le limiter, le réguler, tels « saisir, serrer, attirer, repousser, soulever, descendre, monter... (624) ». Des expressions s'inventent encore, celle de « coordination des gestes (625) » par exemple, promise à un usage systématique, signifiant, pour la première fois, l'ajustement entre le faire et le sentir. Ou celle de « *consensual action* (626) » par les Anglo-Saxons,

soulignant la nécessaire convergence entre la sensation externe, la sensation interne, l'activité. Le mouvement est repensé, une nouvelle intériorité est créée.

D'autres lieux s'ajoutent encore à ces nerfs sensibles. L'ensemble du réseau se complique. Pierre Flourens, le premier, effectuant en 1841 « des coupes successives » sur le cervelet d'un moineau, constate des dysfonctionnements progressifs : « L'animal perdit peu à peu la faculté de voler et de marcher tout en conservant parfaitement l'usage de sa vue, de son ouïe, de tous ses sens, de toutes ses facultés intellectuelles (627). » Le cervelet, avant même la commande consciente, assurerait ainsi une fonction de contrôle et d'harmonisation au-delà des seules informations sensorielles. L'image de l'axe vertébral s'enrichit, se développe, s'étage même : des niveaux toujours plus élevés dans la chaîne nerveuse contribueraient à la précision et à l'assurance gestuelles. Reste que la découverte d'une sensibilité profonde et de son rôle, en ce début du XIX^e siècle, demeure centrale.

Les « titubations » de l'hystérique

Des études également inédites, conduites sur l'hystérie, au milieu du XIX^e siècle, confirment l'enjeu marquant de cette sensibilité profonde. Une telle maladie, bien sûr, n'est plus, comme le voulait Platon, celle d'un « utérus » agissant comme un animal tourmentant l'intérieur du corps (628). Elle n'est plus, comme le voulait Amboise Paré au XVI^e siècle, celle d'humeurs bouillonnantes montant du bas-ventre vers le cerveau (629). Elle est maladie nerveuse, touchant les femmes, en particulier, les plus émotives, fragiles, « un peu impressionnables (630) ». Elle concerne « l'état des nerfs ». Elle survient surtout après un « choc ». Ses symptômes sont immédiats, sans doute, et connus : « mouvements spasmodiques et convulsifs du corps », impression d'un « globe parcourant le bas-ventre », « gémissements sourds ou cris étouffés s'échappant de la poitrine » (631). D'autres symptômes s'y ajoutent, relevés par la curiosité nouvelle, orientée davantage vers l'intériorité du sensible. Pierre Briquet en 1859, Jean Martin Charcot quelques années plus tard insistent sur une possible perte de sensibilité profonde chez les hystériques, plus ou moins accentuée, plus ou moins localisée. Briquet chiffre même les patientes victimes d'un tel symptôme : 240 sur 600 hystériques étudiées auraient « présenté des signes évidents et constants

d'anesthésie (632) ». Peu importe le chiffre bien sûr, l'important est la focalisation sur le symptôme comme la volonté d'en souligner la présence particulière : la « léthargie » par exemple, « l'insensibilité complète à toute excitation » (633), pour quelques-unes, la « perte de sentiment » localisé, pour d'autres, telle cette patiente de Pierre Briquet, victime d'une « anesthésie de presque toute la moitié gauche du corps, au moment où elle venait d'apprendre la mort de sa mère (634) ». Le mouvement physique dans ce cas demeure possible, la sensation interne en revanche ne l'est plus. Mais c'est bien le mouvement désorganisé, dès lors, qui s'impose, la difficulté de le réguler, de l'ordonner par absence d'information sensible. D'où ces descriptions de marches ou de postures disharmonieuses, pour la première fois évoquées avec cette précision :

Le sentiment venant à manquer, il en résulte qu'ils ne savent plus gouverner leurs mouvements. Ils ne peuvent plus apprécier ni le degré des résistances, ni la fatigue [...]. La marche se fait mal, les jambes sont mal gouvernées et le pas n'est point régulier ; il y a une sorte de titubation qui étonne quand on voit les malades mouvoir si bien dans leur lit leurs membres inférieurs (635).

Cas plus « extrême » enfin, permettant de différencier des degrés graduels de sensibilité, celui de la malade de Pierre Briquet, pourtant mobile et active, mais non consciente des gestes qu'elle subit, si elle-même ne les voit pas ; « L'insensibilité de ses membres était si profonde, qu'en lui bandant les yeux, on pouvait l'enlever de son lit, la poser presque nue sur le carreau puis la replacer dans le lit sans qu'elle eût la moindre idée de ce qui s'était passé (636). » L'intérêt porte cette fois non plus sur l'action voulue, telle que le révélait la patiente de Charles Bell, mais sur le mouvement provoqué de l'extérieur, celui qui devrait être immédiatement senti. Le trouble est alors plus profond, situé non plus dans les muscles mais, affirme Pierre Briquet, au cœur des articulations, si enfoui qu'il rend le quotidien « différent ». Cette malade parvient d'ailleurs à décrire le sentiment étrange que son corps lui procure à tout instant, présent et absent à la fois, toujours insolite, toujours flottant. Elle avoue « éprouver ordinairement ce que devait éprouver une personne suspendue en l'air par un ballon (637) ». Trouble centré, autrement dit, sur la manière de ressentir l'état du corps, interrogée sous une forme inédite, si précise qu'elle introduit à un univers de sensations jusque-là non évoquées.

Une sensibilité en quête de mots

La nécessité s'impose désormais de mieux définir cette intériorité physique, de s'arrêter davantage aux sensations qui la composent. Ce que tente la physiologie du milieu du XIX^e siècle. Nicolas Gerdy, le premier, en 1846, multiplie les interrogations, prospecte les cas, les situations. Il corrige aussi et conteste les expressions déjà proposées, celle de « sens musculaire », par exemple, utilisée par Charles Bell pour qualifier le symptôme de cette mère incapable de serrer son enfant si elle ne parvient à voir son propre mouvement et ses propres bras (638). L'obstacle porterait moins sur la perception du muscle lui-même que sur celle de sa contraction. L'objet est celui de la « tension ». D'où la préférence de Gerdy pour l'expression de « sensation d'activité musculaire (639) », suggérant davantage quelque mobilisation effective, la conscience obscure d'une dynamique graduée. Une sensation existe qui était, jusque-là, non ou mal relevée.

Gerdy multiplie encore les exemples, explore la notion de vitesse éprouvée par le corps, la relie explicitement aux impressions du dedans, avance pour la première fois que le fait d'évaluer la rapidité contraint d'évaluer des pressions menaçant l'équilibre et des contractions faites pour y résister :

[Le mouvement actif] produit sur le tact, une sensation de pression, ou une sensation de choc, s'il a une grande vitesse ; dans les muscles, s'il a une intensité suffisante, il cause la sensation organique de l'action musculaire, parce qu'il les oblige à se contracter pour s'y opposer. Ces sensations sont très prononcées quand nous luttons contre un courant d'eau très fort, ou contre un vent impétueux qui arrête et ralentit notre marche (640).

Ces constats successifs imposent, on le voit, d'accorder les termes entre eux, de préciser les messages internes, leur diversité, de nommer clairement « un nouvel ordre de phénomènes jusqu'alors inconnus de la science (641) ». Les détails s'ajoutent, se multiplient, dont l'intérêt ici est surtout de révéler l'investissement délibéré sur les messages internes. Duchenne de Boulogne, dans les années 1860, en donne les exemples les plus suggestifs. Il s'accorde d'abord avec Gerdy pour rappeler l'existence d'une « sensation de l'activité », celle qui disparaît chez les malades incapables de tenir un objet si la vue leur échappe. Il ajoute une autre notion, plus profonde, celle de la « conscience musculaire (642) » (et non plus « sens musculaire »), l'impression « sourde », quasi voilée, correspondant à une sensation

« antérieure » à tout acte. Ce que montrent les cas les plus curieux : les personnes incapables de bouger dans l'obscurité, alors qu'elles disposent de leurs mouvements une fois la lumière revenue. Telle cette patiente ne pouvant « se relever de sa chaise si elle est surprise par la nuit (643) », ou cette autre, tombée de son lit dans l'obscurité, contrainte de garder la position la plus inconfortable avant que le jour ne lui restitue, à nouveau, la possibilité de remuer (644). L'objet du « manque », dans ce cas particulier, se précise, situé avant même le mouvement, impliquant l'existence d'une conscience musculaire préalable à tout geste, instance première, « nécessaire à la contraction musculaire volontaire et à la cessation de cette contraction (645) ». Très proche de ce que Maine de Biran avait intuitivement appelé, quelques années auparavant, « fait primitif de sens intime (646) », sinon semblable à lui, ce phénomène enracine plus que jamais le sensible au cœur de l'activité, au point de le situer à l'origine même du mouvement. Il faut « sentir » avant de pouvoir « bouger ».

L'analyse se diversifie encore. Duchenne de Boulogne la poursuit, ajoute de nouveaux termes, confronte conscience et acte, suggère l'expression de « sensibilité articulaire (647) » par exemple, en reprenant les cas de Pierre Briquet : ceux de patientes impuissantes à percevoir les mouvements provoqués sur leur corps, lorsque ces mêmes mouvements échappent à leur vue, absence d'indication « articulaire » placée au cœur de ce qui se meut. Ce qu'Armand Trousseau, auteur d'une précieuse *Clinique médicale de l'Hôtel Dieu* (648), nomme au même moment « conscience du mouvement (649) ». Distinction tatillonne, pointilleuse, confirmant la tentative de cerner toujours plus précisément ce qui est « intimement » perçu. Ou l'« ataxie locomotrice progressive », encore, objet d'une « nosologie nouvelle » (650) dont Duchenne de Boulogne détaille l'interminable succession de symptômes : douleurs brusques et erratiques dans les membres, suivies d'une perte de sensibilité dans les jambes, censée désorganiser la marche, suivie elle-même d'une perte de sensibilité dans les membres supérieurs, censée désorganiser la coordination des mains et des bras. La transformation de la sensibilité dans les jambes est frappante, portant sur l'attitude physique, les déplacements, rappelant des impressions vécues dans les rêves depuis longtemps citées :

La sensibilité tactile de la plante des pieds ne tarde pas à être émoussée [...]. Tantôt en effet lorsque les malades marchent sur un sol dur (le pavé ou un parquet), il leur semble que leurs pieds reposent sur un corps doux, ou sur de la paille, ou sur un tapis. D'autres fois, au moment où ils appliquent leurs pieds sur le sol, ils croient qu'ils appuient sur un

corps élastique ou sur des ressorts qui les font bondir en marchant (651).

Le mal, dans ce cas, serait dû à une lente atrophie des cordons postérieurs de la moelle épinière, ceux gouvernant la sensibilité.

Face à cette brusque découverte d'une diversité de symptômes « nerveux » dans les années 1870, liée somme toute aux seules découvertes savantes, se développe une double conviction : la croyance dans une accentuation des cas, la croyance à un renouvellement des causes. D'où cette insistance stigmatisant l'épuisement nerveux attribué aux conditions de vie : accroissement des villes, « lutte pour l'existence », professions menaçant la santé, fatigue diffuse, hérédités malsaines, ou « ce regrettable abandon des campagnes » venant grossir « outre mesure les chantiers des grandes villes » (652). S'y ajoutent les inquiétudes sur les perversions possibles, les débilités morales, les angoisses de dégénération répondant aux accélérations mal dominées du « progrès ». Les causes s'inversent du coup lorsque ce n'est plus le simple encombrement ou le luxe (653) d'abord, ou la sédentarité, qui sont condamnés comme symboles de l'affaiblissement, mais au contraire la misère, la vie quotidienne, ses obstacles, ses « heurts ». Toutes explications favorisées par une interprétation sommaire du darwinisme et du *struggle for life*, autant que par une interprétation plus alertée des effets de l'industrialisation, favorisées aussi par une attention accrue aux conditions sociales et à leurs effets. D'où ces statistiques scrupuleusement relevées sur un accroissement présumé de la folie (654), ses formes, ses signes « préoccupants », et dès lors sur les « désordres » nerveux. Le travail ouvrier, de fait transformé, en serait une autre cause : « ces hommes si souvent et si gravement exposés, par leurs travaux en plein air ou dans l'eau, aux injures de froid et aux vents qui sont si redoutables chez nous (655) ». L'interprétation du social a changé, celle de la « faiblesse des nerfs » aussi, comme l'alerte sur le sensible et le sentiment de s'éprouver.

« *Je ne suis plus moi-même* », du « soi » au « moi »

Cette mise en évidence foisonnante, avec le milieu du XIX^e siècle, d'un univers sensoriel toujours plus diversifié, toujours mieux explicité, ne pouvait demeurer sans effet sur les analyses du sentiment de soi, de son socle, de ses dérives possibles. Maurice Krishaber le montre, en 1873, analysant une série

de cas sous le nom de « névropathie cérébrocardiaque (656) », expression complexe, sinon curieuse, reprenant des symptômes déjà connus : la crispation physique en cas d'émotion, la boule intérieure ou strangulation face à ce brusque saisissement, la sensation d'intense « resserrement » évoquée par Armand Trousseau en 1865, la poitrine douloureuse, quasi « étreinte par une cuirasse en caoutchouc (657) ». S'y ajoute régulièrement la perte de repères sensibles. Deux faits s'imposent alors : l'impression de s'éprouver soi-même autrement, l'inquiétude crispée de vivre cet état le plus difficilement, sinon douloureusement. Symptômes connus, largement commentés déjà, mais analysés cette fois de façon plus tranchée et surtout plus explicitement que jamais. L'enjeu de l'identité, longtemps allusif, n'est autre que premier. Tel patient, par exemple, se plaint, après un choc émotif, de ressentir sa propre voix « devenir étrange », ou d'avoir le sentiment que son être va « tomber en morceaux (658) ». Tel autre avoue que « ses jambes ne semblent plus lui appartenir (659) ». Tel autre encore insiste sur une étrange manière de s'éprouver : « Il lui semble que son corps est enveloppé de milieux isolants qui s'interposent entre lui et le monde extérieur (660). » L'individu, au cœur de lui, ne se « sent » plus le même. L'interprétation se précise et se spécifie, exprimée avec une netteté inégalée. Krishaber multiplie les exemples jusqu'à l'effacement des plus simples repères quotidiens, insistant régulièrement sur une conséquence identique : le changement de la perception de son propre corps provoque le changement de la perception de sa propre personne. Ce qu'un de ses patients formule mieux que d'autres, en éprouvant l'impression que sa tête ou que ses jambes n'adhèrent plus à son anatomie, avant d'exprimer les effets sur son être le plus intime : « Je perdais quelquefois le sentiment de ma propre existence, je me sentais si complètement changé qu'il me semblait être devenu un autre (661). » Un mot revient avec système : « J'ai perdu le sentiment de mon être », ou « Je ne suis plus moi-même » (662). De telles formulations énoncent plus clairement ce que l'intérêt porté au sensible suggérait déjà depuis la fin du XVIII^e siècle : le repère de l'intériorité sensorielle comme socle de la construction de l'intime, le mot « sentiment » comme référence croisant le physique et le moral. Les suggestions, encore hasardées, à peine formulées, de Diderot sur l'angoisse d'un d'Alembert rêveur, trouvent ici une forme mieux aboutie, installant le plus clairement la perception du corps en principe premier.

Une fiction sommaire revient d'ailleurs pour mieux faire comprendre ces enjeux de sensibilité nouvellement étudiés : l'idée tout imaginaire d'une

chenille transformée en papillon mais conservant ses sensations de chenille. Suivent alors des impressions supposées fortement contradictoires : ce sentiment d'une identité bafouée, ou tout simplement annulée (663). Les patients de Maurice Krishaber illustreraient ainsi un désordre attribué pour la première fois, très explicitement, aux « sensations constituant le moi (664) ». Expression tout empirique sans aucun doute, qui privilégie en revanche le mot « moi » comme référence spécifiquement individualisée. Ce mot déjà, fortement présent dans les textes de Maine de Biran, ou dans ceux des journaux intimes du début du XIX^e siècle, est ici quasi absolutisé. L'expression de « sentiment d'identité » en est d'ailleurs donnée comme équivalente, ou celle de « sentiment de sa propre personne » (665), l'une et l'autre jugées « manquantes (666) » chez de tels malades. Théodule Ribot commente ces termes en reprenant les cas d'impressions « étranges » : tels ces sujets « entourés de voiles ou de nuages, retranchés du monde extérieur », les uns et les autres s'éprouvant étrangement lourds ou légers, disant avoir perdu « leurs dents, leur estomac, leur cerveau (667)... » Symptômes connus depuis longtemps, faut-il le redire, mais directement censés démontrer ici la « base physique de l'unité du moi (668) ». Les deux états, ceux précédant le symptôme et ceux lui succédant, l'ancien et le nouveau, tous organiquement éprouvés, confirmeraient le rôle décisif de ce que Ribot appelle pour la première fois un « sens du corps (669) ». Il faut d'ailleurs ces « accidents » de sensibilité pour mieux souligner l'enjeu psychologique d'une telle notion : « cette situation bizarre où la personnalité ancienne apparaît comme ayant été, comme n'étant plus, et où l'état présent apparaît comme une chose extérieure, étrangère » (670). L'emploi du mot « personnalité » est caractéristique : fait majeur d'identité.

Un ensemble de « figures », progressivement précisées, s'échelonnent ainsi depuis le XVIII^e siècle. Théodule Ribot renforce cette précision : « L'unité complexe du moi a ses conditions d'existence et elle les trouve dans cette conscience générale de l'organisme si oubliée et qui pourtant sert de support à tout le reste (671). » Henry Maudsley, professeur à l'University College de Londres, le dit, au même moment, avec plus de force et de simplicité encore dans un texte prétendant suggérer une « physiologie » de l'esprit : « Le moi n'est autre que l'unité de l'organisme se révélant à la personne (672). » Deux instances l'emportent : le « consensus des organes (673) » et sa prise de conscience. La sensibilité interne est devenue une notion synthétique autant qu'une instance psychologisée. L'interprétation

se voudrait définitive. Hippolyte Taine prétend même lire, à partir de tels cas, un « récit plus instructif qu'un volume métaphysique sur la substance du moi (674) ».

Il faut s'arrêter sur cette préférence progressivement accordée au mot « moi ». Elle privilégie l'énonciation à la première personne. Elle favorise la formule « active ». Elle systématise le versant de la singularité, accentuant au plus loin la vision d'un individu « se » percevant. Triomphe d'un principe d'individualisation s'accroissant avec le XIX^e siècle. C'est ce que retient Ribot des paroles d'un malade prétendant n'avoir plus de corps : « En parlant de lui-même, il ne disait jamais moi mais cela (675). » Une conséquence s'est imposée : la « personnalité physique » comme « principe d'individuation » (676). Une formulation aussi : « C'est parce qu'un organisme déterminé ne peut pas être un autre organisme, qu'un moi ne peut pas être un autre moi (677). »

L'invention du psychique

Ces affirmations « radicales » conduisent à leur terme les premières réflexions sur les sens internes. Elles sont très vite, en revanche, jugées extrêmes ou trop systématisées. La seule physiologie ne saurait tout expliquer. Le « consensus de la conscience » serait « réduit », ou « simplifié », en étant simplement « subordonné au consensus de l'organisme » (678). Le constat d'absence de toute lésion physique, pour un important nombre de cas, revient d'ailleurs avec insistance dans les textes du temps : aucun dysfonctionnement précis des sens n'est le plus souvent constaté, aucune dégradation organique, aucune « insuffisance » localisées. Paul Janet, dès la fin du XIX^e siècle, y insiste. Jamais, dit-il, « dans tous les cas de dépersonnalisation, [...] il n'a pu mettre en évidence le moindre trouble sensoriel périphérique (679) ». C'est vers « la faiblesse de l'attention et de la volonté (680) » que s'oriente alors Janet pour soigner ses malades atteints d'insensibilité ou d'illusions corporelles. C'est vers une « inhibition généralisée de la vie affective (681) » que s'oriente plus précisément la psychologie allemande pour expliquer de telles dépersonnalisations. Ribot lui-même reconnaît, après ses premiers textes, avoir mal apprécié la composante psychologique de telles dérives intérieures : « À cette époque l'importance primordiale de la sensibilité affective dans les transformations

de l'individualité ne m'apparaissait pas suffisamment (682). » Victime lui-même, à plusieurs reprises, et temporellement, de telles atteintes, il complexifie leur origine possible : un « mauvais état physique ou une dépression mentale (683) ». Le nécessaire recours au psychologique devient marquant, déplaçant à nouveau les objets d'attention.

Rien d'autre au fond, dans ces dernières décennies du XIX^e siècle, que l'autonomisation d'un espace intérieur autrement exprimé, celui du psychologique, cette construction culturelle qui fera exister, hors de toute considération morale, des mécanismes intimes tels que ceux de l'affectivité, des dispositions individuelles, des images mentales : la conscience devenue instance psychique et intégrant, à ce titre, le corps comme « représentation ». La *Psychologie appliquée à l'éducation* de Gabriel Compayré, en 1890 (684), transforme par exemple en objets d'études des thèmes comme ceux de l'attention, la volonté, l'expression, le langage, sans aucun doute, mais encore et précisément « la sensibilité », laquelle permettrait de transposer « les plus humbles actions de la vie animale (685) » en univers de représentations, avec ses émotions « embellies » ou « attristées » : un lieu d'impressions intimes nouvellement profilé. Avec lui, l'aliéniste, entre autres, n'est plus contraint de s'en tenir au socle organique. Le vieil univers d'Esquirol est subverti : l'ancrage corporel n'impose plus quelque indispensable horizon (686), tout en se muant en espace psychique. Un champ s'est spécifié, une science nouvelle « d'une merveilleuse portée (687) » s'est créée. Les savoirs en sont transformés :

Une des plus grandes révolutions de la perception de l'homme par lui-même à l'époque moderne, par laquelle ces passions toutes corporelles se sont épurées, raffinées, sublimées, pour venir se ranger aux côtés de la pensée et se joindre avec elle au sein de la sphère unique que nous nommons « psychisme » (688).

C'est dans ce cadre que trouve place le « sens du corps (689) ». C'est dans ce cadre aussi que s'étudie la « sensibilité physique (690) », tant externe qu'interne. Le long travail sur le sensible effectué depuis la fin du XVIII^e siècle impose la perception « éprouvée », « réfléchie », « mentalisée » au cœur de l'individu. Affirmation majeure, doublement énoncée : la conscience ne peut plus s'envisager sans la présence du corps, de même qu'avec cette dernière « nous entrons décidément dans le monde de la conscience (691) ». Présence « physique » indispensable, autrement dit, parce qu'elle enracine et situe. Elle focalise un lieu. Mais présence qui peut demeurer psychique ou

imaginaire. Elle participe seulement de part en part au tissu mental constituant une personne. Elle concourt fondamentalement à son « espace intérieur ». Avec elle, le corps peut demeurer simple instance affective ou morale. Reste que c'est bien comme incontournable représentation qu'il contribue à ce qui fait le « moi » selon le terme plus communément utilisé en cette fin du XIX^e siècle.

TROISIÈME PARTIE

Une découverte d'action

C'est sur le mode du psychique que le corps en vient à être pensé à la fin du XIX^e siècle : instance décisive composant avec la conscience, existant en elle, repère constant lui donnant consistance et sens. L'ancrage corporel lui-même, son socle organique, n'est plus incontournable pour expliquer les symptômes de dérives perceptives : l'univers psychique s'est autonomisé. Les sens participent aussi de l'imaginaire, liés seulement au sentiment d'être situé, incarné. Le monde de la représentation peut l'emporter, avec ses thèmes propres, ses diversités. Ce sont des objets psychologiques nouveaux, multiples, foisonnants, résonant avec le corps, qui peuvent alors être désignés : « image motrice », « schéma spatial », « schéma corporel », « image inconsciente du corps ».

Une fois cet espace intérieur constitué, le « ressenti » du corps n'est plus simplement mode d'être ou de savoir, il devient aussi « projet », visée transformatrice, champ immense de saisie et de travail psychologiques, nouveau territoire d'entreprise et d'action sur soi. Avec un enjeu clair : mieux s'éprouver, se mesurer, se modifier. De la relaxation aux exercices de prise de conscience, du jeu avec la détente au jeu avec l'étourdissement, des pratiques de rythme à celles de l'expression, la culture du début du XX^e siècle promet autant de métamorphoses psychiques. Ce qui introduit, plus qu'on ne le croit, à la sensibilité d'aujourd'hui : celle où la conscience corporelle s'est tout simplement imposée en lieu marquant d'approfondissement et de conquête de soi.

CHAPITRE 9

L'extension illimitée du sensible

Il fallait encore, à la fin du XIX^e siècle, plusieurs enrichissements attribués à l'univers de la sensibilité interne pour que celle-ci participe totalement à la sphère du psychique : sa banalisation délibérée sans doute, son extension tous azimuts, mais, davantage, sa pénétration dans les actes les plus simples de la perception. La littérature en est le meilleur exemple. Toute perception externe se prolonge dans les nouvelles, les mémoires, les romans, vibre, envahit le corps, le traverse comme jamais : insistance sur les sons, par exemple, gagnant l'être entier, la musique infiltrant les chairs jusqu'au plus simple frisson, ou sur la vue et ses effets de « grandissement », d'« allègement » ou de « blottissement », selon les scènes ou les spectacles observés. L'expression de « perception externe » perd son sens une fois celle-ci étudiée avec esprit de système. Plus profondément encore, l'expression de « perception interne » perd aussi le sien : corps entier préalablement orienté, mobilisé, dirigé pour mieux percevoir les choses et les objets. L'invention de la cénesthésie ouvrait déjà sur une telle interprétation. C'est l'ensemble du corps cette fois, son imprégnation globale, qui est censé, point par point, accompagner le sensible. Échange mutuel, et toujours recommencé, entre un organisme et son milieu.

Inventaires, classements, mesures

La perception d'une nouvelle « profondeur » s'est imposée avec le XIX^e siècle. Les constats se sont multipliés. Un terme inédit révèle le changement : celui de « sensibilité générale [\(692\)](#) » désignant spécifiquement l'interne. Il faut l'évoquer pour mieux mesurer l'extension d'un tel champ. Cette expression, plus spécifiquement utilisée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, restitue un phénomène générique, hétéroclite, multiple jusqu'à l'insoupçonné. Son « territoire » s'étend indéfiniment, transformant chaque

sensation « interne » en « objet » possible de recensement. Terrain expérimental aussi, selon le contexte savant de la fin du siècle, transposant en tracés graphiques les plus infimes réactions, projetant l'organique en courbes et tableaux (693), faisant du dedans un espace quasi visualisable (694). Les études se multiplient. Les vérifications se diversifient, les indications formelles également, révélant mille investigations nouvelles. L'acuité du « perceptible » par exemple est dûment comparée, celle de la bouche, entre autres, après application de courant électrique : pointe de la langue, palais, gencives, dos de la langue, « bord rouge » des lèvres, tous manifestant une délicatesse différente (695). Comme si l'inventaire devait couvrir la totalité du sensible. La perception de la pression, sa résonance « interne » encore, dans différentes parties du corps est dûment comparée par l'application de la « balance de pression à mercure » : de la troisième phalange des doigts, « capable de distinguer une différence de 0,499 gramme », au dos du pied, moins « délicat », capable de distinguer une différence de 9,5 grammes (696). La « sensibilité des muscles pulmonaires » est également dûment évaluée par la comparaison de résistances opposées à la respiration : placement d'un obstacle de force variable au courant d'air inspiré et au courant d'air expiré, recherche du seuil à partir duquel la première variation est perçue par une personne, détermination d'un « coefficient de sensibilité (697) » distinguant des degrés d'acuité. Charles Richet commente : « Nous avons cherché avec quelle précision la conscience peut apprécier cet effort de respiration (698). » Hermann Vierordt transpose la question en problème temporel, celui de la durée à partir de laquelle l'arrêt volontaire de la respiration deviendrait intolérable : 100 secondes, affirme le professeur d'Iéna en 1888, après plusieurs tentatives (699). L'interne est bien devenu objet d'expériences, lieu illimité de curiosité. Léonard Langlois le reconnaît, à la fin du XIX^e siècle, dans son monumental traité de physiologie :

Sous le nom de sensations générales ou de sensibilité générale nous comprenons une grande foule de sensations qui ont pour point de départ les parties du corps douées de sensibilité, et qu'il est impossible de définir ou de comparer. De ce nombre sont la douleur, la faim, la soif, le dégoût, la fatigue, l'horripilation, le vertige, le chatouillement, la volupté, le bien être, le malaise et la sensation de respiration libre ou gênée (700).

C'est d'ailleurs à cet ensemble appelé encore « sensations et émotions organiques » qu'une première psychologie de l'enfance, à la fin du XIX^e siècle, réserve une place décisive : « Toute l'attitude de l'enfant dérive de ses

sentiments de bien être ou de malaise (701). » Henri Beaunis prolonge encore cette liste bariolée d'expériences sensibles, en 1889, dans le premier ouvrage spécifiquement consacré aux « sensations internes » (702). Ce sont huit groupes de faits différents par exemple que prospecte alors le psychologue parisien, du « sens musculaire » aux « sensations circulatoires », du « sens météorologique » au « sens de l'orientation » ou même aux « sensations glandulaires ». Ces faits s'étendent, se cumulent, d'autant plus nombreux que la plupart d'entre eux « disparaissent tout à fait pour la conscience (703) », relevant prioritairement du fonctionnement organique quotidien. L'interne devient ainsi terrain de classement, de mesure, de description hasardée. Le nombre de douleurs s'étend à l'infini, regroupées sous quatre grandes classes, comprenant seize sous-groupes et près d'une centaine de formes différentes : élancement, éclatement, rangement, battement, horripilation, ardeur, pincement, distension, tiraillement, resserrement, picotement, sensation d'arrachement, sensation de vide, sensation de fer chaud, sensation de froid intérieur (704)... Le tout scruté avec une exigence inégalée. Jusqu'à la reprise des impressions les plus banales aussi, systématiquement analysées. Tel le contexte sensoriel de l'endormissement :

Démangeaison des paupières supérieures, picotements légers de la conjonctive, engourdissement de la sensibilité générale et des sens spéciaux, sensations des muscles sous-hyoïdiens qui précèdent le bâillement, pesanteur des membres et de la tête, obnubilation légère de l'intelligence et peu à peu le sommeil arrive sans qu'on puisse préciser exactement le moment où il commence (705).

La prospection se systématise au point de révéler de nouveaux objets. Le « besoin d'activité » par exemple, et ses sensations brusquement désignées : « Quand ce besoin n'est pas satisfait, il survient un état d'inquiétude générale, d'excitation nerveuse, d'agacement qui ne peut être calmé que par l'exercice (706). » Ou la « sensation d'essoufflement », pour la première fois évoquée avec un luxe tout particulier de détails, au point d'impliquer le lecteur, de le provoquer même pour mieux suggérer le sensible :

Un malaise singulier vous envahit. La respiration s'embarrasse ; il semble qu'un poids vous oppresse, qu'une barre vous traverse la poitrine. Les mouvements respiratoires deviennent saccadés, irréguliers. À chaque pas le malaise augmente et se généralise. À présent, les tempes battent avec violence, une chaleur insupportable vous monte au cerveau, un cercle de fer vous étreint le front. L'instant d'après les oreilles bourdonnent, la vue se trouble et vous n'avez plus qu'un sentiment confus des objets devant lesquels vous

passiez et des gens qui se retournent pour regarder votre figure pâle et bouleversée (707).

Ces tentatives toujours plus précises de décrire et de classer conduisent à un émiettement de mesures, à une dispersion de constats. Curiosité savante, sans aucun doute, en cette fin du XIX^e siècle, mais aussi curiosité littéraire. Pierre Loti, en 1895, décrit le mouvement corporel comme un « besoin », impression impérieuse, profondément ressentie, lorsqu'il évoque la monotonie du désert : « Un besoin irréflechi, un désir physique de courir dans le vent jusqu'à une élévation prochaine pour voir plus loin encore (708). » Non que les expériences soient nouvelles bien sûr. Elles se disent davantage et autrement. Elles semblent surtout, plus qu'auparavant, emporter le corps tout entier.

L'emprise du monde

La découverte se révèle même illimitée. Étapes et seuils se franchissent sans fin. La littérature de la fin du XIX^e siècle ne fait à cet égard qu'ajouter aux expériences antérieures. Elle le fait systématiquement. Le physique s'immisce au plus profond de situations foisonnantes. L'évocation des entours se fait incomparablement plus présente. Non plus le simple envahissement des matières ou des contacts (709), mais celui des environnements, des milieux, des horizons, l'insistance sur les effets d'ambiance et d'imprégnation. Le château et sa froideur « pénétrante », par exemple, dans *En rade* de Joris-Karl Huysmans en 1887 :

« Une sensation de crépuscule et de froid descendait de ses voûtes épaisses qui blutaient un jour dépouillé d'or et filtraient seulement une lumière violette sur les masses assombries du sol [...]. Cette impression d'humidité qui l'avait glacé la veille, dès ses premiers pas dans le château, le ressaisit [...]. Travaillé par des nerfs écorchés en révolte contre sa raison (710). » Ou les sensations inverses, lorsque le héros s'éloigne, envahi par une terre plus ouverte, plus aérée : « Il se sentit allégé ; les talus d'herbe étaient secs ; il s'assit et d'un coup d'œil enfila les tours, les vergers, les bois, oublia ses ennuis, imprégné qu'il fut subitement par l'engourdissante tiédeur de ce paysage (711). » La littérature de la fin du XIX^e siècle décrit ainsi un corps toujours plus « pénétré », toujours plus « accordé », consonant toujours mieux avec ses espaces et ses entours.

Expérience plus révélatrice enfin, celle de l'esthétique. Le « beau » ne serait plus seulement ébranlement de sensibilité, comme la culture du XVIII^e siècle l'avait déjà fortement souligné (712), il serait aussi amorce musculaire, effet de profondeur, mobilisation d'échange mimétique entre le « spectacle » et le sujet. Ce que note très spécifiquement Henri Beaunis :

Ces sensations musculaires que nous éprouvons devant les paysages de la nature, nous les transposons aux tableaux qui représentent ces paysages et nous attribuons le caractère de calme et de sérénité aux paysages de Claude le Lorrain dans lesquels la ligne horizontale domine et où l'immensité de la plaine et de la mer tient une si grande place, et le caractère d'énergie et de mouvement aux paysages montagneux de Calame et aux fantaisies de Gustave Doré (713).

Henri Bergson le dit à sa manière, évoquant en 1888 les manifestations extérieures « imitées machinalement par notre corps » à la vue d'une œuvre, pour mieux éprouver « l'indéfinissable état psychologique qui les provoqua (714) ». D'où ce regard particulier porté aux statues, aux personnages peints, aux effigies gravées, cette tendance d'en suivre quasi physiquement les « courbes du corps, les inflexions de membres (715) », ou le regard porté à un monument de grande hauteur, le « sentiment d'effort (716) » éprouvé à suivre son élévation, voire celui « de mouvement », ou même de brusque légèreté, à suivre la flèche de son élancement. Impossible de dissocier engagement musculaire et spectacle monumental, fût-il celui de l'immobilité. L'Angélique de Zola, en 1888, moralement pétrifiée devant la cathédrale Sainte-Agnès à Beaumont-sur-Oise, s'allège en investissant son corps du terrestre à l'aérien :

En bas, elle était agenouillée, écrasée par la prière [...]. Puis, elle se sentait soulevée, la face et les mains au ciel, avec les fenêtres ogivales de la nef, construites quatre-vingts ans plus tard [...]. Puis elle quittait le sol, ravie, toute droite, avec les contreforts et les arcs boutants du chœur... Elle en avait la sensation physique, elle en était allégée et heureuse, comme d'un cantique qu'elle aurait chanté, très pur, très fin, se perdant très haut (717).

Seule la lente mise en évidence d'un univers sensible, la découverte de mobilisations silencieuses, celle de sensations venues du cœur des membres, pouvaient suggérer une telle évocation : réévaluer les spectacles, faire de la façade des cathédrales conçues exclusivement pour l'élévation morale un lieu de conscience particulier, éprouvé d'abord par l'engagement du corps. Plus largement, Zola dynamise la création artistique dans un élan de pensée et de

corps, liant plus que jamais la sensation physique « profonde » et la volonté d'imaginer. C'est le cri de Sandoz, évoquant son ambition de fresque littéraire dans *L'Œuvre*, installant au fondement de son projet la « bonne terre » avec sa « sève étendue jusque dans les pierres », sa « source de vie » pénétrant les muscles :

Oui, je veux me perdre en toi, c'est toi que je sens là, sous mes membres, m'étreignant et m'enflammant, c'est toi seule qui seras dans mon œuvre comme la force première, le moyen et le but, l'arche immense, où toutes les choses s'animent du souffle de tous les êtres (718).

Investissement sensible, il faut le redire. Bongrand en est le symbole, le vieux peintre confronté, dans *L'Œuvre* encore, aux réussites des nouvelles générations : « Ses mains tremblaient, tout son corps était dans le tressaillement douloureux de la création (719). »

Envahissements psychiques

L'ensemble de l'expérience sensible elle-même est transformé à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant. Une manière nouvelle, surtout, de capter et d'étendre son retentissement. Chacun des « cinq sens » résonne sur les sens internes pour mieux s'y prolonger. Tact, vue, odorat, ouïe, goût, loin de répercuter seulement l'épaisseur du monde comme le veut la tradition, se glissent au plus profond de l'épaisseur des vies, comme le veut la sensibilité nouvelle. Les sens vibrent sur une dynamique allant de l'extérieur à l'intérieur. Marcel Proust le dit, au début du XX^e siècle, avec le plus de force et d'acuité. Les cinq sens infiltrent comme jamais le dedans, traversant les enveloppes. La déambulation du narrateur sur les pavés suggère certains jours « un courant de vie affluant [aux] nerfs (720) » : « Chacun de mes pas, après avoir touché le pavé, rebondissait, il me semblait avoir aux talons les ailes de Mercure (721)... » Le toucher diffuserait alors lourdeur ou légèreté, aisance ou embarras, ajoutant encore le souvenir de « corps » anciens, réveillés au rythme des pas. La vue aussi, l'impact d'un regard porté aux objets « nouveaux » par exemple, les interminables négociations musculaires faites pour mieux les « intégrer », ou les accepter, lorsque leur présence surprend le narrateur : « Pareil à un boa qui vient d'avaler un bœuf, je me sentis péniblement bossué par un long bahut que ma vue avait à “digérer” (722). »

Ou cette évocation du regard porté aux aubépines, les gestes amorcés, les balancements physiques éprouvés, l'obscur désir d'en épouser la dynamique à peine amorcée : « M'unir aux rythmes que jetaient leurs fleurs (723). » Le parfum s'y ajoute avec la volonté de le retenir jusqu'à la fusion : « Mon désir d'enlacer leur taille souple et d'attirer à moi les boucles étoilées de leur tête odorante (724). » Phénomène majeur d'ailleurs que le parfum, symbole des sensations « pénétrantes ». Tout effluve est vécu comme un investissement, une totale imprégnation du corps, invasion évoquée, approfondie, commentée jusqu'aux marges les plus intimes du quotidien : « Je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluant dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs (725). »

Musiques et sons provoquent de semblables expériences. L'envahissement physique de Swann par exemple, gagné par la « sonate de Vinteuil », jouée, le soir, chez les Verdurin : « À voir le visage de Swann pendant qu'il écoutait la phrase, on aurait dit qu'il était en train d'absorber un anesthésique qui donnait plus d'amplitude à sa respiration (726). » Ou la voix du narrateur, répétant les notes elles-mêmes, devenue insondable « profondeur ». Non pas seulement le son émis, mais le son ressenti, « leur monde singulier construit dans l'invisible, en lignes tour à tour pleines de langueur et de vivacité (727) ».

Le goût bien sûr, dont l'épisode de la madeleine est devenu une trivialité littéraire. Loin de toute « expression abstraite (728) », la « sensation » s'impose en expérience globale, « expédient merveilleux de la nature (729) », restituant un univers aussi physique que mental. La sonate de Vinteuil, de même, donne à Swann le sentiment d'associer son corps actuel à un corps perdu : « Toutes les mailles d'habitudes mentales, d'impressions saisonnières, de réactions cutanées qui avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans lequel son corps se trouvait repris (730). » C'est bien au plus profond que le corps est ici assailli. C'est bien avec l'intimité psychique qu'il est associé.

Chaque sensation, loin d'être seulement expérience du monde, devient aussi expérience de soi. Le dehors a définitivement infiltré le dedans (731). D'où l'extension obligée de certaines définitions. Celle de la cénesthésie en particulier, dont la particularité ne peut plus se limiter à la présence d'un « dedans » affleurant à la conscience :

Il faut élargir le cadre de la cénesthésie et y faire entrer, non seulement les sensations organiques comme on l'admet communément, mais encore les sensations organiques

d'origine externe sans lesquelles les perceptions sensorielles restent incomplètes (732).

C'est par le dehors que le dedans peut s'approfondir et mieux vibrer. Ce que Moritz Schiff avait perçu parmi les premiers dans un texte de 1874, demeuré peu diffusé : « La cénesthésie est l'ensemble de toutes les sensations qui, à un moment donné, sont perçues par la conscience et qui en constituent le contenu à ce moment-là (733). » L'adjectif « toutes » doit être ici fortement souligné : l'externe infiltre l'interne au point de s'y fusionner.

Tout est interne

Le dedans peut aussi être « premier », se « réagencer » pour mieux orienter, fixer, percevoir les choses. La focalisation intérieure des organes aide à la saisie extérieure, telle est l'évidence marquante des études consacrées aux nerfs. Reil déjà, au début du XIX^e siècle, évoquait le sentiment d'une disponibilité « immédiate » du corps, soulignant l'antériorité d'un « sens vital intérieur », cette potentialité interne d'emblée rassemblée, faisant du dedans une des conditions du dehors (734). Le raisonnement se systématise ici, se détaille sens par sens, fouille les unes après les autres les mobilisations internes conditionnant la saisie du monde. Renversement définitif. Les physiologistes déclinent un tel raisonnement sans ambiguïté à la fin du XIX^e siècle, les psychologues aussi. La vue déjà le révèle. La fixation d'un objet mouvant, par exemple, l'appréciation de son déplacement, sa célérité, ne sauraient se limiter au seul impact rétinien. Une saisie « intérieure » particulière concourt à l'observation pour mieux la préciser :

Ainsi lorsque nous suivons de l'œil un objet qui vole, les mouvements de l'œil maintiennent l'image de l'oiseau sur le même point de la rétine, et les sensations qui accompagnent les contractions des muscles de l'œil nous font connaître la vitesse et la direction du mouvement (735).

Le résultat présume une conscience obscure des contractions internes. Plus largement encore, écouter, toucher, goûter supposent dès lors tout autant un accommodement de positions corporelles, un ajustement particulier de muscles, une manière préalable et toujours différente d'orienter le corps pour mieux saisir l'extériorité. Non plus simplement l'adéquation des informations musculaires pour orienter l'action comme les physiologistes des années 1820

l'ont montré, mais la même adéquation pour orienter la seule observation, la stricte saisie des choses. Percevoir suppose une concorde première des chairs. Un ajustement antérieur et précis du « dedans » : « Notre corps tout entier prend une certaine attitude qui n'est pas la même selon l'objet auquel nous avons affaire (736). » Une constante remise en ordre musculaire affine l'observation. L'ensemble de l'extériorité tend alors à se retourner, l'interne devenant « moteur ». Inversion absolue de la tradition. Ce que la *Revue neurologique*, dans sa langue abstraite, attribue, en 1905, à un dispositif interne clairement désigné :

Il ne serait autre qu'un « élément organique ou myo-psychologique constitué par la sensation de l'activité du mouvement musculaire, du mouvement exécuté par l'organisme pour adapter l'appareil sensoriel à l'excitation périphérique et réaliser les meilleures conditions de perception » (737).

Herbert Spencer fait même appel à l'expérience personnelle pour mieux suggérer de telles solidarités sensibles, confirmant au passage l'intérêt croissant porté à la fin du XIX^e siècle aux recherches intimes, avec leurs constats sur le fonctionnement des sens :

Une courte réflexion montrera clairement que percevoir la position d'une chose touchée c'est en réalité percevoir la position de toute cette partie du corps dans laquelle la sensation de contact est localisée (738).

Du coup, les malades ne ressentant plus leur corps, ceux mêmes dont l'intériorité semble définitivement livrée au silence, sont victimes d'un « manque » plus profond. Ils ne sont pas seulement confrontés à un déficit d'identité, ils sont encore confrontés à un déficit de réalité. Les analyses pathologiques réorientent ici les interprétations. Le corps de ces malades ne s'accommode plus aux exigences de l'espace. Il ne s'oriente plus parmi les choses et les gens. Le dedans a tout bouleversé, transformant leur milieu, perturbant l'ensemble de leur « réel ». Eux-mêmes le constatent : « Je ne peux plus rien reconnaître des personnes et des objets (739). » Certains de ces patients sont même plus précis, avouant « avoir perdu le goût, l'odorat, ne plus percevoir les saveurs et les odeurs comme autrefois (740) ». « Leur » réalité extérieure s'est transformée, gagnant en flou, en étrangeté. Leur sentiment d'inexistence s'est étendu. Le « dedans » a ainsi transformé le « dehors ».

Approfondissement majeur de l'interrogation sur la sensation corporelle à

la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant : la conception même des sens est révisée. Non seulement elle révèle une totale solidarité du sensible, mais attribue à l'interne un effet direct sur la perception du monde et de soi.

La sensibilité, plus que jamais, se donne comme une totalité.

Les excitations de la ville

L'ensemble de l'univers sensible est alors autrement questionné. Ville et modernité en particulier sont brusquement rejugées en cette fin du XIX^e siècle. La présence de l'interne semble si massive que les tensions changent d'objets. L'excitation y est au cœur. Non pas seulement les artifices prêtés aux cités, les confinements, les sédentarités, ceux que la culture des Lumières a depuis longtemps recensés (741), non pas aussi l'effet massif des industries, l'encombrement des ateliers, le « continuel accroissement d'hommes (742) », les promiscuités, les épuisements ouvriers « pompant la vie jusqu'à la dernière goutte (743) », ceux que dénonce la culture du milieu du XIX^e siècle (744), mais l'accumulation jugée « démesurée » de flux sensoriels, le débordement de stimulations, leur impact insoupçonné au plus profond des corps. Leur effet est massif, traversant le « moi ». La cause est clairement identifiable : l'urbain aurait « muté ». Espace et temps sont modifiés. Techniques et industries ont tout transformé : bruits, lumières, mouvements divers, communications intenses, provoqueraient les sens jusque dans leur profondeur. Les voitures « avec leurs cahots (745) », les chemins de fer « avec leurs trépidations (746) », les sources électriques avec leurs impacts continus, multiplieraient de possibles ébranlements tout en prolongeant leurs effets. Un mal possible est né, tenant cette fois à une atteinte directe et spécifique des « nerfs ».

L'étalage, la parade, l'affiche, le prospectus, la réclame sous toutes ses formes portée à dos d'homme, circulant en voiture, cirée à gueule que veux-tu, allumant les gaz des ifs, transformant les kiosques en arlequins lumineux, appelant les rayons de l'électricité à son aide, voilà le grand ressort moderne faisant mouvoir cette fourmilière de gens pressés, qui se croisent, se heurtent, se coudoient, se saluent, s'injurient, marchandent, achètent, payent, et doivent surtout (747).

La ville multiplierait ainsi les provocations « vaines », mais profondes, frappant le « système nerveux » avec un flux continu de lumières, de

mouvements, de sons. Paul de Rousiers voit dans le New York de 1892 des « gens de toutes sortes marchant précipitamment », des « stations télégraphiques encombrées (748) », d'« inexprimables animations (749) » dont Wall Street serait un des symboles. Maurice de Fleury voit dans le Paris de 1898 « une quantité prodigieuse de vibrations » perçues quotidiennement « par chacun de nos sens » (750). Certains malades, fragilisés par leur faiblesse, éprouvent le sentiment que leur chambre est entourée, selon les mots de Proust, d'un « air turbulent », d'un « orage électrique », de « bruits incessants » (751). La critique de l'hygiéniste se déplace : l'air vicié sans doute, l'eau malsaine aussi, mais plus encore le « roulage », le mouvement incessant, l'accumulation des images et des résonances, tous devenus « causes d'excitation continue pour les systèmes nerveux (752) ». Des maux inconnus apparaissent :

J'ai eu l'occasion d'observer des accidents nerveux d'un caractère assez grave, chez des jeunes filles élevées dans le calme et le silence des petites villes et que les circonstances avaient amenées à vivre dans le centre de Paris (753).

L'accélération, le bruit, les fulgurances, l'emportent dans cette inquiétude nouvelle : le bazar d'Émile Zola, en 1883, avec « son éclat de fournaise [...] flambant comme un phare, semblant à lui seul la lumière et la vie de la cité (754) ». Ou celui d'Émile Verhaeren, en 1895, avec « ses tours de feu et de lumière », son apparence de « bête éclatante de bruit » (755). Les impacts sur les nerfs se multiplient : la « célérité (756) » venue de la machine, la fièvre venue de la presse, l'épuisement venu du « travail cérébral (757) ». L'éclairage aussi, et sa diversité, phénomène intensifié à la fin du XIX^e siècle sur lequel insistent les théoriciens de la ville (758). L'inquiétude vise spécifiquement le « sensoriel » et sa globalité. Nombre de milieux se révèlent tout aussi menaçants : « l'excès d'hygrométrie, l'intensité de la lumière, les ruptures de température, le régime des vents (759)... » Les causes s'étendent : la « privation de sommeil » et son « supplice (760) » ; le travail intellectuel et son « fléau » ; la concurrence inévitable et ses exaspérations, alors que le nombre de candidats serait en croissance face au nombre de postes (761) ; mais les loisirs aussi, la mer par exemple, moins accueillante qu'il n'y paraît, « grande berceuse » fatiguant « les muscles de l'œil et ceux de l'accommodation (762) ». Dans chaque cas convergent fatigue et affaiblissement des sens. Un mot est inventé pour traduire le mal nouveau : celui de « surmenage (763) ».

Des découvertes précises ont à coup sûr orienté le thème : la mise en évidence du « tonus musculaire » par exemple, au milieu du XIX^e siècle, cette tension souterraine des muscles, indépendante de la volonté. Ce que montrent les expériences sur les animaux. Seul, par exemple, le muscle coupé de toute liaison demeurerait « détendu », se révélant « flasque et pendant (764) », alors que les autres entretiendraient en permanence une infime contraction : « action “excito-motrice” faible et continue (765) », assure Henri Milne-Edwards dans une de ses leçons de 1880. Conclusion inévitable : le repos de nos muscles n’en est jamais totalement un, une mobilisation existe, silencieuse, « armée ». Qu’est-ce que le tonus ? « C’est un état d’alerte, l’attente d’un ordre d’exécution. Muscles et nerfs ressemblent à une corde tendue toujours prête à vibrer (766). » Une atteinte peut menacer dès lors l’intégrité de l’individu sans qu’il en soit toujours conscient : action éventuellement néfaste d’une sensation trop « soutenue » logée au cœur du muscle lui-même. L’allusion à l’arc fait image : le maintien de la contraction peut être excessif, la vibration trop grande. La corde peut céder, l’affaissement s’installer : « La force dont dépend cet état peut être dans certains cas modifiée par des actions nerveuses (767). » D’où cette insistance inédite sur un surmenage possible, l’imaginaire de son mécanisme, la crainte de ses effets.

Autre image encore, venue du contexte machinique du temps : l’organisme assimilé à une « accumulateur électrique (768) ». L’équilibre intime se maintiendrait lorsque la dépense quotidienne en énergie serait compensée par le sommeil ou le repos. L’équilibre serait rompu en revanche par excès de dépense ou manque de repos. D’où cette crainte d’excitations débordantes, de dissipation nerveuse incontrôlée. Telle est bien la vision énergétique de l’organisme, triomphante au XIX^e siècle, dominée par le thème des épargnes et des dépenses, par celui des entrées et des sorties. Tel est aussi son infléchissement à la fin du siècle, avec la figure des courants, celle des flux, l’allusion possible aux circuits, éclats, lueurs, excitations et leurs dépenses inattendues.

L’étude des nerfs s’est ainsi diversifiée avec le XIX^e siècle, multipliant les objets, les expériences, les calculs. Elle a surtout dessiné un univers de messages illimités, entrecroisés, dont tous n’atteignent sans doute pas la conscience, alors même qu’ils sous-tendent le comportement et peuvent radicalement le contrarier.

L'épuisement du neurasthénique

Une pathologie émerge de ces avalanches sensorielles présumées : la « neurasthénie », maladie correspondant à quelque « épuisement nerveux ». George Miller Beard en fait le symbole d'une morbidité précise, en 1869 (769), celle issue de la « civilisation moderne (770) », celle liée à « la vie intensive de notre époque (771) » : excès de dépense par excès d'excitation, manque d'énergie par exténuation de réserves, phénomène « essentiellement urbain (772) ». Un tel mal, et son « affaiblissement durable de la force nerveuse (773) », peut, sans doute, être rapproché d'autres maux plus anciens, le vieux syndrome des vapeurs par exemple, ou celui plus moderne de l'hypochondrie, faiblesses suscitant mille désordres imaginaires. Des rapprochements, à coup sûr, sont possibles, rejoignant la longue histoire de l'affinement sensible. Le mal pourtant a ses spécificités. Il a aussi ses explications. Les nerfs sont en cause, leur trouble possible. Ce regard toujours plus aiguisé sur les sens internes conduit à insister sur une particularité précise, l'« asthénie (774) », la fatigue, doublée d'un surcroît de sensibilité, cette faiblesse nerveuse censée rendre le patient plus vulnérable à toute « impression » : « Le malade éprouve des sensations qu'il avait jusqu'alors ignorées, sensations toujours pénibles le renseignant confusément sur telle ou telle partie endolorie de son être (775). » Les atteintes visent la manière de s'éprouver. D'où encore ces témoignages de malades délibérément centrés sur leur propre sensibilité, leur accablement, leur vulnérabilité, tel le neurasthénique décrit par Octave Mirbeau en 1901 :

Plus je marche, plus se rétrécissent les murs, plus les nuages se condensent et descendent jusqu'à toucher le crâne, comme un plafond très bas [...]. Et ma respiration s'accourcit, mes jarrets fléchissent et refusent de me porter, mes oreilles bourdonnent (776).

Les cas régulièrement évoqués confirment ce contexte sensoriel. Le malaise l'emporte sur la franche douleur, l'« hyperexcitabilité » sur la souffrance localisée, l'épuisement domine, avec sa fragilité. Une dynamique s'impose aussi : une lassitude progressive, privilégiant les symboles nerveux, la tête, le cerveau. Tel commerçant, par exemple, livré à un travail excessif, est l'objet de « sensations de vertige », de « tournements de tête », de « fatigue musculaire très accusée », d'« impressionnabilité sensorielle exagérée » (777). Telle femme, contrainte brusquement de « gérer une grande

fortune », se sent « constamment fatiguée », est l'objet de « sensations de choc dans le cerveau avec tremblement général sous forme de petites crises », d'« hyperexcitabilité sensorielle lui faisant redouter le moindre bruit » (778). Tel comptable, harassé de travail, outre l'extrême « fatigue musculaire », se plaint de sentir sa tête « toujours plus ou moins embrouillée et toute la masse du cerveau endolorie (779) ». Contexte sensoriel ici encore, dans sa profondeur, dans sa manière de restituer le sentiment de soi.

CHAPITRE 10

Le triomphe du psychologique

Cette extension systématique du sensible, cette « conquête » de l'interne aussi, ne peuvent manquer de conduire du physiologique au psychologique. La « sensibilité affective » étudiée par Ribot en 1883 l'avait déjà montré. Le « sens du corps (780) » débordait inévitablement le domaine physique. Le contexte sensoriel s'est aussi bien enrichi que complexifié. D'autant que les troubles de la perception, on l'a vu, ne sont pas toujours liés à des sources organiques attestées, laissant ouverte l'interrogation sur leur possible origine psychique. D'autant encore que la « représentation » intérieure de cette même perception s'impose une fois systématisées les études sur la sensorialité : impossible de saisir un coup d'épingle sur le bras si n'existe une « image » préalable et confuse de ce même bras. Ce qui demeurerait alors évidence non commentée, intuition non fondée, se révèle objet à creuser. Représentations et images deviennent plus que jamais des objets centraux. Un monde fait de « savoirs » préexistants sur les volumes et les espaces du corps émerge. Une topographie intérieure se dit à la fin du XIX^e siècle. La présence physique est suggérée autrement : non plus simple vibration sensible mais espace redoublé dans la conscience, espace intérieur « organisé » et préalable à partir duquel peut exister la totalité des sens. Telle sera l'invention de ce nouveau champ à la fin du XIX^e siècle, tel sera le total renouvellement de pensée que représente la référence à une « image motrice » ou à un « schéma corporel ».

Le thème est plus profond qu'il n'y paraît. C'est un corps de part en part intériorisé et psychologisé qui peut être ainsi mobilisé, avec ses cohérences, son élaboration, sa construction. D'où la promesse d'un travail totalement nouveau où la conscience se confronte à un prolongement corporel fait non plus de matière ou de chair, comme le veut la tradition, mais à un prolongement déjà psychologique, fait d'épaisseur affective, de subtilité, et, parfois aussi, de logiques, sinon de « tactiques », quelquefois consonantes, quelquefois étrangères ou opposées au « je ».

« *Le système nerveux fonctionne comme un tout* »

L'existence d'une « systématique » globale du sensible s'est imposée, on l'a vu, avec la découverte, à la fin du XIX^e siècle, de croisements constants s'effectuant entre l'interne et l'externe.

Il est une autre vision de cette totalité sensible, plus spécifique, plus réglée, qui, au même moment, conduit à des conséquences majeures. Non plus la seule relation entre le dedans et le dehors, mais l'harmonie des réactions entre elles. L'« interne » comporte du système, des ajustements « organisés ». Charles Sherrington le montre en affirmant : « *The nervous System functions as a Whole* (781) » (le système nerveux fonctionne comme un tout). Il généralise une convergence précise : seule la coordination entre plusieurs réflexes permet l'existence du mouvement corporel. La mobilisation d'un muscle par exemple déclenche le relâchement réflexe du muscle antagoniste pour mieux réguler l'action (782) ; l'intervention de plusieurs muscles déclenche ainsi plusieurs réactions corrélées et spontanées, une succession de contractions et de relâchements adaptés, ceux qu'orchestre précisément une longue série de « messages » intérieurs. D'où l'insistance sur une « synchronisation » nécessaire et complexe : celle d'un vaste univers souterrain harmonisant les mobilités en dehors de toute intervention consciente, ajustement prépsychologique d'une dynamique concordante. Le seul exemple de l'équilibre postural le confirme. Les expériences de la fin du siècle rappellent combien cet équilibre s'obtient par le concours de plusieurs indications sensorielles : « la vue, le toucher, l'ouïe et l'oreille interne, le sens musculaire (783) », tous différents, tous agrégés. L'effacement de l'un d'entre eux est compensé par la présence des autres sans doute, comme le montrent les expériences sur les pigeons récupérant lentement leur équilibre malgré la privation de l'oreille interne ou de la vue (784). Une confluence harmonisée s'impose en revanche, celle de la totalité de ces indications sensibles, convergentes, en tout premier lieu :

Ces impressions que l'analyse dissocie, mais qui dans la réalité sont étroitement unies [...] mettant en jeu les contractions musculaires nécessaires au maintien et au rétablissement de l'équilibre dans toutes les positions et dans tous les mouvements, marche, course, saut, natation, etc. (785).

Une échelle dans l'« intégration » d'un tel système, « grande famille de

phénomènes nerveux (786) », totalement originale, installe, selon des « transitions insensibles (787) », une chaîne d'informations venues du dedans, une chaîne de réflexes aussi, des plus modestes aux plus élaborés, de ceux maintenant la tête à ceux maintenant « l'équilibre du danseur de corde (788) ». Les exemples s'étendent, présentés comme autant de signes d'une intelligence nerveuse « cachée » : « Sur les mammifères adultes, on peut constater que les actes réflexes, la moelle ayant été séparée de l'encéphale, sont souvent aussi bien coordonnés que les mouvements volontaires (789). » Le cheval décérébré, « saisi par le paturon », est capable de ruades, exactement comme le « cheval normal » ; le chien décérébré, « saisi à la région sacrée », est capable de grattage, exactement comme le « chien normal » (790). Le système nerveux posséderait une « intelligence à part », un dispositif sagace, intégratif. D'où cette présence de réflexes « complexes », ceux de la défécation, de la miction, de l'érection, par exemple, sur l'animal décérébré, tous mobilisant des sensations internes non conscientes, tous agencant des mouvements coordonnés (791). C'est une immense nuit organique qui peut alors émerger, où se déploient les concordances : repères quasi psychiques, subtilités démultipliées.

Kurt Goldstein, confronté aux blessés de la Grande Guerre, vérifiant les mobilisations corporelles avec un « galvanomètre », systématise un tel raisonnement : « Un mouvement survenu à un endroit du corps va de pair avec une modification électrique qui intéresse les muscles correspondant à d'autres endroits du corps (792). » Chaque localisation physique, chaque mobilisation, ne peut être pensée sans une mise en relation avec l'ensemble. L'organisme n'existerait que comme « totalité ». Le plus simple mouvement d'une partie « entraîne une modification de la posture du reste du corps (793) ». Ce mot même de « totalité » prend un sens plus étendu, intégrant les intentions, les significations, donnant à la notion d'organisme un sens toujours plus globalisé. Certains mouvements d'orientation de bras, comme tendre ou diriger le membre, demeurés impossibles lorsqu'ils sont demandés formellement par le médecin à certains blessés du cerveau, s'avèrent tout à fait possibles lorsqu'ils sont imposés par une situation concrète de désignation ou d'orientation, comme montrer une personne, saisir un objet, indiquer un lieu : l'innervation s'améliore « par l'effet de l'intention (794) », souligne Goldstein. L'organisme serait plus encore un « tout » par les réponses semi-conscientes données aux situations qui l'entourent.

Le corps « sait »

L'existence d'un système « psycho-physiologique », fonctionnant comme ensemble et quasi « automatiquement », déplace les observations intimes comme les témoignages philosophiques ou littéraires. Nietzsche, dès les années 1880 et les premières démonstrations sur les enchaînements réflexes, conduit le thème jusqu'à l'outrance pour mieux en souligner l'originalité : « Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison (795). » Une multiplicité de termes évoque cette subtilité jugée toute matérielle : « multitude unanime », « sage inconnu », « maître puissant » (796). Un dialogue intime totalement nouveau s'instaure : le moi confronté à l'intelligence physique dont lui-même serait constitué.

Marcel Proust illustre plus concrètement ce type de dialogue, installant le narrateur face à un corps aussi tacite qu'oublié, aussi autonome que malicieux, décrit, pour la première fois, avec une profusion de mots et de métaphores, un corps qui « sait » et qui « fait », évoluant en partie indépendamment de son « auteur » :

Or si en dormant mes yeux n'avaient pas vu l'heure, mon corps avait su calculer, il avait mesuré le temps, non pas sur un cadran superficiellement mesuré, mais par le pesée progressive de toutes mes forces refaites, que, comme une puissante horloge, il avait cran par cran laissé descendre de mon cerveau dans le reste de mon corps où elles entassaient maintenant jusqu'au-dessus de mes genoux l'abondance intacte de leurs provisions (797).

Une opaque masse interne « calcule » pour mieux s'adapter, évalue, discerne, assimile temps et lieux pour mieux exister. Sa perspicacité tout organique, mais déjà psychologique, peut servir un fonctionnement conscient formé de réflexes, de mémoire, de savoirs, d'habitudes incorporées. Elle facilite l'ensemble des actions, les soutient, les conforte même. Elle peut aussi rappeler un passé oublié, donner existence à des « moi » anciens (798), restituer des gestes, des ambiances, des lieux effacés, suggérant combien ces mêmes « moi » sont incarnés. Le début de la *Recherche du temps perdu*, évoquant le réveil du narrateur, bute sur des postures corporelles ouvrant, chacune, sur un monde disparu :

Mon corps, le côté sur lequel je reposais, gardiens fidèles d'un passé que mon esprit n'aurait jamais dû oublier, me rappelaient la flamme de la veilleuse de verre de Bohême, en

forme d'urne suspendue au plafond par des chaînettes, la cheminée en marbre de Sienne, dans ma chambre à coucher de Combray, chez mes grands parents, en des jours lointains qu'en ce moment je me figurais actuels sans me les représenter exactement (799).

Le commentaire évoque une sédimentation précise : celle charriant les sensations et des représentations anciennes, celle engageant des modes oubliés de faire et d'exister. Le corps mobiliserait ainsi une si forte logique d'être qu'il peut faire renaître des pans de vie disparus.

Reste que ce corps « système », incluant une organisation complexe et cachée, peut aussi trahir, comme il le fait pour le baron de Charlus dont la vie efféminée a définitivement imprégné et orienté ses gestes, malgré son intense désir de la dissimuler : « Ce corps qui avait bien compris ce que monsieur de Charlus avait cessé d'entendre, déploya, au point que le baron eût mérité l'épithète de *lady-like*, toutes les séductions d'une grande dame (800). » Il peut trahir encore lorsque la chambre promise au narrateur ne convient pas à ses habitudes passées, « révolte profonde (801) » du corps, peut-il même avouer. D'où cette émergence de quelque *alter ego* avec lequel il faut négocier.

L'exemple extrême de ces dissociations entre l'automatique et le vouloir, l'habituel et le nouveau, est celui que développe, dans *La Métamorphose*, un Franz Kafka attentif aux moindres sensations internes. Le narrateur, s'éprouvant en coléoptère immonde, conserve une volonté en bute aux réflexes de l'insecte qu'il semble ainsi devenu. L'un fait ce que l'autre ne veut pas. L'un résiste à ce que l'autre veut impulser. Avec sa carapace, ses pattes grouillantes, ses chutes, sa pesanteur, le narrateur n'est plus en adéquation avec lui-même. Le texte reprend, en les approfondissant, les vieux récits des transformations physiques, les illusions sans âge des mélancoliques, les mutations imaginaires des corps démembrés (802). Il les enrichit délibérément. Il détaille surtout leur fond sensible en le renouvelant. Le récit est d'abord développé sur le mode du « je », les sensations abondent, l'angoisse en est la trame, l'impossible assise d'un « moi » enfin en est le centre : l'installation de deux « individus », la confrontation de deux univers sensoriels, le bouleversement des expériences du « dedans ». Le « coléoptère narrateur », placé sur le dos, ressent ses pattes s'agitant fiévreusement pour retrouver le sol comme le font les insectes renversés, « sans cesse animées de mouvements les plus divers et de surcroît impossibles à maîtriser (803) », réactions « logiques » sans doute, mais ici non voulues et inadaptées.

Lourdeurs, résistances, illusions, cohérences corporelles déplacées, tout conduit le « je » à n'être plus lui-même. Ses efforts mêmes sont vains,

impuissants à « ramener l'ordre et le calme dans cette anarchie (804) ». Le corps devenu autre distille sans fin une inassimilable intériorité. Le tragique l'a emporté. Les anciennes remarques de Krishaber sur les dérives des « sensations constituant le moi », avec ses malades perdant le « sentiment de leur être » une fois leur corps devenu étranger (805), semblent ici reprises, alors qu'elles sont, bien au contraire, approfondies, prolongées, dites surtout sur le mode du « je », dites plus encore en évoquant un corps manifestant cette fois non seulement ses étrangetés, mais ses logiques propres, souterraines, rigoureusement dévoilées, soulignées.

Ce qui suggère plus largement la possibilité d'un nouveau type de dialogue à l'intérieur du « moi » : ce « débat » où la personne n'est plus simplement traversée par une matière qui résiste, selon la vieille dualité classique d'un corps demeuré « terre » ou « chair », mais par une intelligence consonante ou opposante, aidante ou contrariante, « petit cerveau (806) » disposant d'une logique, avec laquelle une relation inédite est à inventer. Thème absolument majeur, parce que littérairement symbolique, central même, confirmant combien le « moi » ne peut être une définitive unité. Il est inévitablement, voire indéfectiblement, un être de manque, un lieu de faille, une existence subissant quelque inexorable distance avec elle-même. La tradition privilégie cette rupture en la situant entre l'âme et le corps, la matière et l'esprit. Notre contemporanéité en revanche la situe dans un espace plus psychologique, plus subtil, suggérant une intériorité plus obscure aussi, où le corps, dans son versant toujours subjectif, voire « ingénieux », en devient une des composantes. Ce qui transpose le dialogue intérieur. Ce qui fait exister les sens internes comme autant de données mentales avec lesquelles chacun est inévitablement conduit à composer. Telle est bien l'invention de notre modernité. Tel est bien le contenu toujours renouvelé, insensiblement approfondi, donné au « sentiment de soi ».

L'image motrice ou l'intériorité déployée

L'« intelligence » souterraine du corps renouvelle dès lors le champ du sensible. Elle renouvelle aussi la manière de s'interroger sur lui, de le traquer, de distinguer par exemple le perçu du non-perçu, le machinal du « vigilant ». Ce qui avive le thème de l'expérience intime : désigner des seuils, séparer le conscient du non-conscient, différencier le repérable de ce qui ne l'est pas.

Ou, plus précisément, surveiller le passage de l'insensible au sensible, de l'automatique au voulu, de l'impensé au pensé. Armand Trousseau, en physiologiste touchant au psychologique, se livre, un des premiers, à de telles investigations dès les années 1860 : « Lorsque, fermant les yeux, nous exécutons sans effort un mouvement assez étendu, il nous est impossible, avec la plus sévère attention, de sentir nos muscles se contracter ; mais nous sentons le mouvement imprimé aux leviers que la contraction du muscle met en jeu (807). » Entreprise laborieuse où c'est bien le « conscient » et le « non-conscient » qui sont délimités. Les indices physiques de présence à soi s'étudient alors comme un défi : un lieu spécifique d'analyse, suscitant, à la fin du siècle, mille témoignages de nuances et de constats subjectifs.

Ces questions apparemment fragiles, totalement intimes, toujours approchées, débouchent sur la création d'un nouvel objet psychologique. D'où leur importance. Salomon Stricker, en 1885, cherche à restituer ce qu'il ressent, lorsque, couché, les yeux fermés, « il se figure qu'il marche ». Sa réponse semble banale : il avoue éprouver une « sensation de mouvement localisée dans le haut de la cuisse (808) ». C'est son interprétation qui est originale : il prétend souligner l'existence d'une instance psychologique jusqu'ici peu ou non évoquée, une « image motrice (809) ». Le mot est neuf, évoquant la représentation d'une « impression », autant que celle d'un mouvement à réaliser. Même remarque lorsque Stricker analyse ses propres réactions labiales à l'imagination d'une consonne ou d'un mot : « Les idées que nous avons des mots sont des images motrices (810). » Même remarque enfin lorsque Stricker dit éprouver une mobilisation corporelle particulière à la seule vue d'une « troupe en marche (811) ». Encore une « image motrice ». Le thème est ici d'autant plus marquant qu'il s'éloigne de la vieille référence évoquée par la culture des Lumières : celle des sensations provoquées par sympathie (812), ou celle présente déjà chez William Cullen, indiquant des sensations éprouvées durant le mouvement (813). Tout a changé. L'objet indiqué n'est plus limité à la simple sensation, comme le voulaient Adam Smith ou William Cullen (814). Il est étendu à la représentation. Il est surtout clairement psychologique : effet éprouvé autant que projeté, acte intériorisé, ressenti autant qu'imaginé. Il mobilise le « bouger », son image, son muscle, sans réaliser ce « bouger ». Une instance singulière, différente de la seule décision, différente encore de la seule sensation est née : celle d'une « image » mentale, accompagnant ou projetant le mouvement. La profondeur de l'existence corporelle est révisée : le corps n'existerait pas seulement dans

la conscience sous forme de sensation, il existerait aussi sous forme de représentation, vaste champ d'« images » et de « reflets » susceptibles d'explorations nouvelles. L'existence physique viendrait se redoubler dans la conscience comme une donnée « figurée ». Thème acquis définitivement, sans doute, mille fois approché avec les symptômes de perte d'appartenances corporelles, mais ignoré ou à peine esquissé, alors qu'il trouve ici une expression censée l'objectiver. Non qu'il s'agisse de l'« imagination », démarche qui n'ajouterait rien aux plus vieilles remarques sur les dérives et les échappées. Il s'agit d'une « image » en revanche, celle répercutant le mouvement, mobilisée au même moment que lui, focalisée directement sur lui, existant en miroir par rapport à lui ; une « image » faite non d'errance ou de fiction comme l'est l'imagination, mais d'exactitude et de précision, comme l'est une opération. Ce corps jusque-là « senti » plus que « pensé » mobilise une représentation intérieure, une projection, un déploiement « figuré » de gestes et de temps. Épaisseur inédite, sensible et mentale à la fois, difficile à désigner sans aucun doute, parce que faite non de « mots » ou d'expressions explicites, mais d'impressions et d'actes « figurés ».

Les tentatives vont alors se multiplier pour souligner l'existence de ce champ : celui d'une réalité psychologique venant doubler la réalité sensible du corps. La thèse de Cherechewski circonscrit en 1897 la présence d'une représentation « globale » du physique dans les actes quotidiens : « À l'état normal, physiologique, nous avons une notion complète et parfaite de la position de notre corps en totalité et de ses divers segments ; dans plusieurs cas pathologiques nous perdons cette notion [\(815\)](#). » La cénesthésie accède ainsi à l'espace mental. Elle implique une « représentation », un effet d'ensemble aussi : un corps « mentalisé », redoublant le corps sensible, installé en repère et en projet. L'intériorité s'est redéployée : non plus la seule conscience du sensible, mais celle d'une topographie « intérieure », un volume, un espace personnel nouvellement désigné. Ce que confirme la thèse de Pierre Bonnier, en 1900, différenciant les moments de chaque mouvement pour mieux souligner ce qu'ils comportent d'« image » et d'« intention » :

Quand j'exécute un mouvement volontaire, il me faut la notion consciente de l'attitude actuelle, celle que je dois faire varier, plus la représentation imaginaire à laquelle ma variation aboutira et aussi la série des attitudes par lesquelles je passerai de l'attitude de départ à l'attitude d'arrivée [\(816\)](#).

Au-delà de la simple « image » sont alors distingués sa phase première,

son développement, sa destination. L'originalité d'un tel espace psychologique est qu'il s'accompagne d'expérience et d'objectivation. Henri Beaunis, dès 1889, sait en rechercher les traces précises, alors que cette intériorité « inédite » ne comporte *a priori*, faut-il le redire, aucun mot ni même aucune expression langagière. Ce qui en fait, au passage, la totale originalité. L'expérience que propose le psychologue est simple, apparemment dérisoire, et pourtant décisive :

Je trace les yeux fermés ou dans l'obscurité, une première ligne sur un tableau noir ou une feuille de papier, soit 1 ; puis, en conservant toujours les yeux fermés, et sans avoir vu la première ligne 1, j'en trace à côté une seconde, 2, à laquelle je cherche à donner la même longueur exactement qu'à la première. Cette même ligne 2 je la reproduis soit immédiatement après la première, soit au bout d'un temps variable, 5, 10, 15... 50 secondes et au-delà. Je vois ainsi au bout de combien de temps disparaît le souvenir du mouvement musculaire qui a tracé la première ligne (817).

Le dessin obtenu sur le papier fait exister concrètement le thème de l'« image ». Il peut même en montrer la richesse et les variations. D'autres expériences différencient l'amplitude du mouvement, son intensité, sa direction, en multipliant les angles ou les inflexions. Les exercices révèlent mille formes possibles de projection. Les tracés varient ainsi comme les repères intérieurs dont ils deviennent autant de témoins. Tous confirment l'existence d'un corps « du dedans » fait cette fois de représentation, de mémoire, et même de richesse mentale.

De telles préoccupations permettront, au même moment, de donner sens à une question quasi anthropologique : l'évolution du « dessin du bonhomme » chez l'enfant, la démonstration d'un enrichissement de la représentation du corps avec l'âge, le passage d'une image confuse à une image distinguée. James Sully, le premier, en 1895, montre la « métamorphose du bonhomme enfantin (818) », depuis ses rudiments où manquent nombre de lieux sensibles, du tronc au cou, des mains aux pieds, jusqu'à ses formes les plus évoluées où s'affirment enveloppe et parties. La figure restituée s'assure, étape après étape, avec l'enrichissement de la prise de conscience intérieure. C'est bien un ensemble silencieux de représentations qui est en jeu, son ajustement, son développement. L'image du moi, son dessin, révèle une histoire intégrant lentement repères et savoirs. Une dynamique est repérée, la construction d'une représentation interne est objectivée.

Le schéma corporel ou le pouvoir de localisation

Pierre Bonnier rend clairement compte de la distance existant entre de tels objets mentaux et les seules références sensibles jusque-là évoquées : « Quand j'abordai le problème en 1893, je ne trouvais devant moi que la notion de cénesthésie (819). » Ce mot est devenu lui-même « insuffisant » : le nouvel espace psychologique et sa révision inédite de l'intériorité, « n'est pas exprimé dans le terme de cénesthésie (820) ». Il y faut une notion supplémentaire : celle traduisant « la représentation spatiale de notre corps ou de certaines de ses parties (821) », dispositif décisif, enrichissant définitivement la présence à soi. Non plus l'écho dans la conscience d'une simple profondeur de corps, ou celle d'une disponibilité immédiate et rassemblée, telle que la cénesthésie le désignait (822), non plus même cette dynamique d'effort fusionnel telle que Maine de Biran l'évoquait (823), mais l'écho d'une totalité systématisée, possédant ses relations d'espaces, ses correspondances, ses lieux : identifier un point du corps suppose l'identification, en réseau, de nombreux autres points, permettant, seuls, de le situer. Ce qui implique une diversité de perceptions combinées, autant qu'un large « accord dans la faculté de localiser (824) ». C'est cette « représentation » d'ensemble, cet « intérieur » fait de corrélations croisées, qui s'égare chez les malades ayant perdu les repères de leur corps. C'est cette impossible saisie globale qui fait leur « peur affreuse (825) », voire leur malheur. La référence initiale du rêve de d'Alembert s'est totalement redéployée.

Certains malades peuvent même éprouver du sensible, faire état d'impressions, évoquer du « ressenti », mais ne peuvent le « localiser ». L'interdépendance de leurs références corporelles s'efface. Tout dès lors s'effondre. L'absence d'une telle représentation suspend leur existence. Un patient le montre mieux que d'autres, saisi par cette même absence, quelques instants seulement, en marchant au milieu des rues : « Dans ces courts moments de crise, de cinq à six pas tout au plus, je continue à tout sentir, mais rien n'est plus nulle part et moi non plus je ne suis nulle part (826). » Ce qui s'« annule » ainsi serait *princeps* : « la sensation de notre personnalité (827) », le fait de s'éprouver existant, en toute priorité, dans une posture et dans un lieu, le fait, autrement dit, d'être « situé » point par point, globalement distribué, unifié, et, surtout, de se le représenter. La cénesthésie n'est plus simplement la « présence immédiate du corps », telle que Reil

pouvait l'évoquer (828), mais une topographie intérieure et distribuée telle que Bonnier peut la préciser.

D'où la tentative d'explicitement ce qui demeurerait en creux dans les innombrables présentations de cas identiques proposées depuis le XVIII^e siècle. La nécessité d'incarner le physique comme une indispensable localisation, avec son épaisseur topographique, son volume, ses croisements : « Pour exister, quelque chose doit être quelque part (829). » La représentation du corps trouve ici son sens : elle est ce qui donne existence à l'individu en le « localisant ». Elle est aussi ce qui lui donne espace intérieur, cohésion et « système ».

Encore faut-il nuancer davantage. Impossible de dire que la possibilité « de prendre à tout moment conscience de la position de n'importe quelle partie de notre corps (830) » correspond à une image mentale claire. L'objet, tout en étant perceptible, demeure flou. Il est à la fois su et non su, évident et sourd, disponible et occulté ; jamais, ou rarement aussi précis qu'un dessin, alors même qu'il demeure « figure » d'ensemble. Ni vraiment sensation ni vraiment image, il s'agirait d'un « “apparaître” à soi-même du corps (831) », mêlant certitudes et intuitions, imminence et conviction, selon le mot sibyllin de Paul Schilder, en 1935. Il suppose une interminable chaîne de réflexes, autant qu'une interminable série de concordances physio-psychologiques : totalité spatiale unifiée, intériorisée. Tel est l'objet « psychologique » inventé au début du XX^e siècle. C'est bien évidemment sur cette représentation que se fonderait un repère global de notre corps. C'est sur elle aussi que se fonderait « l'étalon d'intégration par rapport auquel toutes les modifications subséquentes de postures sont évaluées avant d'entrer dans la conscience (832) ». Pierre Bonnier utilisait déjà le mot de « schéma », en 1905, pour l'évoquer. Il insistait sur l'existence d'une « figuration topographique (833) ». Henri Head et Gordon Holmes lui donnent, en 1911, un nom acquis pour longtemps, celui de « schéma corporel », repère intérieur à partir duquel seraient perçus tout changement physique, position ou déplacement. Rien d'autre qu'un « ensemble » combiné et premier : « Tout nouvel état de mouvement est rapporté à ce schéma plastique (834). » « Schéma », parce que porteur d'esquisse plus que d'image ; phénomène mental, parce que transformant la sensation en calcul ; intégrateur enfin, parce que fédérant la composition des appartenances corporelles jusqu'aux prolongements les plus proches de l'enveloppe elle-même, vêtements, objets, outils. Un « tout » du corps est dès lors pensé, psychologisé, animant une

représentation aussi plastique qu'intériorisée :

C'est à l'existence de ces schémas que nous devons le pouvoir de prolonger notre connaissance de la posture, du mouvement et de la localisation au-delà des limites de notre corps, par exemple à l'extrémité d'un instrument que nous tenons dans la main [...]. Le pouvoir de localisation peut s'étendre chez une femme jusqu'à la plume de son chapeau (835).

Le « schéma corporel » devient ce « double intérieur », cette réalité aussi dense qu'opaque, représentation aussi incontournable qu'intuitive, nouant la conscience et le corps : instance placée au cœur du « sentiment de soi ».

L'image inconsciente du corps

Cet enjeu donné à la représentation devait acquérir plus d'importance encore dans le champ des thérapies. Désiré Magloire Bourneville, étudiant le cas d'une hystérique transférée à la Salpêtrière en 1872, désigne pour la première fois des « secousses » et des « crises de contractures » précises. Il en dresse un tableau. Il les interprète aussi, prétendant relier ces « convulsions » à des souvenirs, des représentations anciennes et traumatiques, réactivées au moment de la crise. L'hystérique serait victime de « pensées » oubliées, de chocs intérieurs, tous venant atteindre son corps :

Dans leur délire, les hystériques ont des réminiscences des événements anciens de leur existence, des douleurs physiques aussi bien que des émotions morales qu'elles ont éprouvées et plus particulièrement peut-être des événements qui ont été la cause occasionnelle de leurs attaques [...]. Quant au souvenir des faits d'ordre moral rien n'est plus incontestable (836).

C'est la première fois qu'une « image » ou une « trace » perdues sont évoquées comme sources possibles de trouble physique. Peu de développements encore sur un tel sujet, peu de repères précis aussi, mais l'ouverture d'un champ : celui de « représentations » anciennes issues du sensible pouvant secrètement transformer le corps. Non plus de simples sensations, tels les impressions viscérales et leurs effets supposés moraux, évoqués par Cabanis au tout début du XIX^e siècle (837), mais des objets de pensée, des représentations issues de ces mêmes sensations, dès lors plus complexes, plus « mentalisées » aussi. Leur présence révèle une épaisseur

psychologique nouvelle. Elle creuse l'intériorité. Elle en suggère surtout d'autres effets. L'explication se fait plus directe encore dans les années 1880. Des maladies nerveuses dites *railway-spine* ou *railway-brain* (838), sont décrites à la suite d'accidents de chemins de fer. Le « traumatisme » aurait des conséquences profondes, corporelles aussi. La « période d'incubation » peut être longue, la représentation inquiétante n'émerger que lentement, le trouble provoqué n'en serait pas moins patent. Jean-Martin Charcot présente en 1882 le cas d'un maréchal-ferrant dont la brûlure au bras, une fois soignée, laisse place à une incoercible contracture. « Hystérie traumatique (839) », conclut Charcot, ou, mieux, « paralysie psychique (840) ». Phénomène d'autant plus spécifique qu'il peut être reproduit ou effacé sous hypnose. La vieille pratique de Puységur (841) est réinventée : « Charcot déclenche des paralysies par suggestion devant un grand nombre d'auditeurs afin de démontrer comment les paralysies psychiques peuvent être reconnues cliniquement et reproduites expérimentalement (842). » Sa conviction repose sur une possible autosuggestion, ou un possible auto-hypnotisme de ses patients ; son mode de « traitement » aussi, faisant clairement « entrer une dimension psychologique dans ce qui n'avait été à l'origine qu'une vision somatique de la maladie (843) ».

Reste pourtant, dans un tel cas, une conception indéfectiblement attachée aux sources organiques. Charcot juge décisives quelque faiblesse physique sous-jacente, quelque vulnérabilité nerveuse chez le patient lui-même, l'une et l'autre installant le mal, l'orientant. Ce qu'il affirme en 1890 :

Il importe qu'on le sache, l'hystérie a ses lois, son déterminisme absolument comme une affection nerveuse à lésion matérielle. Sa lésion anatomique échappe encore à nos moyens d'investigation, mais elle se traduit d'une façon indéniable à l'observateur attentif par des troubles analogues à ceux qui se voient dans les cas de lésions organiques du système nerveux central, ou des nerfs périphériques (844).

La rupture majeure vient de Freud, chacun le sait, qui dit poursuivre l'œuvre de Charcot dans la dernière décennie du XIX^e siècle, tout en instaurant une nouveauté radicale, « tant de fois décrite et exposée (845) ». Ancien étudiant de Charcot, qu'il « considère comme un maître (846) », Freud s'attache d'abord à ce « courant qui fait de l'hystérie "une maladie par représentation" (847) ». Il le transforme en revanche. Il le bouleverse même, doublement, montrant d'abord que cette « image » est faite d'une redoutable précision, montrant ensuite qu'elle est le plus souvent étrangère à la

conscience, « barrée » par un refoulement qui la maintient « hors champ », sans pouvoir totalement l'annuler. La représentation serait liée à un trauma passé, comme le proposait déjà Charcot, son contenu en revanche « aurait des origines sexuelles (848) ». D'où le refoulement à l'égard d'une telle présence devenue inquiétante, « condamnée », issue « d'excitations internes d'origine pulsionnelle dont la persistance provoquerait un déplaisir excessif (849) », ou « un déplaisir à l'égard d'autres exigences (850) ». D'où encore l'inévitable tension, aussi vive qu'ignorée, entre la conscience et la représentation refoulée.

Le corps de l'hystérique est alors analysé comme jamais jusque-là. Les expériences passées, les émotions oubliées, ce vaste univers intérieur mêlant le psychique au sensible viendraient l'« atteindre » selon un sens très précis, lié directement au trauma premier. Les symptômes physiques pourraient ainsi se « lire » quasiment comme un texte ou un « alphabet (851) » : « Il nous est souvent arrivé de comparer la symptomatologie hystérique à des hiéroglyphes que la découverte de certains écrits bilingues nous avait permis de déchiffrer (852). » Les exemples abondent où les mots du trouble ancien gagnent un strict équivalent corporel. Les émotions perdurent dans leurs impressions et leurs expressions d'origine : « coup au cœur », « coup au visage », « avaler quelque chose » (853). Les gestes tradiraient leurs représentations souterraines : c'est Elisabeth von R. et son mal de jambe persistant, lié au sentiment de ne « pouvoir avancer (854) » dans la vie ; c'est Anna O. et son « spasme de la glotte (855) », lié à quelque querelle où elle n'a pu s'exprimer ; c'est Cécile M. dont le cas réunit « une vraie collection de ces sortes de symbolisations (856) ». Sensations sans doute, mais révisées, déplacées, corps éprouvé aussi, mais affecté d'une référence cachée : « Toute une série de sensations corporelles généralement organiquement provoquées étaient chez elle d'origine psychique (857). » Une instance psycho-physique nouvelle est ainsi pensée, réorganisant une anatomie intérieure, l'orientant selon des repères rigoureusement personnels : « Tout se passe comme si un deuxième corps venait prendre la place de celui objectivement dessiné par la médecine (858). » Jusqu'au plaisir ressenti dans certaines douleurs, pour mieux masquer la satisfaction refoulée. Le cas d'Elisabeth von R. :

Si l'on pinçait la peau ou les muscles hyperalgiques [...] ses traits prenaient une singulière expression de satisfaction, plutôt que de douleur. Elle poussait des cris comme des chatouillements voluptueux [...], rougissait, renversait la tête et le buste en arrière, fermait les yeux (859)...

L'éloignement est tel avec le corps « objectif » que Pierre Fédida peut tout simplement parler ici d'un « poème du corps (860) ».

La démarche freudienne ne s'en tient évidemment pas à la seule hystérie. L'autre désordre marquant est la « névrose obsessionnelle » : un « mal » rappelant les « angoissés » du quotidien, devenu le « deuxième versant majeur du champ des névroses » (861), atteignant tout autant le corps. Le cœur du conflit porte sur des « craintes intérieures », compulsions à accomplir des actes indésirables, retour d'idées obsédantes, lutte contre des pensées désavouées. L'explication est complexe, montrant que le désir demeure attaché à des périodes archaïques du développement libidinal : ces « impulsions venues de l'intérieur [...] créant des états sexuels qui [...] peuvent se fixer et devenir par là-même pathologiques (862) ». La lutte intime peut alors basculer vers de pseudo-solutions physiques. C'est la maladie de l'« homme aux rats », par exemple : cet Ernst Lanzer, auquel Freud consacre un long article, « résolvant » les tensions entre les vieilles injonctions de son père et un nouvel amour, « en tombant malade » et en développant une « inhibition au travail (863) ». Ou c'est le même, se jugeant brusquement trop gros, se lançant dans un régime extrême, « s'imposant pour se punir, la torture de la cure d'amaigrissement (864) ».

Peu importe, à vrai dire, le détail des effets physiques. Un « principe » en revanche est central, s'attardant au sens psychique non directement conscient de nombre de manifestations corporelles. La remarque d'Ernst Jones : « Aucun processus psychique n'est entièrement exempt d'affectivité, ni par conséquent dépourvu d'action délicate sur le corps (865). » Affirmation que Jean Starobinski oriente délibérément vers le psychologique : « Freud, en 1900, oppose à la cénesthésie, aux “stimuli organiques”, une opération de langage (866). » L'enjeu fait alors clairement naître un territoire inédit de l'« éprouvé » : celui des « impulsions » anciennes « venues de l'intérieur (867) », dont le sens se cache dans des manifestations du corps.

La pratique de la psychanalyse elle-même s'oriente dès lors vers le sensible. Le patient est censé revivre, dans le silence du cabinet, dans l'immobilité codifiée du divan, souvenirs ou « chocs » anciens restitués en effets de corps comme en effets de sens. La longue phrase de Breuer et de Freud dans les *Études sur l'hystérie*, en 1895, restitue ce qui, depuis, est devenu une vulgate largement diffusée :

Un souvenir dénué de charge affective est presque toujours totalement inefficace. Il

faut que le processus psychique originel se répète avec autant d'intensité que possible, qu'il soit remis *in statum nascendi*, puis verbalement traduit. S'il s'agit de phénomènes d'excitation : crampes, névralgies, hallucinations, on les voit, une fois de plus, se reproduire dans toute leur intensité pour disparaître ensuite à jamais (868).

Démarche « révolutionnaire (869) » fondée sur le « ressenti » et son sens, la psychanalyse n'est pas la seule pratique issue d'un profond renouvellement de sensibilité à la fin du XIX^e siècle. D'autres encore naissent, à la même époque. C'est que de tels changements ne mettent pas seulement le sensible au défi, ils en font un « instrument » pour se vivre autrement. Ils ouvrent sur des manières nouvelles de faire et de s'éprouver.

Un corps imaginé

Le monde intérieur change, le plus profondément, une fois pris en compte l'image motrice, le schéma corporel ou l'image inconsciente du corps. La vieille démarche de Cabanis, celle du début du XIX^e siècle, quêtant les impressions viscérales, cherchant dans les sensations directement et exclusivement organiques les sources des états de conscience comme des états moraux, est de part en part subvertie. Les objets d'attention se sont déplacés sans que le corps lui-même en soit effacé. Un vaste ensemble composé de représentations et de données psychologiques, mettant en scène le corps précisément, et son intériorité, lui a succédé. Les sensations « directes » se sont décalées. Ce sont les « images » intérieures qui sont devenues centrales, leurs portées, leurs sens, leurs effets. C'est un univers psychologique qui s'est imposé. Le regard se dédouble, différenciant un corps réel et un corps imaginé, le second étant plus important que le premier parce que dépositaire non plus de force, mais de sens.

Déjà, à la fin du XIX^e siècle, lorsque Campfleury commente les caricatures allemandes auxquelles John Grand Carteret consacre un livre, il différencie soigneusement les corps de surface, leur anatomie apparente ou anecdotique, et le sens que révèlent leurs déformations, voire leurs dislocations. Il moque ceux qui s'en tiennent au « dessus de l'œuvre » et ne tentent pas de « chercher le dessous » (870). Ce « caché » est fait d'épaisseur mentale, de repère intérieur, d'émotion. Il est devenu un « objet ». Il illustre une représentation particulière du corps suggérant analyse et attention. C'est elle précisément qu'interroge John Grand Carteret, lorsque, en 1888, il

compare les caricatures françaises de 1848 et celles de 1858. Des premières aux secondes, deux manières d'évoquer, mais aussi d'éprouver le corps, deux manières de « travailler » le réel, deux manières de se représenter le « sentiment de soi » :

On était à l'allumette, au pieu [en 1848] ; platitude absolue avant les gonflements, les ampleurs de l'empire, ce qui permettra à un écrivain hostile au régime de dire que, sous la République, tout fut maigre, [sous l'empire] tout fut grêle (871).

Dans ces enveloppes affinées ou dilatées, l'illustration « déforme » l'apparence pour lui donner un sens plus profond, tout en la renvoyant à la culture du temps. Présence « réelle » et « imaginaire » encore, lorsque Freud interprète la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci : Anne et Marie « superficiellement » distinguées dans leur présence physique, mais de fait peu délimitées dans leurs plis, « confondues comme deux figures de rêve (872) ». Effigies venues de « fantasme » dès lors, « mêlant » les deux mères que Léonard aurait eues, en redécouvrant vers l'âge de trois ans son père remarié : sensations anciennes exprimées dans des images de corps eux-mêmes « redéfinis ». Peu importe, à l'évidence, la « vérité » de l'interprétation. Chacun sait les critiques dont *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* a été l'objet (873). L'important est la place majeure donnée définitivement au champ du psychique, la manière dont il redouble le corps dans la conscience en le faisant plus intensément exister.

Repère plus élémentaire sinon plus trivial lorsque le physiologiste du début du XX^e siècle prétend mesurer la « mémoire » des « positions des membres » en demandant au même sujet de retrouver, les yeux bandés, le placement de son propre bras préalablement apposé le long d'un mur quadrillé (874). La précision de la réponse révèle la présence de la représentation, son état, son acuité. L'espace mental ici encore est en jeu, l'existence d'un corps intériorisé doublant le corps réel.

La mise en évidence de ces logiques intérieures n'est pas seulement théorique, elle est aussi pratique. C'est en mobilisant les représentations du corps que se multiplient au début XX^e siècle les conseils prônant l'action sur soi. La formule incantatoire, prétendue « rassurante », « Je me représente la sensation que j'éprouve quand je suis très bien (875) », malgré son accent dérisoire, confirme l'accès définitif du corps à la sphère du psychique, repère indispensable pour manifester l'existence incarnée, repère ayant gagné une évidence telle qu'il peut imprégner de part en part la pensée.

CHAPITRE 11

Le triomphe du faire

L'intérêt porté aux sens internes, leur large déploiement dans l'espace psychique, ne pouvaient manquer d'aiguiser l'attention portée aux pratiques, déclencher des méthodes, produire des « procédés ». Nombre d'engagements corporels sont autrement interrogés, on l'a vu, autrement décrits, autrement suggérés, dès le début du XIX^e siècle par exemple, lorsque le thème s'avère déjà plus marquant : volupté, usage des drogues, vitesse des engins, ascension des montagnes, nage océanique, un large univers de gestes et de manières de faire acquiert brusquement une densité sensible, dûment soulignée, dûment poursuivie, censée conduire l'individu à mieux s'éprouver. Leurs évocations se sont multipliées dans ces années 1830-1840, alors qu'elles demeuraient jusque-là plus discrètes ou négligées (876).

Un autre changement, majeur, a lieu à la fin du XIX^e siècle. Les curiosités se sont « redimensionnées ». L'enjeu n'est plus seulement de se confronter aux pratiques quotidiennes ou simplement connues, mais d'inventer des pratiques quasi révolutionnaires, des ressorts inédits, pour mieux intensifier le jeu des sensations, aiguïser la présence du sentiment de soi comme jamais. Des techniques se créent, des procédés se diffusent, confrontant le corps à un défi de sensibilité. Un jeu de machines inédites démultipliant les relations avec les forces physiques y a aidé. Foires, fêtes, expositions universelles l'ont contextualisé. Vertiges, griseries, étourdissements, l'ont valorisé.

L'enjeu est aussi d'envisager des « négociations » nouvelles avec un corps que nombre de recherches montrent débordant de logique et d'intelligence souterraines. Détente, relaxation, pratiques de rythme ou de danse ne sont autres que des stratégies d'un « dialogue » très particulier avec lui. Plus encore, un champ immense de références réflexives s'est constitué, donnant place à la manière de « se » représenter le sensible et l'intériorité. Agir sur le corps et agir sur des représentations viennent à se croiser. Le territoire physique s'est transposé en territoire psychologique. Un « sentiment de soi » travaillé, approfondi, passe ainsi par un espace intérieur où la

présence du corps est toujours mieux définie. Autant de changements renouvelant en profondeur la conscience de soi et le travail sur soi.

Étourdissements et vertiges

L'« étourdissement » physique, très présent dans les loisirs du début du XX^e siècle, est d'abord un geste fait pour « se sentir » autrement, s'éprouver, aviver le sentiment de soi, fût-ce en côtoyant la trivialité. Ce qui en démocratise la pratique et le projet. Ce qui en légitime aussi le recours, alors qu'un tel enjeu, rapproché jusque-là de l'« ivresse » ou du « divertissement », pouvait être vaguement négligé sinon méprisé.

C'est en proposant une nouvelle machine ludique pour les foires populaires de la fin du siècle qu'un inventeur français révèle, par exemple, quasi malgré lui, les orientations d'une « révolution culturelle silencieuse à la Belle Époque (877) ». L'engin est décrit comme un « appareil récréatif à force centrifuge (878) ». Son dispositif comporte une première piste immobile et une seconde piste fortement inclinée tournant à grande vitesse autour d'un axe. Les « personnes s'avancant sur le plancher mouvant (879) » sont ainsi conduites à modifier leur équilibre, à le surveiller, à retenir un corps penché à 45 degrés. Effet de sensation, de saisissement, d'emportement, à quoi s'ajoute la perception « étrange », pour chaque participant, d'apercevoir « son vis-à-vis comme s'il était à l'horizontale par rapport à lui-même : l'illusion serait extraordinaire (880) ». Le jeu intensifie l'expérience sensorielle, jusqu'à traverser l'ensemble du corps, de la posture à la vision. Thème majeur bien sûr, gagnant insensiblement la culture populaire à la fin du XIX^e siècle. L'engouement pour de telles machines s'accroît autour de 1900, confirmé par les aménagements des foires parisiennes et provinciales, devenues autant d'instruments circonstanciés de loisir et de jeu. Les « carrousels », par exemple, « emportant vers des promenades tournoyantes sans crainte de fâcheuses rencontres (881) » ; les « gondoles russes », « nouveau système de navigation qui a le privilège de donner l'illusion de la mer sans ses inconvénients (882) » ; les « escadres aériennes », permettant « d'affronter les hauts et les bas de cette navigation aérienne qui a bien son charme (883) » ; les « chevaux basculants », procurant le « plaisir intime » d'une « chevauchée fougueuse à travers champs et bois (884) ». La nouvelle puissance électrique, multipliant mille formes de tractions et de mobilités, a bien évidemment

favorisé la création de tels engins. Le motif de l'étourdissement, celui du jeu avec ce que « ressent » le corps, demeure spécifique, devenu dominant, recherché, travaillé. Démarche décisive révélant combien le statut acquis par l'intériorité physique devient un lieu précis de préoccupation et d'engagement.

C'est sous cette forme encore qu'est très souvent décrite la sensation provoquée par la bicyclette, l'engin révolutionnaire défiant l'équilibre, inventé à la fin des années 1880, avec son apparente légèreté, ses roulements à bille, sa chaîne souple, ses tubulures géométriques, ses caoutchoucs amortisseurs :

Je me vois pédalant voluptueusement à l'aube sur les chemins forestiers [...]. Dieu que c'était bon, la pleine nature, la pleine jeunesse et cette fraîcheur d'aube printanière ! L'impression en fut si pénétrante, la joie si vive qu'à soixante ans de distance mon vieux cœur vibre encore : jeunesse pas morte (885).

« Pénétration », « vibration », les références à la sensation sont devenues autant d'évidences. Le versant ludique et sensoriel du loisir l'a emporté, orchestrant très spécifiquement ses artifices, ses lieux, ses engins. Vertige et étourdissement se sont imposés :

Dans la rotation des corps aspirés vers le haut et précipités dans l'imminence de la chute, dans le tournoiement du monde et la désorientation sensorielle, l'émotion investit le corps saisi par le vertige de la vitesse (886).

Les aménagements et les machines de l'Exposition universelle de 1900 confirment de telles orientations. Le « trottoir roulant » par exemple, une des « joyeusetés de l'exposition (887) », qui fait le tour de l'enceinte en proposant plusieurs vitesses à des usagers dont la « hardiesse jubilatoire (888) » vient du défi ainsi porté à leur équilibre ; ou la « grande roue », construite « tout en fer », avec son diamètre de 106 mètres, ses dizaines de « wagons », ses restaurants, capable « d'enlever 1600 voyageurs d'un mouvement lent et doux donnant toute l'illusion d'un voyage en ballon (889) » ; ou la « maison à l'envers » où tous les sens sont provoqués, donnant aux visiteurs l'illusion de marcher sur le plafond, alors que « les meubles sont collés au parquet, que les fondations se dressent sur le ciel [...], que les fenêtres s'ouvrent sur une exposition sens dessus dessous (890) ».

L'ensemble exploite clairement les ressorts de l'industrie pour aviver l'univers sensoriel. Tel le « Palais de l'électricité » provoquant

« émerveillement et éblouissement (891) », avec ses « fontaines lumineuses », ses « bondissements d'étincelles », ses « laves fulgurantes » (892) ; ou le « stéréorama », succession d'immenses tableaux dont « les plans s'échelonnent et se silhouettent à l'infini (893) » ; ou le « Palais de l'optique » et son « sidérostas » censé faire apparaître la lune à la distance d'« un mètre (894) ». Le bouleversement sensoriel est bien au cœur du jeu.

L'inédit de la « détente »

Au-delà de l'étourdissement, d'autres pratiques semblent suggérer l'inverse : le calme, la détente, le relâchement. Rien de simple pourtant : une ressemblance ultime recoupe les deux démarches. C'est précisément en atteignant le cœur de la sensibilité interne que ces secondes pratiques prétendent à plus d'efficacité. Le fait d'être « détendu (895) », par exemple, mot apparu seulement dans les dernières décennies du XIX^e siècle, devient un acte, mobilise une perception physique, gagne le cœur des organes en accentuant le sentiment de soi. Démarche visant la « pacification » d'un corps débordant lui-même de logiques propres. Voilà une manière différente de se laisser « pénétrer ». Ce que suggèrent les héros de Joris Karl Huysmans dans les années 1880-1890 : « Ils s'assirent, le poêle attisé ronflait. Durtill éprouvait la soudaine détente d'une âme frileuse presque évanouie dans un bain de fluides tièdes (896). » Ou le même, « détendu par [quelque] atmosphère lénitive (897) ». Ou d'autres encore, « enfouis dans des fauteuils (898) » pour mieux s'abandonner. Ou Maître Le Ponsart, le notaire provincial, se détendant au Palais Royal, avant d'affronter le parti adverse : « Il soufflait, engourdi, la tête un peu renversée, sentant une délicieuse lassitude lui couler par tous les membres (899). » Le thème est neuf : première stratégie physique et psychologique opposée aux tensions, première tentative d'y « résister » en s'« éprouvant ». Un « état » physique particulier, une manière inédite de travailler l'intériorité sont inventés. Les illustrations elles-mêmes le suggèrent. Madame Sténo, dans le *Cosmopolis* de Paul Bourget en 1893, troublée par la présence de Lincoln Maidland assis sur un siège plus bas, est représentée par le graveur, alanguie, à demi allongée dans un fauteuil d'osier au dos fortement incliné, prolongé par un tabouret bas, où reposent les jambes, recouvert de « coussins et de soie molle (900) ». La comtesse « fume une cigarette », mêle ses « aspirations » à un air « subtil et tiède », prétend

goûter l'atmosphère « moelleuse » (901) de la terrasse. Même position ou presque pour monsieur de Monthelin dans *Histoire d'une Parisienne* d'Octave Feuillet en 1881 : dos et nuque renversés dans un fauteuil profond, jambes croisées et allongées jusqu'aux chenets de la cheminée, l'homme est dit confortablement « établi au coin du feu (902) ». Respiration soulignée, cigarette ostensiblement aspirée, la gestuelle, comme la fumée, achève l'évocation. C'est très clairement le sens de la publicité américaine de 1914 pour les cigarettes *Egyptian Deities*, où un Père Noël, apparemment satisfait de son éternel périple, fume, renversé dans un fauteuil immense, jambes allongées, bouche entrouverte, le visage irradié de plénitude (903).

Il faut s'attarder aux images. Elles révèlent, à la fin du XIX^e siècle, une inventivité d'abandons. L'attitude assise en particulier : bras enroulés autour des dossiers, accoudés sur les tables, croisés sur le ventre, noués en arrière de la tête, tombant nonchalamment vers le sol, tranchent avec les positions plus standardisées des décennies précédentes. Au tableau d'Edouard Manet, *Sur la plage* (904), en 1873, par exemple, avec son couple installé sur le sable, jambes allongées, coude au sol, buste incliné, répond, quelques années plus tard, le tableau *En yacht*, de Pierre Bonnard (905), avec ses personnages totalement alanguis, toujours plus abandonnés même, dans des fauteuils toujours plus inclinés. L'abandon s'est accru. Le corps épouse des sièges aux profils étirés, image censée faire évidence : détente et repos.

Il faut s'attarder également aux objets. Le fauteuil par exemple, ses formes, ses matériaux, ses profils, mutent durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Les surfaces se rembourrent, les dossiers s'amplifient, les angles s'inclinent, les bras se recourbent, les limites se prolongent, facilitant le soutien des jambes et l'abandon du corps (906). Changements si importants que le fauteuil, déjà dénommé « confortable », aux armatures rigides et au dos légèrement incliné, sur lequel serait mort le « chansonnier » Pierre-Jean Béranger, en 1857 (907), apparaît « démodé » comparé au fauteuil présenté par le fabricant américain Razan, de Philadelphie, à l'Exposition universelle de Londres en 1851 : des ressorts accroissent la souplesse, une crémaillère permet de varier l'inclinaison du dos, des tubulures rendent l'ensemble plus « léger et d'une grande simplicité (908) ». Dispositif qu'« améliore » encore le « grand fauteuil confortable anglais », vendu par la manufacture de Saint-Étienne, au début du XX^e siècle, avec son dos « renversé », sa « moquette fine », ses coussins matelassés, son « bout de pied assorti (909) ».

La variation de l'inclinaison proposée par les firmes américaines est

caractéristique. Le résultat faciliterait « la sieste » ou « la lecture », selon la position adoptée, ou même le sommeil, une fois le dispositif abaissé en « lit » (910). L'utilisateur est invité à « s'éprouver » physiquement pour mieux trouver l'angle idéal, à calculer une position selon la gêne ressentie ou le confort recherché. C'est la « machine » alors qui confirme la présence du sensible autant que son attente. C'est le mobilier qui appelle la sensation. Avec lui, l'univers interne s'inscrit directement, et pour la première fois, dans les engins, leurs structures, leurs profils.

Autre mécanique encore, la chaise longue, totalement révisée, avec son étoffe légère et moulante, ensemble aux minces tubulures, présent dans les catalogues de la fin du XIX^e siècle, censé soutenir, de part en part, un corps arrondi et relâché. Autre mécanique enfin, plus souple, plus légère, plus émollissante aussi, le *comfort swing chair*, proposé en 1900 par la marque Hoggard and Marcusson, à Chicago. La position assise y devient oscillante. Le corps suspendu, entièrement porté par l'enveloppement de l'engin, semble s'abandonner jusqu'au bercement. La publicité promet quasiment des effets magiques : « En quelques minutes vous vous retrouverez aussi bien restauré [*refreshed*] qu'après une entière nuit de sommeil (911). » Peu importe l'affirmation bien sûr, l'important tient à la certitude d'un résultat précis : la conviction selon laquelle le dispositif peut agir sur le « dedans » du corps autant que sur la manière dont celui-ci est éprouvé. Autre exemple enfin, à lui seul remarquable, la manière dont Isadora Duncan, la danseuse américaine, décrit l'appartement qu'elle occupe à Bayreuth en 1904 : « Phillipsruhe contenait des sofas, des coussins, des lampes roses en quantité, mais pas la moindre chaise (912). »

Encore faut-il nuancer. Ce versant inédit de la « détente » ne saurait indiquer un simple triomphe du « relâchement » à la fin du XIX^e siècle. La comtesse Sténo, dont est sensible l'alanguissement circonstanciel dans le *Cosmopolis* de Paul Bourget, « fouette » régulièrement son sang par de vives ablutions matinales (913). Son compagnon, Lincoln Maitland, n'a jamais « cessé de pratiquer les sports les plus athlétiques (914) ». Ce qu'atteste une vaste « largeur d'épaules (915) » émergeant de son frac. Monsieur Monthelin, enfin, dans *Histoire d'une Parisienne*, pratique l'équitation et l'escrime avec autant de dextérité que de régularité (916). C'est que le sport lui-même, dès la fin du XIX^e siècle, intègre ce projet neuf de la « détente ». Pierre de Coubertin le promeut, le décrit. Il le situe avant ou après les exercices, ou même dans leur intervalle, comparant pour la première fois, et

minutieusement, les impressions « internes » provoquées par la chaise longue que devrait utiliser l'athlète, et celles provoquées par le fauteuil traditionnel :

Le fauteuil délasse directement le milieu du corps, les reins, et, indirectement, les épaules et les jambes : il n'y suspend pas la vie musculaire. Si vous êtes doué de quelque faculté d'analyse, vous sentirez nettement, en faisant l'expérience sur vous-mêmes, cette différence, laquelle n'a du reste rien de surprenant, puisque les appuis fournis par le fauteuil ne sont pas absolus, perpendiculaires que pour une portion du corps et qu'ils ne sont pour les autres portions relatifs, obliques [sic]... Pour tous ces motifs, par sa forme et son élasticité moyenne, la chaise longue recourbée, en rotin permet à l'homme de se procurer un maximum de détente en un minimum de temps [\(917\)](#).

C'est bien une culture nouvelle du corps qui s'amorce avec la fin du XIX^e siècle, non que s'y effacent les thèmes de l'effort ou de l'énergie, bien au contraire, mais s'y renouvellent totalement ceux du repos, de la réparation, de l'abandon, celui, surtout, de la sensation musculaire censée les accompagner. La traditionnelle surveillance des postures s'assouplit, leur stricte codification se transforme, orientée vers plus de liberté. Ce que les sportifs prétendent appliquer : « Il faut sacrifier les beaux principes, les recherches de correction et d'élégance, la lenteur et le figolé, pour viser le plus pratique ou plus rapide : toute une révolution... [\(918\)](#) ». Une distance se creuse, dès la fin du XIX^e siècle, entre les exercices apparemment plus libres des jeux sportifs et ceux plus codifiés de gymnastiques traditionnelles. D'où l'insistance bien particulière des sportifs : « Ce qu'il leur faut [aux enfants], ce sont des exercices librement pratiqués et l'abandon de cette funeste préoccupation qui se fait aujourd'hui de préparer les enfants à leurs années de caserne [\(919\)](#). »

Distance sociale aussi. L'attitude plus libre, plus « éprouvée », sinon plus travaillée, est celle de franges sociales censées montrer leur aisance à la fin du XIX^e siècle, celles dont la réussite plus individuelle tient à s'« exposer » en rompant avec la tradition de maintiens jugés rigides, compassés. Leurs « représentations » intimes sont différentes. Marque de « sérénité » pour cette classe sociale fortunée de la fin du XIX^e siècle que Thorstein Veblen a appelée la « classe de loisir [\(920\)](#) ». Celle qui justifie tourisme, voyages, parcours en paquebot, « ce seul lieu où l'on peut “ne rien faire du tout” sans éprouver le moindre remords [\(921\)](#) ». Nouvelle assurance dans la manière d'habiter un corps plus affirmé [\(922\)](#), plus systématiquement ressenti aussi, portée par des élites fréquentant l'université, abordant les professions libérales, les métiers du tertiaire, les responsabilités administratives en voie

de lent renouvellement. Le Louis Bertin de Dominique Ingres (923), directeur du *Journal des débats*, en 1832, représenté fermement campé, volontairement redressé, fixé à son dossier, suggère une image toute différente de celle de l'amateur d'art, Victor Choquet, représenté par Paul Cézanne (924) autour de 1880, assis de biais, jambes croisées sur son fauteuil, bras négligemment accoudé au dossier. Une détente apparente sinon une plus grande appartenance à soi se sont instaurées.

La relaxation et la respiration

Ce sujet de la « détente » et celui de quelque bénéfice intime tiré du fait d'être « détendu » font naître une pratique radicalement nouvelle à la fin du XIX^e siècle : celle dite de « relaxation ». L'enjeu porte sur un total relâchement physique. Son but : se sentir soi-même « plus calme (925) », se posséder davantage, en tirer un gain tout personnel. Une exigence s'y ajoute : ne plus simplement se détendre en évitant « d'agir », mais rechercher consciemment la « non-contraction », quêter le « ressenti », s'efforcer d'abolir la tension (926), engager un dialogue avec un organique supposé « complice ». Pour la première fois, le fait d'« éprouver le corps » devient un objet de travail, voire d'acte aussi spécifique que pensé : un quasi-programme, un investissement répété, systématisé. Des exercices se multiplient, ouvrant sur un univers totalement différent de celui de l'exercice musculaire habituel. François Delsarte, professeur de chant parisien au milieu du XIX^e siècle, en est l'initiateur. Ses théories, pourtant largement ésotériques, vaguement religieuses aussi, orchestrant l'anatomie selon une thématique trinitaire, « Vie, Âme, Esprit (927) », n'empêchent en rien la visée d'une pratique inédite : « rendre [en le relâchant] le corps disponible à l'expression des sentiments (928) ». D'autant que s'y ajoute le credo, largement intuitif, selon lequel le « corps et l'âme ne font qu'un (929) ». Le thème du tonus, plus encore, sa récente révolution physiologique (930), demeure à l'horizon du propos. D'où la formulation du projet : ressentir concrètement toute contraction pour mieux l'annuler, rendre le corps plus fluide, cibler la conscience d'un réel abandon. Finalité première : l'aisance dans l'expressivité du chant. Les effets, en revanche, vont au-delà. Delsarte localise le travail sensoriel, l'intensifie : isoler la perception de chacune des vertèbres, par exemple, les « vingt-quatre touches distinctes » de cet

admirable « clavier [\(931\)](#) » que constitue la colonne vertébrale, s'exercer à l'affaissement de chaque membre aussi, effectuer un relâchement en chaîne, de la tête vers le bas, pour mieux annuler toute crispation. Une « préoccupation » toute particulière émerge alors, rigoureusement « intérieure » : l'inverse de la mobilisation motrice, tout en demeurant une mobilisation « charnelle ». Avec elle, la conscience musculaire n'est plus seulement objet d'attention, elle est devenue objet d'entraînement, de répétition, d'affinement. La représentation l'a emporté.

Ce n'est pas en France pourtant qu'un tel système s'est d'emblée imposé. La « relaxation » ne saurait encore être un phénomène culturel entre 1850 et 1870. C'est aux États-Unis, à la fin du siècle, qu'un élève de Delsarte, Steele MacKaye [\(932\)](#), parvient à faire du *relaxing* une méthode connue et diffusée. Est-ce en « réponse » à une industrialisation rapide, à une multiplication des métiers de bureau, à un sentiment diffus de tension, à mille situations où chacun se sentirait « *probably cramped* [\(933\)](#) », « *anxious-minded and strained* [\(934\)](#) » ? Toujours est-il que les exercices se systématisent davantage encore avec les méthodes promues en Amérique du Nord autour de 1900. L'attention au rythme respiratoire, par exemple, à la lenteur calculée de chaque mouvement, le souci d'une concentration précise sur le geste, l'indication de se « relaxer plus et plus [\(935\)](#) » se banalisent dans les démarches américaines. Geneviève Stebbins identifie, en 1902, dix types de respirations à « éprouver » en distinguant les niveaux du torse, voire de l'abdomen [\(936\)](#). Eustace Miles multiplie, en 1904, les exemples de « relaxation » à appliquer dans la vie quotidienne : ne pas froncer les sourcils, relâcher la bouche, les yeux, les doigts, les pieds, marcher, parler, écrire, manger « tranquillement » (*leisurely*), « ne pas crisper l'ensemble du corps » [\(937\)](#)...

Plus original, c'est sur le corps lui-même que sont inventées des « images » internes à réaliser et à appliquer. L'« organique » se renouvelle comme objet de conscience, témoin psychologique du sentiment de soi. Chaque partie physique s'offre comme lieu de représentation possible. Se relaxer consiste à imaginer son propre corps, une fois allongé, « s'enfoncer dans le sol [\(938\)](#) » sous l'effet de son poids ; respirer « calmement » consiste à imaginer sa cage thoracique prenant la forme d'une « boîte indéfiniment extensible [\(939\)](#) » ; abandonner sa main consiste à imaginer sa « saisie » au contact d'un « objet mort [\(940\)](#) » ; retrouver la contraction une fois la relaxation effectuée serait éprouver une énergie traversant les muscles

comme un « courant d'eau envahissant un canal brusquement libéré (941) ». Images « construites » bien sûr, mais voulues, décidées, faisant exister le corps comme instance psychologique, prolongement direct d'un « éprouvé » intérieur. Elles renversent surtout de part en part le vieil univers classique des représentations organiques : non plus le théâtre des humeurs, figures des douleurs ou des passions, celles animant un corps demeuré « externe » (942), mais la création d'un flux d'images coextensif au soi, censé coïncider avec lui, modulant ses états selon la manière dont il est consciemment orienté. Reste que, contrairement aux conclusions quelque peu hâtives des physiologistes du XIX^e siècle sur la « base physique de l'unité du moi (943) », la conscience est bien ici première par rapport à un corps devenu son lieu d'existence et d'expression. Originalité fondamentale quoi qu'il en soit : cette même conscience ne peut se concevoir et se « travailler » sans l'immédiate mobilisation de son versant corporel.

La danse et le « dedans » du corps

C'est autour de ces « exercices » préalables de relaxation que s'invente une danse également nouvelle à la fin du XIX^e siècle : détendre en tout premier lieu le corps pour mieux suggérer une dynamique « déferlant (944) » vers des membres « détendus » et assouplis. Le « delsartisme » aurait promu une telle mise en acte, allant jusqu'à « libérer nos corps des chaînes qui entravent nos membres », selon le *New York Herald* du 20 février 1898 (945). Isadora Duncan, la danseuse américaine important sa méthode en Europe dès 1899, est celle qui campe l'innovation avec le plus de force et le plus de précocité, celle qui lui donne sa forme la plus construite. Outre la référence à Delsarte, un enjeu premier tient à la critique radicale des instruments traditionnels de la danse académique : le corset jugé trop contraignant, les chaussons et leur embout rigide jugés trop artificiels, la tenue globale aussi jugée trop « déformante ». Isadora dansera seule, pieds nus, vêtue de voiles transparents et légers, sur des musiques de son choix. Une manière de rébellion contre les conventions, une manière d'impulser davantage la simple anatomie. Son corps dès lors s'enflamme avec une telle force et une telle originalité que le public en est captivé. Les critiques jurent à l'absolue création : « Elle laisse en vous une trace ineffaçable (946). » C'est, qu'au-delà de la volonté d'affranchissement et du talent très singulier de la danseuse, un

second enjeu tient au projet expressif : éprouver intensément le corps pour mieux le faire « vibrer » sur scène. Isadora Duncan prétend, dans ses gestes, retrouver des forces originelles, devenir le « symbole de la liberté nouvelle (947) », exprimer « les sentiments et les émotions de l'humanité (948) », chanter « les joies du corps (949) ». Son imaginaire rejoint le cosmique, « ondulant au rythme de l'océan (950) ». Elle renverse le projet traditionnel de la danse en opposant aux formes « fixées » de l'extérieur des forces venant de l'intérieur. Elle ajoute, avec le temps, une sensibilité aux thèmes dionysiaques, ceux de Nietzsche entre autres, la volonté de laisser émerger la transe, ou la sensibilité aux thèmes évolutionnistes, prétendant renouer avec « les forces immanentes de l'évolution à l'œuvre dans la nature (951) ». La tentative, malgré ces références largement approximatives, voire bavardes, est bien d'exprimer un corps promouvant la résonance intérieure comme jamais. D'où cette « méthode » délibérée touchant un public en suggérant la sensibilité du « dedans » : « le désir précède l'action », « la sensation l'emporte sur le geste », la danseuse « ne peut rien faire d'autre que d'éprouver » (952), dit très justement Laetitia Doat dans une thèse récente.

Une structure quasi physique spécifie d'ailleurs toute l'originalité du projet : le mouvement semble lui-même poussé par une force sensible devenue visible, l'ondoiement, le flot, le vibratile, le déséquilibre, le « serpentement (953) ». Ce que suggère André Levinson en spectateur attentif : « Par elle la danse devenait l'essor libre de l'être se laissant aller à ses impulsions, le balbutiement éperdu du muscle. Expression immédiate du moi, cet art s'émancipait de toute discipline préméditée (954). » Le personnage introduit à la modernité : ses pieds nus, son corps à peine voilé symbolisent une vie plus libre, plus affranchie des contraintes du temps, contestant autant la famille traditionnelle que la domination subie par la femme ou l'éducation autoritaire et disciplinée. Les quelques textes laissés par la danseuse révèlent une attention exceptionnelle à la sensibilité corporelle jusqu'à la description délibérément subjective, quasi pionnière, des douleurs « déchirant les os et les nerfs, comme si quelque chose se broyait en moi (955) » vécues personnellement dans l'accouchement. La danse s'inscrit dans un monde et une sensibilité.

Pour beaucoup de commentateurs, « il y aurait, dans l'histoire du corps, un avant et un après Duncan (956) ». Les spectateurs du début du XX^e siècle en ont retiré le sentiment que leur intériorité physique elle-même pouvait en être ébranlée : « Cette figure isolée sur une scène solitaire confronte chacun

de nous au secret d'un désir primal invinciblement inscrit dans la fibre de notre être (957). » Plus encore, la vision de chaque pas dansé est définitivement transformée. Le rythme a définitivement pénétré le corps : « L'homme sent tout naturellement vibrer les rythmes dans tous ses muscles conscients (958). »

La tentation de l'« orthopédie morale »

L'insistance sur le psychologique, l'attention à la conscience corporelle, le triomphe d'une image transformée en action ont aussi leur versant « réducteur ». Une « raideur », une dureté même, peuvent y triompher : l'imaginaire d'un transfert mécanique par exemple entre la représentation et le corps, le rêve d'imposer quelque ordre intérieur, l'application première et exclusive de la « volonté ». Les textes se multiplient sur ce point à la bascule du siècle visant une simple acquisition de force, une implacable domination sur soi. Ils font du vouloir une instance centrale, prétendant l'« élever [...] d'une manière inconnue jusqu'alors (959) ». Ils suggèrent des images de grandissement projetées sur chaque comportement : une manière d'imposer la puissance, de mobiliser la conviction jusqu'à l'autosuggestion. La découverte d'un corps psychologique se résumerait du coup à un seul effet : l'émergence d'un strict commandement intime, la référence à quelques paroles incantatoires, à quelques évocations insistantes et répétées. L'image motrice deviendrait simple injonction.

De telles visées ont leurs correspondances sociales. L'attente y est contextualisée, ciblée : s'affirmer face à une concurrence jugée croissante, par exemple, inventer une force, s'éprouver efficace, affermir une « vigueur nerveuse devenue si essentielle pour atteindre son but dans la vie (960) ». Non que le thème de l'ambition soit nouveau bien évidemment, ce que montrent les personnages balzacien, mais l'extrême déploiement des strates sociales en revanche est de part en part inédit dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Le projet appartient ici aux dominés plus qu'aux dominants, aux franges sociales besogneuses plus qu'aux franges sociales aisées. L'enjeu y est explicite : gravir les marches d'un milieu économique où le tertiaire et l'industrie recomposeraient les postes, les responsabilités, les salariats. L'univers de la fin du XIX^e siècle en est l'illustration : le nombre de fonctionnaires français, par exemple, double, entre 1871 et 1900 (961), de

même que se diversifient grades et échelons dans les administrations. Les réussites lentement affirmées imposent l'opiniâtreté, l'engagement personnel, l'« entraînement » calculé. Un mot y triomphe : « la culture de soi-même comme but de la vie (962). » Un constat, surtout, suggère la crainte de compétitions nouvelles, mobilisant précautions, calculs, préparations :

Depuis bien des années tous les petits bourgeois de France, cultivateurs, industriels ou commerçants, font de leurs fils des bacheliers avec l'espoir de les voir devenir, vers la 25^e année, avocats, médecins ou fonctionnaires de l'État (963).

D'où cette « orthopédie morale (964) », ces exercices conçus « pour acquérir dans la société une situation prépondérante et devenir quelqu'un (965) ». L'ambition se transforme en exercice régulier, l'attente en épreuves répétées, « le succès de quelques-uns fondant la volonté persistante de promotion de tous (966) ». Les conseils dès lors se multiplient, prenant le corps comme lieu de changement visible, l'« image motrice » devenant elle-même simple instrument. Toutes finalités qui corrigent, suggèrent, imposent. Pour « contrôler » ses propres maux, par exemple : « Vous avez, au genou, une douleur qui vous empêche de marcher. Le soir, en vous couchant, avant de vous endormir, vous vous dites mentalement, “Demain je marcherai ; je ne souffre plus, je n'ai pas de douleur, je peux marcher” (967). » Pour contrôler ses propres gestes et mouvements, « aujourd'hui je veux que mes muscles soient des instruments dociles (968) ». Pour contrôler ses propres apparences et formes, « se voir en imagination, tel que l'on voudrait être, soit moralement, soit organiquement, soit plastiquement (969) ». L'appel à la force devient « évidence pour chacun (970) », ou encore le *struggle for life*, selon la formule très superficiellement tirée de Charles Darwin (971). Aucun doute, la représentation l'a bien emporté, mais pour des formules aussi réductrices que crispées. Tel est l'univers de cette littérature nouvelle promettant la « confiance en soi (972) », détaillant la manière de « devenir fort (973) », celle de « faire son chemin dans la vie (974) ». Tel est aussi le contexte risquant d'appauvrir la découverte décisive d'un corps psychologisé.

L'exercice et la transformation de soi

Impossible pourtant de s'en tenir à ce seul constat. Une nouveauté s'impose avec le début du XX^e siècle au-delà de telles simplifications :

rappeler dans chaque exercice la nécessaire présence de la sensation, ou, mieux, rechercher des exercices confrontant systématiquement l'action à la sensation elle-même et à sa représentation. Ces derniers gagnent alors en psychologie, cultivent l'appropriation intérieure, s'adressent à la conscience comme à leur double obligé. Le sentiment de soi, avec sa lente conquête psychologique, exploite dès le début du XX^e siècle, et plus que jamais, l'exercice et l'action sur soi.

Bemarr Macfadden, le créateur du *body-building*, conseille la multiplication de respirations lentes, profondes, systématiquement « ressenties », jusqu'au sentiment d'atteindre quelque « ultime » déploiement (975) ; Jean-Pierre Millier, inventeur d'une méthode d'exercice internationalement diffusée à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, dans les années 1900 conseille de s'exercer à la contraction de certains muscles « à vide », en tous sens, ceux des pieds par exemple, des orteils, pour mieux les « éprouver », cultiver la conscience de leurs appuis (976) ; Louis Chauvois, diffuseur d'une méthode anti-obésique, conseille d'accompagner tout entraînement d'un effort très lucide « de calme et de détente nerveuse (977) ». Macfadden en particulier, dès 1906, montrant à nouveau la précocité de la culture américaine sur ce point, crée des exercices ciblant spécifiquement la prise de conscience musculaire : retenir fortement un de ses propres bras dans le dos, par exemple, tout en cherchant à élever au plus haut (« *as high as you can* ») l'épaule située du même côté, appuyer la main droite sur la main gauche tout en cherchant à élever celle-ci également au plus haut, résister avec la tête à la plus grande force qu'y appliquerait la main (978). Le corps, dans ce cas, est aussi bien agissant qu'agi, acteur et sensible au même instant, d'autant plus sensible même qu'il est acteur. Ce qui déplace l'objet du « faire », fusionnant action et réaction : le corps applique la tension à lui-même pour mieux la prolonger en expérience sensible. D'où ce croisement entre force et autoappréciation, effort visible et autoperception. La sensation interne est au cœur du projet.

L'exclusivité de la force elle-même semble davantage discutée : « Il n'y a pas une corrélation nécessaire entre la puissance brute des muscles et celle des organes essentiels de la vie (979). » Une voie, en revanche, s'est ouverte inexorablement, introduisant le sensible au sein des exercices eux-mêmes. Elle s'étend avec les années 1920, adoptée, approfondie, commentée par les entraîneurs, les pratiquants, les sportifs. Toute description de mouvements, si variés soient-ils, se garde dès lors d'omettre les sensations et les

représentations qu'ils doivent ou sont censés provoquer : le nécessaire « relâchement des jambes jusqu'aux hanches (980) » dans certaines nages, la nécessaire, et relative, « impression de chute (981) » pour mieux précéder et favoriser l'appel dans certains sauts, la nécessaire « décontraction du tronc (982) » pour mieux faciliter la respiration dans la course, la nécessaire « concentration musculaire (983) » pour la plupart des actions. « Agir » ne saurait exister sans « éprouver » et sans « conscientiser ». Impressions et images convergent. Ce que rappelle André Obey, commentant ses expériences de course, en 1924, tourné délibérément vers ce qu'il ressent : « Je me contracte et me détends. Je fonctionne sans bruit. Je suis monté sur billes qui roulent dans l'huile (984). » Ou Henri de Monterlant évoquant ses sensations athlétiques, en 1924, et « leur douceur qui clôt les yeux (985) ». Ou Jean Prévost, en 1925, transformant l'interne en univers de messages et de signes bouleversé par les pratiques sportives, jusqu'à quelque possible « révision » du moi : « Ces avertissements et ces lourdeurs de muscles demeuraient un langage, bien que subtil, étranger – comme des nouvelles téléphonées de province. Plus curieuse et plus moi-même, une nouvelle vie organique s'élevait avec la vigueur de l'exercice, jusqu'au niveau de mes pensées (986). » Aucun doute, les expériences sont ici modestes, elles sont même triviales, mais elles confirment à quel point c'est au cœur de pratiques nouvelles que l'individu du début du XX^e siècle cherche à mieux s'éprouver sinon à mieux exister autant qu'à mieux se représenter.

Des jeux d'étourdissement à la relaxation, de la danse moderne aux exercices sportifs, de l'imaginaire au faire, les investissements physiques du début du XX^e siècle ont totalement redéployé les modes d'écoute de soi, la place donnée au sensible, les liaisons entre le « ressenti » physique et la manière de le penser. Ils ont prolongé ce que la littérature, la psychologie, la physiologie de la même époque ont pu découvrir, impliquant la totalité de la sphère corporelle dans chacune de nos sensations. Ils ont introduit aussi la sensibilité contemporaine prompte à assurer combien « notre corps est nous-mêmes. Il est notre seule réalité saisissable (987) », selon une certitude qui ne se dément pas.

Aucun doute, le corps d'aujourd'hui n'est plus le même que celui du début du XX^e siècle. Les apparences en sont modifiées, les qualités en sont rendues plus subtiles, les ressources en sont rendues plus massives, les défenses en sont rendues plus sûres. Il reste que sa totale appartenance à

l'univers psychologique prolonge une dynamique née depuis longtemps, apparue avec la modernité des Lumières, dont l'histoire fait le cœur de ce livre. Il reste plus encore que le début du XX^e siècle fait émerger d'un long parcours une idée décisive et durable selon laquelle la « sensation de notre personnalité [\(988\)](#) », le « sentiment de soi », trouvent fondamentalement leur origine dans la « représentation » du corps.

CONCLUSION

Lorsque se crée au XVIII^e siècle un intérêt nouveau pour la sensibilité « intérieure », indices variés de mal être organique, maux de nerfs, spasmes, crispations, vertiges, désordres marginaux ou discrets, tout semble indiquer une nouvelle étape dans l'affinement du sensible, celui même que suggère depuis toujours l'histoire de la culture occidentale. Les indices internes se diversifient et s'aiguisent comme se diversifient et s'aiguisent les indices externes, ceux issus de l'odorat ou du toucher, de l'ouïe ou du goût, ceux censés préciser toujours davantage le monde et ses entours. La sensibilité accrue pour le corps accompagnerait la sensibilité accrue pour le milieu. L'enrichissement des messages charnels serait du même ordre que l'enrichissement des messages spatiaux. L'homme « intérieurement » sensible, évoqué par les Lumières, ne serait qu'un simple témoin de l'inexorable marche du procès culturel occidental.

Rien de simple pourtant. Rien d'univoque aussi. Ce sont des révisions profondes qui naissent avec le redéploiement de cette sensibilité « interne », des inflexions majeures, décisives. C'est que loin de se limiter aux douleurs ou aux troubles venus de quelque nuit des organes, la centration inédite sur ce type de sensibilité concerne tout autant les comportements quotidiens, les façons d'être, celles de vivre et de s'éprouver. Le « je sens donc je suis », clairement affirmé par la culture des Lumières, totalement différent du classique et cartésien « je pense donc je suis », conduit à des conséquences plus centrales qu'il n'y paraît. Il ne s'accompagne pas seulement d'une manière nouvelle d'apprécier les « choses », de rendre plus curieux les effets provoqués par l'univers matériel, ceux de l'eau, de l'air, du chaud, du froid, du beau, du laid, du proche ou du lointain... Il ne rend pas seulement le milieu plus riche, plus inattendu. Il s'accompagne aussi d'une manière totalement inédite de s'éprouver soi-même, de chercher dans le corps une assurance, une certitude jusque-là inconnues. Avec lui, l'identité se déplace,

non plus seulement garantie par l'âme, ou la conviction ancienne de quelque clarté intérieure, mais par un sentiment, une impression plus sourde, plus opaque, fondée sur le croisement du charnel et du mental, mêlant l'immédiateté de la conscience à l'immédiateté du corps. Ce qui conduit chacun à se penser davantage à partir de sa propre présence physique. L'analyse inédite de certains symptômes le dit, commentés pour la première fois, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en vue d'évoquer cette même identité : l'imaginaire des déformations de l'espace intérieur par exemple, le sentiment « illusoire » de perdre ses propres limites ou celui d'éprouver leur incontrôlable rétrécissement, « vivre » un déplacement incoercible des enveloppes « personnelles », phénomène d'emblée ressenti comme une souffrance, un irrémédiable changement d'être, une perte d'appartenance, alors qu'un tel phénomène était jusque-là jugé dérisoire ou sans portée. Le témoignage « premier », dans ce cas, a changé : non plus quelque lumière de conscience, mais ce qu'éprouve le corps, son volume, ses qualités, sa densité. Des mots le disent aussi, l'invention de Diderot par exemple, recourant pour la première fois au substantif « soi » en vue d'évoquer une intériorité personnelle, jusque-là définie par le mot âme, un « soi » qui serait précisément composite, unité intime faite d'un rassemblement sensible comme d'un rassemblement réflexif. Rien d'autre que le « centre commun de toutes les sensations », selon l'affirmation de Diderot. Ou encore l'expression tout aussi inédite, avec la seconde moitié du XVIII^e siècle, de « sentiment de l'existence », évoquée dans l'*Encyclopédie* pour désigner la première certitude d'appartenance à soi, mêlant le témoignage de conscience et le témoignage des sens.

Que de tels changements transforment la curiosité sur ce qui est éprouvé ne fait aucun doute. Les exemples se diversifient, s'approfondissent, dévoilant des attentes nouvelles, « commodités », états intimes, effets sensoriels, non simplement pour mieux attester de la richesse du monde, mais bien pour légitimer quelque « jouissance de soi », mieux installer, mieux renforcer aussi, le « sentiment de soi ». Conversion profonde, parce que, dans une telle quête, c'est bien l'individu qui se définit autrement, devenu davantage dépendant de lui-même, moins soumis à quelque ordre divin dont l'âme serait le reflet, logé davantage dans ses propres limites, condamné davantage à les mesurer ou à les apprécier. Aucune surprise alors à constater que, dans nombre de descriptions inédites, au XVIII^e siècle, celles toutes triviales de la gastronomie, de la sensualité, de l'exercice, ou même de la

fatigue ou du repos, c'est la recherche d'une « découverte d'être » qui est au centre, une accentuation d'existence, celle même dont le « ressenti » du corps serait le premier témoin et le premier enjeu. La manière de s'éprouver a changé de contenu, comme de sens, les indices physiques sont devenus des manières de dire le soi en même temps que ses « certitudes » intimes.

À cette découverte d'être, celle d'éprouver des « états », ne pouvait manquer de s'associer bientôt une démarche plus ambitieuse : faire de tels objets ainsi « ressentis » des lieux possibles de connaissance et de savoir, transformer les messages internes en indices, y déceler des causes, des explications imprévues sur soi. Tel est le projet, né au tout début du XIX^e siècle, prétendant confronter le « physique et le moral », relier sensibilité viscérale et sensibilité personnelle, trouver dans les « impressions internes » les sources de troubles intimes, de fluctuations de caractère, voire d'attitudes mentales. Première psychologie, première « science de l'homme », centrée sur les sensations obscures, les messages organiques, les impressions charnelles. L'apparition des « journaux intimes », au même moment, confirme une telle ambition : volonté d'y écrire « tout ce qui est éprouvé », exprimer ce même tout « sans effacer jamais », laisser émerger un sensible foisonnant avec une seule et unique visée, mieux se connaître. Un univers « interne » inédit, prospecté comme jamais, se transforme en objet littéraire comme en objet de culture et de savoir.

Une physiologie également bouleversée au XIX^e siècle, également tournée vers l'interne, curieuse de nerfs, de messages, de trajets sensibles, scrutatrice d'impressions enfouies ou oubliées, conduit à des savoirs tout aussi nouveaux. La « coordination des gestes » et l'ensemble du comportement même peuvent être définitivement repensés avec la prise en compte de sensations venues du « dedans ». Tels le relâchement des muscles antagonistes pour mieux libérer les contractions, l'appréciation des pressions musculaires pour mieux saisir les objets, la réaction toujours corrigée à la gravité pour mieux ajuster les postures. Plus profondément encore, c'est sur un *a priori* sensible que se fonde cette physiologie du XIX^e siècle pour expliquer toute mobilisation du corps : l'exemple étonnant de malades incapables de bouger dans l'obscurité, mais capables de le faire dans la lumière, le montrerait. Duchenne de Boulogne en donne une explication inégalée : l'absence de sensibilité interne leur interdit d'enclencher tout mouvement, tout déplacement, alors que l'appui de la vue, le regard sur leurs gestes, leur restitue repères et soutiens. Rien d'autre, du coup, qu'une

sensibilité interne devenue condition première de la perception de soi-même et de la mobilité.

C'est bien un immense champ de sensible qui se dévoile progressivement depuis les Lumières, enrichissement de repères et d'objets, accroissement de profondeur, affermissement du sentiment de « soi ». Reste que ces sensations intérieures, dont se révèlent le versant systématique, la cohérence, ne peuvent manquer aussi d'avoir leurs correspondances mentales. Ce que montrera la psychologie de la fin du XIX^e siècle. C'est sous forme d'image et de représentation que s'imposera enfin ce sensible particulier : univers devenu figure globale et intime, quadrillage intériorisé, dessin dynamique redoublant dans la conscience l'ensemble des potentialités organiques. Des mots et des repères nouveaux le disent à la bascule du XX^e siècle, « image motrice », « schéma corporel », « schéma postural », « représentation spatiale du corps », « image du corps ». Autant d'objets psychologiques inédits. Autant de repères intérieurs totalement redéployés : non plus la seule conscience du sensible, mais celle d'une topographie « intérieure », un volume, un espace personnel nouvellement désignée. Une preuve sans doute de la profonde transposition des données corporelles à l'orée de notre époque actuelle, conduites à se globaliser autant qu'à se joindre dans une sphère unique appelée « psychique ».

C'est dans cette sphère, enfin, changement ultime au début du XX^e siècle, que peuvent naître des projets d'action sur soi ou de transformation de soi. Le sensible ainsi transposé, mentalisé, devient projet d'initiative, « méthode » d'intervention. C'est sur les images intérieures de soi que se multiplient alors des propositions nouvelles : relaxations, autosuggestions, danses, exercices de rythme, pratiques de concentration ou d'expression. C'est sur un corps « psychologisé » qu'un monde sensible et souterrain en vient à être ainsi mobilisé. Autant d'initiatives conduisant aux pratiques tout actuelles, ces certitudes de se découvrir soi-même par la « conscience profonde du corps », de « libérer l'esprit en s'attaquant directement au corps », d'« effacer les contractions [physiques] polluantes » pour mieux « trouver sa vérité ». Ce « dedans » deviendrait exploré comme l'âme l'était autrefois : lieu central, ou du moins incontournable de l'identité.

Interminable histoire où c'est une première prise de conscience, celle des limites de l'individu, celle de la réduction à ses propres enveloppes, qui a fait de l'intimité sensible un lieu de mystère et de vérité autant que de pratiques toujours renouvelées.

-
- 1 . D. Pennac, *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2012, p. 155.
- 2 . F. Zom, *Mars, je suis jeune et riche et cultivé, et je suis malheureux, névrosé et seul*, Paris, Gallimard, « Folio », 1977, p. 35.
- 3 . D. Pomey-Rey, *La Peau et ses états d'âme*, Paris, Hachette, 1999.
- 4 . R. Evelyn, *À corps parfait. Tensions, douleurs, raideurs... Notre corps révèle nos secrets*, Paris, Robert Lalliont, 2003.
- 5 . *Votre beauté*, juin 2003.
- 6 . *Santé Magazine*, mars 2014.
- 7 . *Top Santé*, mars 2003.
- 8 . P. A. Levine, *Réveiller le tigre, guérir le traumatisme, retrouver notre capacité innée à métamorphoser nos traumatismes*, avec une préface de B. Cyrulnik, Charleroi, Promarex, 2004, p. 33.
- 9 . *Ibid.*, p. 141-142.
- 10 . M.-J. Houareau, « Les techniques du corps », *L'Encyclopédie pour mieux vivre*, Paris, Retz, 1978, p. 405.
- 11 . T. Bertherat (avec la coll. de C. Bernstein), *Le Corps a ses raisons : auto-guérison et anti-gymnastique*, Paris, Seuil, 1976, p. 71.
- 12 . G. Doucet et M.-F. Pédiolau, *L'Anti-Fatigue*, Paris, P. Lebaud, 1991, p. 107 sq.
- 13 . Voir [http ://www.cevern.fr/](http://www.cevern.fr/). Voir aussi N. Midol, *Écologie des transes*, avec une préface de F. Laplantine, Paris, Téraèdre, 2010.
- 14 . C. Baudry, « Méditer fait baisser la tension », *Psychologies Magazine*, n° 338, mars 2014.
- 15 . D. Pennac, *Journal d'un corps*, *op. cit.*, p. 12.
- 16 . Voir, en particulier, D. M. Levin, *Modernity and the Hegemony of Vision*, Berkeley, University of California Press, 1993. Voir, pour une perspective anthropologique sur une telle question, D. Le Breton, *La Saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006.
- 17 . A. Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts...*, La Haye, 1690, art. « Sens ».
- 18 . Voir P. Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, 1964, 5 vol., art. « Sentiment ».
- 19 . G. H. Mead, *L'Esprit, le Soi et la Société*, Paris, PUF, 1963 (1^{re} éd. 1959), p. 116.
- 20 . Voir ici le texte fondamental de Charles Taylor, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Paris, Seuil, 1998 (1^{re} éd. 1989), en particulier la définition du philosophe comme « penseur autonome », thème ayant joué « un rôle capital dans la radicalisation des Lumières » (p. 411).
- 21 . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* (1769), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 886. Le livre ne sera publié qu'en 1830, mais, outre qu'il correspond à de nombreux autres thèmes publiés, en particulier, dans l'*Encyclopédie*, il demeure, avec *Le Neveu de Rameau*, le texte « le plus commenté » de l'auteur. Voir R.

Lewinter, « Introduction », in D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert, Œuvres complètes*, édité par R. Lewinter, Paris, Le Club français du livre, 1971, t. 8, p. 40.

[22](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* (1769), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 911. Cette édition sera désormais la seule citée ici.

[23](#) . *Ibid.*, p. 901.

[24](#) . Voir, notamment, J. de Voragine, *La Légende dorée* (XIII^e siècle), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004 ; J. Wier, *De l'imposture des diables, des enchantements et sorcelleries*, Paris, 1570 (1^{re} éd. latine, 1568) ; R. Burton, *Anatomie de la mélancolie* (1621), Paris, José Corti, 2000, 3 vol.

[25](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 912.

[26](#) . *Ibid.*, p. 913.

[27](#) . *Ibid.*, p. 912.

[28](#) . *Ibid.*

[29](#) . La Mettrie, J. Sevestre de, *L'Homme machine* (1747), *Œuvres philosophiques*, Paris, 1796, t. III, p. 123.

[30](#) . G. M. Tripp, « L'idée de l'homme entre progrès scientifique et pensée philosophique », *Le Matérialisme des Lumières, Dix-Huitième Siècle*, n° 24, 1992, p. 230.

[31](#) . Voir G. Mensching, « La nature chez d'Holbach et Diderot », *ibid.*, p. 134 : « Le matérialisme de Diderot, loin de forger un système de pensée, aboutit à une épistémologie pratique. »

[32](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 913.

[33](#) . Voir R. Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641), *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 287 : « Or de ces idées, les unes semblent nées avec moi... »

[34](#) . R. Polin, « Locke », in M. Merleau-Ponty (dir.), *Les Philosophes de l'Antiquité au XX^e siècle. Histoire et portraits*, Paris, Le Livre de poche, « La Pochothèque », 2006 (1^{re} éd. 1956), p. 568.

[35](#) . Voir S. Goyard-Fabre, *La Philosophie des Lumières en France*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 187.

[36](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Paris, 1751-1780, art. « Sensibilité ».

[37](#) . R. Polin, « Locke » in M. Merleau-Ponty (dir.), *Les Philosophes de l'Antiquité au XX^e siècle. Histoire et portraits*, *op. cit.*, p. 568. Kant lui-même ne peut manquer de suggérer une « Apologie pour la sensibilité » dans son *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798), Paris, Vrin, trad. M. Foucault, 1970, p. 29.

[38](#) . A.-F. Boureau Deslandes, *Pygmalion ou la statue animée*, Paris, 1741.

[39](#) . A.-G. Meusnier de Querlon, *Les Hommes de Prométhée*, Paris, 1748.

[40](#) . Condillac, É. Bonnot de, *Traité des sensations* (1754), *Œuvres philosophiques* (1757), Paris, PUF, t. 1, p. 222.

[41](#) . F.-M. Arouet dit Voltaire, *Micromégas* (1752), *Romans et Contes*, Paris, Henri Curyl, 1931, 1.1, p. 168.

[42](#) . *Ibid.*

- [43](#) . *Ibid.*
- [44](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 901.
- [45](#) . H. Bernardin de Saint Pierre, *Études de la nature* (1786), Paris, cité par S. Goyard-Fabre, *La Philosophie des Lumières*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 217.
- [46](#) . J.-J. Rousseau, *Les Confessions* (1771), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 8.
- [47](#) . Buffon, G.-L. Leclerc de, *Œuvres complètes avec les suppléments*, Paris, 1835-1836, t. IV, p. 164.
- [48](#) . *Ibid.*, p. 165.
- [49](#) . Condillac, É. Bonnot de, *Traité des sensations*, *op. cit.*, p. 256. Sur le « toucher » chez Condillac, voir D. Le Breton, *La Saveur du monde...*, *op. cit.*, p. 177-178.
- [50](#) . É. Bonnot de Condillac, *Traité des sensations*, *op. cit.*, p. 252.
- [51](#) . Condillac fait bien référence à un « toucher » initial, lequel, en l'absence des autres sens, donnerait à la statue « le sentiment qu'elle a de l'action des parties de son corps les unes sur les autres ». Il donne même un nom à ce « toucher », celui de « sentiment fondamental ». Mais ce même sentiment demeurerait totalement limité voire amputé. Il faut l'intervention de la main et de ses excursions sur le corps pour que la statue découvre ses parties et son « étendue ». Voir *Traité des sensations*, *op. cit.*, p. 251-252.
- [52](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 913.
- [53](#) . *Ibid.*, p. 917.
- [54](#) . *Id.*, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 822.
- [55](#) . *Id.*, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 919.
- [56](#) . A.-F. Boureau-Deslandes, *Recueil de différents traités de Physique et d'Histoire naturelle*, Paris, 1748, t. I, p. 151.
- [57](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Existence ».
- [58](#) . Le mot de « sensibilité » lui-même acquiert, dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle, un sens comprenant une « composante plus physique, voire biologique ». Voir G. Sauder, article « Sensibilité », in M. Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997.
- [59](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Existence ».
- [60](#) . Michel Delon a remarquablement évoqué le style « suggestif » plus qu'« achevé » de Diderot. Voir sa préface aux *Œuvres philosophiques* de Diderot, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. XVIII : « L'œuvre achevée, le chef-d'œuvre définitif reste ici une fiction, un idéal en vue duquel Diderot a travaillé, mais dont il suffit d'avoir suggéré une idée. »
- [61](#) . S. Goyard-Fabre, « Philosophie des Lumières », in S. Auroux (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle. Les Notions philosophiques*, Paris, PUF, 1990, 1.1, p. 1515.
- [62](#) . N. de Malebranche, *De la recherche de la vérité* (1712), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 351.
- [63](#) . P. Richelet, *Dictionnaire français contenant les mots et les choses*, Paris, 1680, art. « Conscience ».
- [64](#) . J. Delumeau, *Le Péché et la Peur. La culpabilisation en Occident, XIII^e-XVIII^e*

siècle, Paris, Fayard, 1983, en particulier, « La mise au point de l'examen de conscience », p. 211.

[65](#) . J. Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1977, p. 169.

[66](#) . J. Delumeau, *Le Péché et la Peur...*, *op. cit.*, p. 220.

[67](#) . J. Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge...*, *op. cit.*, p. 171.

[68](#) . Thérèse d'Avila, *Le Château intérieur ou les demeures de l'âme* (1577), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, p. 576.

[69](#) . Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote* (1609), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 42.

[70](#) . Cité par E. Panofsky, *L'Œuvre d'art et ses significations. Essais sur les « arts visuels »*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1969 (1^{re} éd. 1955), p. 127.

[71](#) . J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, Paris, Seuil, 2002, p. 112.

[72](#) . N. Machiavel, *Le Prince* (1513), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 367.

[73](#) . L. Comaro, *De la sobriété, conseils pour vivre longtemps* (1558), Grenoble, Millon, 1991, p. 78.

[74](#) . M. de Montaigne, *Essais* (1580), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, en particulier, « Au lecteur », p. 25.

[75](#) . J. Starobinski, « Montaigne », in M. Merleau-Ponty (dir.), *Les Philosophes de l'Antiquité au XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 626.

[76](#) . P. Bourgain, « La mutation intellectuelle de la Renaissance », *Révolution dans les arts en Europe, 1400-1530*, catalogue d'exposition du musée du Louvre-Lens, Paris, 2012, p. 50.

[77](#) . V. Carpaccio, *La Cellule de Saint Augustin*, Venise, Scuola degli Schiavoni, 1502.

[78](#) . F. Bacon, *De la dignité et de l'accroissement des sciences* (1624), *Œuvres*, Paris, 1845, p. 15.

[79](#) . R. Descartes, *Discours de la méthode* (1637), 6^e partie, *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 168.

[80](#) . *Id.*, *Les Principes de la philosophie* (1644), *Œuvres et Lettres*, *op. cit.*, p. 574.

[81](#) . F. Alquié, « Descartes », in M. Merleau-Ponty (dir.), *Les Philosophes de l'Antiquité au XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 495.

[82](#) . C. Galien, *De l'utilité des parties du corps* (II^e-III^e siècle), *Œuvres médicales choisies*, Paris, Gallimard, « Tel », 1994, 1.1, p. 165.

[83](#) . P. Boaystuaud, *Bref discours sur l'excellence de l'homme* (1558), Genève, Droz, 1982, p. 50.

[84](#) . J. Fernel, *La Physiologie*, Paris, 1655 (1^{re} éd. 1554), p. 372.

[85](#) . P. de la Primauday, *Académie française*, Paris, 1580, t. II, p. 26.

[86](#) . A. du Laurens, *Opéra anatomica in quinque libros divisa*, Lyon, 1593. Voir la traduction dans *Les Œuvres* (1621), Paris, 1639, p. 554, les sens ouvrant sur « la prison obscure du corps ».

- [87](#) . J. Falcon, *Notabilia supra Guidonem scripta*, Lyon, 1560, p. 120.
- [88](#) . P. de la Primaudaye, *Académie française*, *op. cit.*, t. II, p. 26.
- [89](#) . J. Riolan, *Œuvres anatomiques*, Paris, 1629, 1.1, p. 5.
- [90](#) . P. Boaystuaau, *Bref discours sur l'excellence de l'homme*, *op. cit.*, p. 9.
- [91](#) . A. du Laurens, *Les Œuvres*, *op. cit.*, partie I, p. 3.
- [92](#) . C. Galien, *De l'utilité des parties du corps humain*, *op. cit.*, t. I, p. 165.
- [93](#) . A. du Laurens, *Les Œuvres*, *op. cit.*, partie I, p. 3.
- [94](#) . J. Cardan, *Subtilités et subtiles inventions ensemble les causes occultes et raisons d'icelles*, Paris, 1566 (1^{re} éd. latine 1550), p. 329.
- [95](#) . J.-A. Sigaud de Lafond, *Leçons sur l'économie animale*, Paris, 1767, t. II, p. 276-277.
- [96](#) . A. du Laurens, *Les Œuvres*, *op. cit.*, partie I, p. 3.
- [97](#) . Voir F. Choay, « La ville et le domaine bâti comme corps dans les textes des architectes-théoriciens de la première Renaissance italienne », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 9, printemps 1974, p. 239.
- [98](#) . F. di Marchi, *Trattato dell'Architettura militare*, Brescia, 1599.
- [99](#) . P. La Primaudaye, *Académie française*, *op. cit.*, t. II, p. 26 : « Les sens corporels sont au nombre de cinq ».
- [100](#) . A. de La Framboisière, *Les Œuvres* (1613), Paris, 1649, p. 22.
- [101](#) . A. du Laurens, *Les Œuvres*, *op. cit.*, partie II, p. 264. Voir aussi, dans le même ouvrage, « Vrais messagers de l'âme », p. 264.
- [102](#) . Aristote évoque, entre autres, un *Koinos aistheterion* (sens commun). Voir *De anima*, III, 1, *De l'Âme*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2005, p. 150. Voir la note de P. Thillet, p. 373 : « "Sensation commune" parce qu'elle n'appartient à aucun sens particulier, mais peut accompagner toute saisie de l'objet propre à un sens. »
- [103](#) . Barthélemy l'Anglais, *Le Grand Propriétaire de toutes choses* (XIII^e siècle), Paris, 1554, p. 18.
- [104](#) . P. La Primaudaye, *Académie française*, *op. cit.*, t. II, p. 51.
- [105](#) . A. Furetière, *Dictionnaire universel*, *op. cit.*, art. « Sens ».
- [106](#) . Voir F. Azouvi, « Quelques jalons dans la préhistoire des sensations internes », *Revue de Synthèse*, janvier-juin 1984.
- [107](#) . A. Paré, *Les Œuvres*, Paris, 1585, p. 182.
- [108](#) . *Ibid.*, p. 177.
- [109](#) . C. Mazzio, « The senses divided, organs, objects and media in early modern England », *Empire of the Senses, the Sensual Culture Reader*, Oxford, Berg, 2005, p. 88.
- [110](#) . P. du Moulin, *La Philosophie divisée en trois parties. Savoir éléments de logique, la physique ou science naturelle, l'éthique ou science morale*, Rouen, 1661, p. 212.
- [111](#) . R. Descartes, *Les Passions de l'âme* (1649), *Œuvres et Lettres*, *op. cit.*, p. 707.
- [112](#) . G. Lamy, *Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive où l'on traite des organes des sens*, Paris, 1667, p. 18.
- [113](#) . *Ibid.*, p. 23.
- [114](#) . *Ibid.*, p. 24.
- [115](#) . Voir, R. Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 1993, p. 40 sq.

- [116](#) . M. Ettmuller, *Pratique spéciale de médecine*, Lyon, 1698, p. 586.
- [117](#) . Voir M. Foisil, « L'écriture du for privé », in P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 111, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1986, p. 331 sq.
- [118](#) . Voir, J.-L. Flandrin, « La distinction par le goût », in P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, op. cit., t. III, p. 267 sq.
- [119](#) . A. Corbin, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII-XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1982, p. 105.
- [120](#) . Voir ci-dessus, p. 26.
- [121](#) . Voir ci-dessous, p. 79.
- [122](#) . M. de Montaigne, *Journal de voyage en Italie* (ms. XVI^e siècle), Paris, Le Livre de poche, 1974, p. 449.
- [123](#) . *Ibid.*, p. 455.
- [124](#) . J. Cardan, *Ma vie* (ms. XVI^e siècle), Paris, Belin, 1992, p. 16.
- [125](#) . *Ibid.*
- [126](#) . E. Pasquier, *Lettres familières* (ms. XVI^e siècle), Genève, Droz, 1974, p. 166.
- [127](#) . *Ibid.*, p. 167.
- [128](#) . A. Furetière, *Dictionnaire universel*, op. cit., art. « Passion ».
- [129](#) . C. de Saint Réal, *Dom Carlos, Nouvelle historique* (1672), *Nouvelles du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 512.
- [130](#) . C. Sorel, *Histoire comique de Francion* (1623), *Romanciers du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 94.
- [131](#) . P. Scarron, *Le Roman comique* (1651-1657), *Romanciers du XVII^e siècle*, op. cit., p. 568.
- [132](#) . J. Racine, *Phèdre* (1667), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, 1.1, p. 768.
- [133](#) . E. Auerbach, *Le Culte des passions. Essai sur le XVII^e siècle français*, Paris, Macula, 1998, p. 47.
- [134](#) . J.-B. Van Helmont, *Les Œuvres*, Lyon, 1670, p. 224.
- [135](#) . M. Cureau de La Chambre, *Les Caractères des passions*, Paris, 1640-1642, 1.1, p. 189.
- [136](#) . *Ibid.*
- [137](#) . R. Descartes, *Méditations métaphysiques*, *Œuvres et Lettres*, op. cit., p. 277.
- [138](#) . *Id.*, *Traité de l'homme* (1648), *Œuvres et Lettres*, op. cit., p. 807.
- [139](#) . P. Pigray, *Épitome des receptes de médecine et chirurgie*, Paris, 1658 (1^{re} éd. latine 1612), p. 326.
- [140](#) . A. du Laurens, *Discours de la conservation de la vue et des maladies mélancholiques* (1594), *Les Œuvres*, op. cit., partie II, p. 301 sq.
- [141](#) . *Ibid.*
- [142](#) . *Ibid.*
- [143](#) . J. du Chesne, *Le pourtraict de la santé, où est représentée la règle universelle et particulière de bien sainement et longuement vivre*, Paris, 1618 (1^{re} éd. 1606), p. 115.
- [144](#) . *Ibid.*, p. 114.
- [145](#) . H. Institoris et J. Sprenger, *Le Marteau des Sorcières, malleus Maleficarum*

(1486), Grenoble, Millon, 1990, p. 214.

[146](#) . J. de Nynauld, *De la lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, Paris, 1615, p. 17.

[147](#) . *Ibid.*, p. 18.

[148](#) . *Ibid.*, p. 17.

[149](#) . M. Delrio, *Les Controverses et Recherches magiques*, Paris, 1611, p. 209.

[150](#) . L. Vair, *Trois livres des charmes, sorcelages ou enchantements*, Paris, 1583, p. 324.

[151](#) . *Ibid.*, p. 326.

[152](#) . *Ibid.*, p. 327.

[153](#) . A. Paré, *Animaux, monstres et prodiges* (1585), Paris, Le Club français du livre, 1964, p. 152-153.

[154](#) . J. de Nynauld, *De la lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, *op. cit.*, p. 26.

[155](#) . *Ibid.*, p. 221. Voir encore P. de Lancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons* (1607), Paris, Aubier, 1982, p. 219.

[156](#) . *Ibid.*

[157](#) . C. Sorel, *Histoire comique de Francion*, *op. cit.*, p. 145.

[158](#) . *Ibid.*

[159](#) . Voir S. Ferber, « Le sabbat et son double », in N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le Sabbat des sorciers, XVe-XVIIIe siècle*, Grenoble, Millon, 1993, p. 107.

[160](#) . « Histoire de Louis Gaufridy, frère brûlé comme sorcier », F. Gayot de Pitaval, *Causes célèbres et intéressantes avec les jugements qui les ont décidées*, Amsterdam, 1764, t. VI, p. 171.

[161](#) . Voir M. de Certeau, *La Possession de Loudun*, Paris, Gallimard, « Folio », 2005 (1^{re} éd. 1990), p. 67.

[162](#) . Sœur Jeanne des Anges, *Autobiographie*, Paris, 1644, Grenoble, Millon, 1990, p. 161. L'ouvrage est tiré du texte publié en 1644 à Paris, *La Possession de la Sœur Jeanne des Anges de la maison de Coze*.

[163](#) . *Jugement de nos seigneurs les commissaires nommés par le roy au fait des personnes religieuses et autres personnes possédées du malin esprit à Aussone*, Paris, 1662.

[164](#) . J.-A. de Thou, *Histoire de Marthe Brossier, prétendue possédée*, Paris, 1652, p. 29.

[165](#) . J. Benedicti, *La Triomphante Victoire de la vierge Marie sur sept esprits malins chassés du corps d'une femme dans l'église des Cordeliers de Lyon*, Lyon, 1583, p. 27.

[166](#) . Sœur Jeanne des Anges, *Autobiographie*, *op. cit.*, p. 112-113. Le thème est à rapprocher de ce que dit au même moment le père Surin, exorciste de sœur Jeanne des Anges, prônant un abandon aux forces divines pour mieux préserver quelque sérénité intérieure. Voir S. Houdard, *Les Invasions mystiques. Spiritualités hétérodoxes et censures au début de l'époque moderne*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 218 : « Le moi de l'expérimentateur s'absente d'une poésie qui raconte l'abandon consenti. »

[167](#) . *Ibid.*, p. 183. Les « sens intérieurs » conservent ici leur signification

traditionnelle : mémoire, imagination, entendement, voir ci-dessus, p. 36.

[168](#) . Voir ci-dessus, p. 36-37.

[169](#) . C. Gagnebet, « Discours de la sorcière de Saint-Julien-de-Lampon », in N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le Sabbat des sorciers, XV^e-XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 50.

[170](#) . A. Gari Lacruz, « Les sabbats en Aragon d'après les documents de tradition orale », in N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le Sabbat des sorciers, XV^e-XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 283.

[171](#) . Voir F. Fajardo Spinola, « Des vols et assemblées des sorcières dans les documents de l'Inquisition canarienne », in N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le Sabbat des sorciers...*, *op. cit.*, p. 305.

[172](#) . Voir R. Briggs, « Le sabbat des sorciers en Lorraine », in N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le Sabbat des sorciers, XV^e-XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 169.

[173](#) . Voir *ibid.*, p. 165.

[174](#) . « Histoire de Louis Gaufridy » (1611), F. Gayot de Pitaval, *Causes célèbres...*, *op. cit.*, t. VI, p. 165.

[175](#) . Voir A. Gari Lacruz, « Les sabbats en Aragon d'après les documents de tradition orale », in N. Jacques-Chaquin et M. Préaud (dir.), *Le Sabbat des sorciers, XV^e-XVIII^e siècle, op. cit.*, p. 283.

[176](#) . *Les Sorciers du carroi de Marlou, un procès en sorcellerie en Berry, 1582-1583*, texte établi par N. Jacques-Chaquin et M. Préaud, Grenoble, Millon, 1996, p. 126.

[177](#) . S. Cyrano de Bergerac, *Histoire comique des états et empires de la lune* (1656), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, p. 288.

[178](#) . G. Lamy, *Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive où l'on traite des organes des sens*, Paris, 1667, p. 161. Voir ci-dessus, p. 38.

[179](#) . R. Descartes, *Discours de la méthode. Œuvres et Lettres, op. cit.*, p. 148.

[180](#) . Voir ci-dessus, p. 21.

[181](#) . A. de Haller, *Mémoires sur la nature sensible et irritable du corps animal*, Lausanne, 1756, 4 vol.

[182](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Sensibilité ».

[183](#) . J.-B. Pressavin, *Nouveau traité des vapeurs ou traité des maladies des nerfs*, Lyon, 1770, préface, p. XXXIX.

[184](#) . *Ibid.*, p. XV.

[185](#) . *Ibid.*, p. XII-XIII.

[186](#) . F. Boissier de Sauvages, *Nosographie méthodique dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham et l'ordre des botanistes*, Paris, 1772 (1^{re} éd. 1763), t. II, p. 271.

[187](#) . J. Sans, *Guérison de la paralysie par l'électricité*, Paris, 1772, p. 1-2.

[188](#) . P. Bertholon, *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, Lyon, 1780

[189](#) . J.-A. Nollet, *Essai sur l'électricité des corps*, Paris, 1746.

[190](#) . J. H. Winckler, *Essai sur la nature, les effets et les causes de l'électricité* (1744), Paris, 1748.

[191](#) . J. Jallabert, *Expériences sur l'électricité, avec quelques conjectures sur la cause de ses effets*, Paris, 1749.

[192](#) . J. Veratti, *Osservazioni, fisico-mediche intorno alla elettricità*, Bologne, 1748.

[193](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Sensibilité ».

[194](#) . J.-A. Sigaud de Lafond, *Leçons sur l'économie animale*, Paris, 1767, p. 214.

[195](#) . A. Le Camus, *Médecine de l'esprit, où l'on cherche : 1° le mécanisme du corps qui influe sur les fonctions de l'âme ; 2° les causes physiques qui rendent ce mécanisme ou défectueux ou plus parfait ; 3° les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre*, Paris, 1769, t. I, p. 26. Voir aussi F. Duchesneau, *La Physiologie des Lumières, empirisme, modèles et théories*, Boston, La Haye, 1982, au sujet de T. Bordeu, p. 375 : « La "force nerveuse" a une spécificité de structure, proprement inassignable et dont le résultat est caractérisé par la conservation et l'intégration du mouvement organique. »

[196](#) . Voir ci-dessus, p. 37.

[197](#) . T. Bordeu, *Recherches sur les maladies chroniques* (1775), *Œuvres complètes*, Paris, 1818, t. II, p. 924.

[198](#) . W. Cullen, *Physiologie* (1780), Paris, 1785, p. 30.

[199](#) . En évoquant les modèles du corps et en rappelant les métaphores de l'univers classiques autour des mécaniques et des humeurs, Jean Starobinski a déjà souligné combien ces dernières ont favorisé une « hiérarchie qualitative : le mouvement est plus noble que la sensation ». Ce qui sera moins le cas, après 1750, avec les métaphores des alertes et des courants. Voir J. Starobinski, « Sur l'histoire des fluides imaginaires », *La Relation critique, L'œil vivant II*, Paris, Gallimard, 1970, p. 231.

[200](#) . La Guérinière, F. Robichon de, *École de cavalerie, contenant la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval* (1751), *Les Maîtres de l'équitation classique*, Verviers, André Gérard, 1974, p. 51.

[201](#) . Voir A. de Pluvinel, *L'Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval*, Paris, 1666, p. 20.

[202](#) . A. Vigeant, *La Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne*, Paris, 1882. Voir aussi N. Demeuse, *Nouveau traité de l'art des armes dans lequel on établit les principes certains de cet art*, Liège, 1786, p. 29 : « Aussitôt que l'on sent le tact de l'épée de son adversaire, c'est le signe qu'il veut forcer. »

[203](#) . Voir C. Besnard, *Le Maistre d'armes libéral traitant de la théorie de l'art et exercice de l'espée seule ou fleuret*, Paris, 1653.

[204](#) . J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 228.

[205](#) . N.-A. de La Framboisière, *Les Œuvres* (1613), Paris, 1659, p. 67.

[206](#) . A. Jourdain, *Le Médecin des dames ou l'art de conserver la santé* (1771), Paris, 1785, p. 18-19.

[207](#) . *Ibid.*, p. 19.

[208](#) . W. Cullen, *Éléments de médecine pratique* (1778), Paris, 1785, 1.1, p. 9.

[209](#) . A.-P. Jacquin, *De la santé ou ouvrage utile à tout le monde* (1762), Paris, 1771, p. 53.

[210](#) . F. Bacon, *Histoire de la vie et de la mort* (1637), Paris, 1647, p. 391.

[211](#) . Voir les descriptions de Michel de Montaigne, ci-dessus, p. 40.

[212](#) . P. J. Marie de Saint-Ursin, *L'Ami des femmes ou lettres d'un médecin*, Paris, 1804, p. 150.

[213](#) . *Ibid.*, p. 256.

[214](#) . F. Raymond, *Dissertation sur le bain aqueux simple*, Avignon, 1756, p. 19.

[215](#) . E. Kant, *Anthropologie...*, *op. cit.*, p. 95.

[216](#) . J. Arbuthnot, *Essai des effets de l'air sur le corps humain* (1733), Paris, 1742, p. 51.

[217](#) . B. Franklin, « Art d'avoir des songes agréables » (env. 1780), *Mélanges de morale, d'économie et de politique*, Paris, 1824, 1.1, p. 173.

[218](#) . J.-B. Pressavin, *Nouveau traité des vapeurs ou traité des maladies des nerfs*, *op. cit.*, p. XXV.

[219](#) . Le thème est inconnu de B. Ramazzini. Voir *De morbis artificum diatriba*, Capponi, 1700.

[220](#) . W. Buchan, *Médecine domestique* (1772), Paris, 1792, t. IV, p. 489.

[221](#) . *Ibid.*, p. 488.

[222](#) . J. Lieutaud, *Précis de la médecine pratique*, Paris, 1761, p. 67.

[223](#) . R. Whytt, *Traité des maladies des nerveuses, hypocondriaques et hystériques* (1764), Paris, 1777, t. II, p. 108-109.

[224](#) . F. Dutrait, « La morale, sympathie, utilité, finalité dans la morale d'Adam Smith », Paris, www.philopsis.fr, 2013.

[225](#) . Voir aussi le développement de J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, 1755 sur le thème de la pitié.

[226](#) . A. Smith, *Théorie des sentiments moraux* (1759), Paris, PUF, 1999, p. 25.

[227](#) . *Ibid.*, p. 26.

[228](#) . *Ibid.*, p. 59.

[229](#) . *Ibid.*, p. 262.

[230](#) . *Ibid.*, p. 25.

[231](#) . *Ibid.*

[232](#) . *Ibid.*

[233](#) . Aristote, *Poétique* (IV^e siècle av. J.-C.), Paris, Mille et une nuits, 1997, p. 17.

[234](#) . Voir F.-T.-M. de Bacular d'Arnaud, *Les Délassements de l'homme sensible, ou anecdotes diverses*, Paris, 1783-1787, 12 vol.

[235](#) . Voir ci-dessus, p. 40.

[236](#) . Voir ci-dessus, p. 41.

[237](#) . J. Casanova de Seingalt, *Histoire de ma vie* (1798), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, t. II, p. 9.

[238](#) . J. W. Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther* (1774), *Romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 8.

[239](#) . J. de Lespinasse, *Lettres de Melle de Lespinasse, écrites depuis l'année 1773 jusqu'à l'année 1776 suivies de deux chapitres dans le genre du Voyage sentimental de Sterne par le même auteur*, Paris, 1809, t. II, p. 123.

[240](#) . Condorcet, J.-A.-N. Caritat de, *Correspondance inédite de Condorcet et Mme Suard, M. Suard et Garat, 1771-1791*, Paris, Fayard, 1988, lettre de 1778, p. 94.

[241](#) . L. d'Épinay, *Les Contre-Confessions. Histoire de Madame Montbrillant* (ms. xvme siècle), préface d'É. Badinter, Paris, Mercure de France, 1989, p. 311.

[242](#) . *Ibid.*, p. 478.

[243](#) . Condorcet, J.-A.-N. Caritat de, *Correspondance inédite...*, *op. cit.*, lettre de 1777, p. 57.

[244](#) . S. Richardson, *Lettres anglaises ou histoire de Miss Clarice Harlove* (1748), Paris, 1784, 1.1, p. 180-185.

[245](#) . A. F. Prévost, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* (1745), *Romanciers du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, t.I, p. 1276.

[246](#) . J. de Lespinasse, *Lettres...*, *op. cit.*, t. II, p. 211.

[247](#) . N. Rétif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé* (1794-1797), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, 1.1, p. 148-149.

[248](#) . J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation* (1762), Paris, Bordas, 1992, p. 125. Voir aussi T. Belleguic et L. Turcot (dir.), *Les Histoires de Paris (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Hermann, 2013, t. II, p. 415.

[249](#) . J. Raulin, *Traité des affections vaporeuses du sexe*, Paris, 1758, p. 60.

[250](#) . *Ibid.*, p. 79.

[251](#) . *Ibid.*, p. 85.

[252](#) . S.-A. Tissot, *Traité des nerfs et de leurs maladies* (1770-1783), *Œuvres*, Paris, 1861, p. 160.

[253](#) . *Ibid.*

[254](#) . Voir J. Brewer, *The Pleasures of the Imagination, English Culture in the Eighteenth Century*, Chicago, The University of Chicago Press, 1997, p. 56 : « The Pleasures of the Imagination ».

[255](#) . « Prix », *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*, juillet 1777, p. 92.

[256](#) . C. Burel, « Le corps sensible dans le roman du XVIII^e siècle », in M. Delon (dir.), *Le Corps des Lumières, de la médecine au roman*, Nanterre, Université Paris-X, 1997, p. 105.

[257](#) . *Ibid.*, p. 110.

[258](#) . Minvielle (médecin béarnais), *Traité de médecine théorique et pratique, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, avec des remarques critiques par M. Minvielle*, Paris, 1774, p. 165.

[259](#) . J.-B. Pressavin, *Nouveau traité des vapeurs ou traité des maladies des nerfs*, *op. cit.*, p. XXVI.

[260](#) . *Ibid.*, p. XXXIII.

[261](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Sensibilité ».

[262](#) . Montesquieu, C. L. de Secondât de, *Mes pensées* (ms. XVIII^e siècle), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1956, p. 1195.

[263](#) . S. A. Tissot, *Traité des nerfs...*, *op. cit.*, p. 178.

[264](#) . D. de Laroche, *Analyse de toutes les fonctions du système nerveux*, Genève, 1778, 1.1, p. 13.

[265](#) . R. Whytt, *Traité des maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques* (1765),

Paris, 1777, 1.1, partie II, p. 2.

[266](#) . A. S. Tissot, *L'Onanisme* (1760), Paris, Éditions de la différence, 1991, p. 49-50.

[267](#) . *Obèse et impuissant, le dossier médical d'Élie de Beaumont, 1765-1776*, texte établi et présenté par Daniel Teyseire, Grenoble, éd. J. Millon, 1995, p. 61.

[268](#) . W. Cullen, *Éléments de médecine pratique*, *op. cit.*, t. I, p. 169 : « Le spasme de l'extrémité des artères [...] est la cause prochaine de l'inflammation. »

[269](#) . *Ibid.*, p. 333-334.

[270](#) . M. J. C. Robert, *Traité des principaux objets de médecine, avec un sommaire de la plupart des thèses soutenues aux écoles de Paris, depuis 1752 jusqu'en 1764*, Paris, 1766, t. II, p. 75.

[271](#) . « Extrait de la correspondance de M. Graullau, docteur en médecine à Langon », *Histoire et Mémoires de la Société Royale de Médecine. Année 1776*, Paris, 1779, 1.1, p. 192.

[272](#) . F. Boissier de Sauvages, *Nosographie méthodique...*, *op. cit.*, t. II, p. 406.

[273](#) . « Description d'une épidémie qui a régné en 1774 parmi les soldats de la garnison de Perpignan », *Histoire de l'Académie royale de médecine, Années 1777 et 1778*, Paris, 1780, p. 140.

[274](#) . C. Andry et M. Thouret, « Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine ». *Histoire de la Société Royale de Médecine. Année 1779*, 1.11, Paris, 1782, p. 623.

[275](#) . C. F. Hufeland, *La Macrobiotique ou l'art de prolonger la vie de l'homme* (1795), Paris, 1838, p. 407.

[276](#) . J. Raulin, *Traité des affections vaporeuses du sexe*, *op. cit.*, p. 6-7.

[277](#) . P.-J. Barthez, *Consultations de médecine*, Paris, 1807, t. II, p. 28-31.

[278](#) . Sur l'hypocondrie « ancienne », voir J. Riolanum, *Artis bene medendi rmethodus generalis*, Paris, 1688, « Hypochondriacae curatio », p. 50.

[279](#) . F. Boissier de Sauvages, *Nosologie méthodologique...*, *op. cit.*, t. II, p. 653.

[280](#) . S. Mercier, *L'an deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fût jamais, suivi de l'homme de fer, songe* (1770), Paris, 1787, t. III, p. 142.

[281](#) . Voir ci-dessus, p. 18-20.

[282](#) . A.-G. Meusnier de Querlon, *Les Hommes de Prométhée* (1748), *Nouvelles du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002 p. 450.

[283](#) . M.-A. Robert, *Voyages de Milord Ce ton dans les sept planètes* (1765-1766), *Voyages imaginaires, romanesques, merveilleux...*, Paris, 1787, t. 17, p. 31.

[284](#) . V. de Sèze, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, Paris, 1786, p. 266.

[285](#) . Voir F. Boissier de Sauvages, *Nosographie méthodique...*, *op. cit.*, « Le cochemar », t. B, p. 46.

[286](#) . A. Le Camus, *Les Maladies de l'esprit*, *op. cit.*, 1.1, p. 54

[287](#) . J. Raulin, *Traité des affections vaporeuses du sexe*, *op. cit.*, p. XX.

[288](#) . Voir S. Tissot, cité par E. Aubert, *Hygiène des femmes nerveuses*, Paris, 1841, p. 256-257.

[289](#) . P. Pomme, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* (1763), Lyon, 1765,

p. 137.

[290](#) . J. Raulin, *Traité des affections vaporeuses du sexe*, *op. cit.*, p. 114.

[291](#) . J.-B. Pressavin, *Nouveau traité des vapeurs ou traité des maladies des nerfs*, *op. cit.*, p. 306.

[292](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Existence ».

[293](#) . P. Richelet, *Dictionnaire français contenant les mots et les choses*, *op. cit.*, art. « Âme ».

[294](#) . S.-A. Tissot, *L'Onanisme*, *op. cit.*, p. 35.

[295](#) . *Ibid.*

[296](#) . F.-M. Arouet dit Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie par des amateurs*, Paris, 1770, art. « Âme ».

[297](#) . Voir P. Richelet, *Dictionnaire français contenant les mots et les choses*, *op. cit.*, art. « Soi ».

[298](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.* p. 919.

[299](#) . *Ibid.*, p. 910

[300](#) . F.-M. Arouet dit Voltaire, *Dictionnaire philosophique portatif*, Paris, 1764.

[301](#) . D. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, *op. cit.*, p. 923.

[302](#) . Voir l'article de J. S. Spink, « Les avatars du "sentiment de l'existence" de Locke à Rousseau », *Qu'est-ce que les Lumières ?*, *Dix Huitième Siècle*, n° 10, 1978.

[303](#) . Maupertuis, P. L. Moreau de, « Examen philosophique de la preuve de l'existence de Dieu employée dans l'essai de Cosmologie », *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres*, Berlin, 1758, p. 397.

[304](#) . Voir aussi F. Azouvi, « Quelques jalons dans la préhistoire des sensations internes », *Revue de Synthèse*, janv.-juin 1984, p. 114.

[305](#) . V. de Sèze, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, *op. cit.*, p. 156.

[306](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Existence ».

[307](#) . *Ibid.*

[308](#) . *Ibid.* Kant peut hasarder l'expression de « sentir sa vie », *Anthropologie...*, *op. cit.*, p. 95.

[309](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Sentiment intime ».

[310](#) . J. de Lespinasse, *Lettres...* (année 1772), *op. cit.*, p. 60.

[311](#) . A. S. Tissot, *L'Onanisme*, *op. cit.*, p. 52.

[312](#) . J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782), Paris, Garnier, 1931, « Cinquième promenade », p. 243.

[313](#) . *Ibid.*, p. 247.

[314](#) . *Ibid.*

[315](#) . D. Gauthier, *Le Sentiment de l'existence. La quête inachevée de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Markus Haller, 2012 (1^{re} éd. américaine 2006), p. 254.

[316](#) . J.-J. Rousseau, *Les Rêveries...*, *op. cit.*, p. 247.

[317](#) . V. Sèze, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, *op. cit.*, p. 156.

- [318](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Sensibilité ».
- [319](#) . J. Richardson, *Thoughts upon Thinking, or A New Theory of the Human Mind*, Londres, 1755, p. 8.
- [320](#) . A. Le Camus, *Médecine de l'esprit*, Paris, 1769, t. I, p. 73. Sur ce thème du bonheur, voir la thèse centrale de R. Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1960.
- [321](#) . C. de Ligne, *Mémoires, lettres et pensées* (ms. XVIII^e siècle), Paris, Bourin, 1989, p. 62.
- [322](#) . J. Boswell, *Journal intime d'un mélancolique (1762-1769)*, Paris, Hachette, 1986, p. 41.
- [323](#) . *Ibid.*, p. 66.
- [324](#) . C'est bien toute la distance prise avec la « jouissance de soi-même » de Caraccioli : « s'entretenir avec ses pensées, se complaire dans ses réflexions ». Voir L.-A. de Caraccioli, *La Jouissance de soi-même*, Paris, 1759, p. IX.
- [325](#) . Voir l'article « Commodité » dans le *Nouveau dictionnaire français*, Paris, 1793 : « C'est un petit appartement où l'on a toutes ses commodités. »
- [326](#) . J. Beresford, *Les Misères de la vie humaine, ou les gémissements et soupirs*, Paris, 1809 (1^{re} éd. 1806), t. II, p. 163.
- [327](#) . *Ibid.*, t. II, p. 235.
- [328](#) . *Ibid.*, p. 253.
- [329](#) . R. de Sainte-Albine, *Le Comédien*, Paris, 1747.
- [330](#) . « Garrick ou les acteurs anglais », brochure citée par la *Correspondance littéraire, philosophique et critique par le baron A. F. M. Grimm et D. Diderot, depuis 1770 jusqu'en 1782*, Paris, 1812, t. XIII, oct. 1770, p. 282.
- [331](#) . D. Diderot, « Second entretien » (1757), cité par R. Abirached, « Préface » in D. Diderot, *Paradoxe sur le comédien* (1779), Paris, Gallimard, « Folio », 1994, p. 22.
- [332](#) . *Id.*, *Paradoxe sur le comédien, op. cit.*, p. 39.
- [333](#) . *Ibid.*, p. 40.
- [334](#) . *Ibid.*, p. 93.
- [335](#) . *Ibid.*, p. 99.
- [336](#) . *Ibid.*, p. 77.
- [337](#) . *Ibid.*, p. 81.
- [338](#) . *Ibid.*, p. 56.
- [339](#) . *Ibid.*, p. 45.
- [340](#) . *Ibid.*, p. 41.
- [341](#) . R. Abirached, « Préface », in D. Diderot, *Paradoxe sur le comédien, op. cit.*, p. 24.
- [342](#) . D. Diderot, *Paradoxe sur le comédien, op. cit.*, p. 41.
- [343](#) . *Ibid.*, p. 40.
- [344](#) . *Ibid.*, p. 39.
- [345](#) . *Correspondance littéraire...*, *op. cit.*, t. XIII, p. 459.
- [346](#) . F. A. Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, p.

[347](#) . Sur l'archaïsme et la modernité de Mesmer, voir R. Damton, *La Fin des Lumières, le mesmérisme et la révolution*, Paris, Perrin, 1984 (1^{re} éd. 1968), p. 21 : une telle théorie « correspond aux intérêts des Français lettrés de l'époque ».

[348](#) . *Ibid.*, p. X.

[349](#) . Bacheaumont, L. Petit de, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours* (1780), 13 juillet 1780, Paris, 1807, t. XV, p. 220-221.

[350](#) . *Correspondance littéraire...*, *op. cit.*, t. XIII, p. 456.

[351](#) . P. A. O. Mahon, *Examen sérieux et impartial du magnétisme animal*, Paris, 1784, p. 14.

[352](#) . M.-J. Majault et al., *Rapport des commissaires chargés par le roi d'examiner le magnétisme animal*, Paris, 1784, p. 21.

[353](#) . *Ibid.*, p. 31.

[354](#) . *Ibid.*, p. 53.

[355](#) . Bacheaumont, L. Petit de, *Mémoires secrets...*, *op. cit.*, t. XV, p. 221, 13 juillet 1780.

[356](#) . Puységur, A. M. J. Chastenet de, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1820, lettre à Mesmer, 8 mai 1784, p. 21. Voir aussi J.-P. Peter, *Œuvres du marquis de Puységur, un somnambule désordonné*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999.

[357](#) . Puységur, A. M. J. Chastenet de, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, *op. cit.*, p. 29.

[358](#) . *Ibid.*, p. 80.

[359](#) . *Ibid.*, p. 28.

[360](#) . J. H. D. Petetin, *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme, symptômes de l'affection hystérique essentielle*, Paris, 1787, p. 12.

[361](#) . B. Méheust, *Somnambulisme et Médiumnité, 1784-1930*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999, voir t. I, p. 13, « L'événement Puységur ».

[362](#) . *Ibid.*, 1.1, p. 20.

[363](#) . Voir D. Michaux, « L'émergence de la phénoménologie hypnotique au XVIII^e siècle », in D. Bougnoux (dir.), *La Suggestion, hypnose, influence, transe*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1991. Voir l'interprétation selon laquelle le modèle médical l'a emporté sur le modèle religieux (p. 50).

[364](#) . Puységur, A. M. J. Chastenet de, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, *op. cit.*, p. 60.

[365](#) . *Ibid.*, p. 92.

[366](#) . *Ibid.*, p. 57-58.

[367](#) . *Ibid.*, p. 81.

[368](#) . *Ibid.*, p. 79.

[369](#) . Voir la longue et précise analyse proposée par J. Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie, l'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991, p. 38.

[370](#) . Voir A. Gauthier, *Histoire du somnambulisme*, Paris, 1845, t. II, p. 253.

- [371](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Paralytie ».
- [372](#) . « Paralytie sans sentiment, quoique le mouvement de la partie insensible ne soit pas détruit », *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, Paris, 1743.
- [373](#) . D. Diderot et J. Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie...*, *op. cit.*, art. « Paralytie ».
- [374](#) . F. Boissier de Sauvages, *Nosographie méthodique...*, *op. cit.*, t. II, p. 233.
- [375](#) . *Ibid.*
- [376](#) . W. Cullen, *Éléments de médecine pratique*, *op. cit.*, t. II, p. 229.
- [377](#) . Mauduyt, « Mémoire sur le traitement électrique administré à quatre-vingt-deux malades », *Mémoires de médecine et de physique médicale tirés des registres de la Société royale de Médecine*, Paris, 1778, p. 319.
- [378](#) . J. Méhée de La Touche, *Traité des lésions de la tête par contre coup, avec des expériences propres à en éclairer la doctrine*, Meaux, 1773, p. 37-38.
- [379](#) . *Ibid.*, p. 40.
- [380](#) . Voir ci-dessus, p. 59.
- [381](#) . P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802), Paris, PUF, 1956, t. X, p. 126. Paul-Joseph Barthez en avait formulé, le premier, le projet dans ses *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, Montpellier, 1778. Voir, entre autres, « Les Débuts des sciences de l'homme », *Communications*, 1992, n° 54.
- [382](#) . P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, *op. cit.*, t. X, p. 141.
- [383](#) . R. T. H. Laennec, *De l'auscultation médiate, ou Traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur*, fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration, Paris, 1819, 1.1, p. 21.
- [384](#) . Voir P. J. Albert, *Influence de l'anatomie pathologique sur les progrès de la médecine*, Paris, 1826 et J.-J. Boutaric, *Laennec, Balzac, Chopin et le stéthoscope ou la diffusion de l'auscultation médicale durant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Glyphe, 2004.
- [385](#) . Ce que Bichat, le premier, a montré au tout début du XIX^e siècle, différenciant prioritairement les « membranes », révélant leurs étage-ments, leurs enveloppements, leurs « nappes de ressemblances anatomiques » selon des localisations pourtant éloignées. Voir X. Bichat, *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, 1812 (1^{re} éd. 1801), 1.1, p. XCII.
- [386](#) . J.-J. Boutaric, *Laennec, Balzac, Chopin et le stéthoscope...*, *op. cit.*, p. VI.
- [387](#) . *Ibid.*
- [388](#) . P. Pinel, *Médecine clinique rendue plus précieuse et plus exacte par l'application de l'analyse*, Paris, 1804, p. 2.
- [389](#) . J.-J. Boutaric, *Laennec, Balzac, Chopin et le stéthoscope...*, *op. cit.*, p. 291.
- [390](#) . A. Dumas, *Mes mémoires, 1802-1830*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, 1.1, p. 839.
- [391](#) . *Dictionnaire abrégé des sciences médicales*, Paris, 1826, art. « Signe ».
- [392](#) . A. F. Chomel, art. « Signe », *Dictionnaire de médecine*, Paris, 1827.
- [393](#) . Voir, notamment, A. Courbon, *Essai sur la manière d'observer les maladies*, Paris, an XII.

- [394](#) . P. A. Piorry, *Tableau indiquant la manière d'examiner et d'interroger le malade*, Paris, s.d. (env. 1830), p. 2.
- [395](#) . A. F. Chomel, *Éléments de pathologie générale* (1817), Paris, 1856, p. 454.
- [396](#) . *Id.*, art. « Signe », *Dictionnaire de médecine*, *op. cit.*
- [397](#) . J. Bouillaud, *Dissertation sur les généralités de la clinique médicale*, Paris, 1831, p. 36.
- [398](#) . Le livre de Michel Foucault, *La Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1983, demeure à cet égard la référence centrale.
- [399](#) . *Ibid.*, p. 107.
- [400](#) . P. Pinel, *Médecine clinique...*, *op. cit.*, p. 1.
- [401](#) . *Ibid.*, p. 338.
- [402](#) . *Ibid.*, p. 344.
- [403](#) . Voir A. Corbin, « Écriture de soi sur ordonnance. Étude d'un cas du professeur Lallemand », *Des expériences intérieures pour quelles modernités ?*, Centre Roland-Barthes, Paris, Éditions Cécile Defaut, 2012.
- [404](#) . P. Pinel, *Traité d'aliénation mentale*, Paris, an IX, p. 24.
- [405](#) . P. Gaubert, *Hygiène de la digestion, suivie d'un nouveau dictionnaire des aliments*, Paris, 1845, p. 156.
- [406](#) . F. Lallemand, *Des pertes séminales involontaires*, Paris, 1836-1842, p. 290.
- [407](#) . « Témoignage personnel d'un halluciné », *Annales médico-psychologiques*, année 1846, t. VII, p. 37.
- [408](#) . Voir ci-dessus, p. 40.
- [409](#) . Concernant le fait que patient et médecin « ne sont pas sur le même plan », voir J.-P. Thomas, *La Plume et le Scalpel. La médecine au prisme de la littérature*, Paris, PUF, 2008, p. 108.
- [410](#) . P. Gaubert, *Hygiène de la digestion, suivie d'un nouveau dictionnaire des aliments*, *op. cit.*, p. 157.
- [411](#) . F. Lallemand, *Des pertes séminales involontaires*, *op. cit.*, t. I, p. 293-294.
- [412](#) . H. de Balzac, lettre à sa sœur, 21 juin 1849, citée par J.-J. Boutaric, *Laennec, Balzac, Chopin et le stéthoscope...*, *op. cit.*, p. 304.
- [413](#) . J. B. Louyer Villermag, *Traité des vapeurs aux maladies nerveuses*, 2 vol., Paris, 1832 (1^{re} éd. 1802).
- [414](#) . P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, *op. cit.*, 1.1, p. 163-164.
- [415](#) . Voir F. Magendie, *Éléments de physiologie*, Paris, 1817, t. I, p. 137-139.
- [416](#) . P.-N. Gerdy, *De la perception sensoriale et du jugement méthodiques et raisonnés*, Paris, 1844.
- [417](#) . *Id.*, *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence*, Paris, 1846, préface, p. XIV.
- [418](#) . *Ibid.*, p. 183.
- [419](#) . Voir C.-L. Maire, *Les Convulsionnaires de Saint-Médard. Miracles, convulsions et prophéties à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1985.
- [420](#) . Voir ci-dessus, p. 92.

[421](#) . P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, op. cit., t. X, p. 193. Voir aussi Y. Pouliquen, *Cabanis, un idéologue de Mirabeau à Bonaparte*, Paris, Odile Jacob, 2013.

[422](#) . A. Sarrazin de Montferrier, *Éléments du magnétisme animal*, Paris, 1818, p. 20.

[423](#) . P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, op. cit., t. X, p. 182.

[424](#) . *Ibid.*, p. 178.

[425](#) . *Ibid.*, p. 145.

[426](#) . Voir P. Pachet, *Les Baromètres de l'âme*, Paris, Hachette, « Pluriel », 2001 ; G. Gusdorf, *La Découverte de soi*, Paris, PUF, 1948 ; A. Girard, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1963.

[427](#) . Stendhal, *Journal* (18 avril 1801), *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 401.

[428](#) . A. Girard, *Le Journal intime*, op. cit., p. 55.

[429](#) . *Ibid.*, p. 34.

[430](#) . B. Constant, *Journaux intimes* (1804), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 428.

[431](#) . H. F. Amiel, *Fragments d'un journal intime (1847-1881)*, Genève, Éditions Goerg et Cic., 1922, t. II, p. 70 (8 avril 1868).

[432](#) . B. Didier, *L'Imaginaire chez, Senancour*, Paris, Corti, 1966, p. 13.

[433](#) . E. de Senancour, *Oberman*, Paris, 1804, p. 77.

[434](#) . P. Maine de Biran, *Journal*, Neuchâtel, La Braconnière, 1954, 1.1, p. 108 (29 février 1816).

[435](#) . *Ibid.*, t. I, p. 119 (29 avril 1816).

[436](#) . *Ibid.*, 1.1, p. 73 (4-5-6 mai 1815).

[437](#) . *Ibid.*, t. III, p. 131 (30 oct. 1815).

[438](#) . *Ibid.*, 1.1, p. 202 (13 août 1816).

[439](#) . *Ibid.*, t. II, p. 172 (3-4 nov. 1818).

[440](#) . *Ibid.*, 1.1, p. 144 (8 juin 1816).

[441](#) . *Ibid.*, t. II, p. 242 (27-28 oct. 1819).

[442](#) . M. de Guérin, *Le Cahier vert* (1832-1835), texte établi par C. Gely, Paris, Klincksieck, 1983, p. 221-223.

[443](#) . H. F. Amiel, *Fragments d'un journal intime (1847-1881)*, op. cit., t. II, p. 63.

[444](#) . A. Girard, *Le Journal intime*, op. cit., p. 54.

[445](#) . H. F. Amiel, *Fragments d'un journal intime*, op. cit., t. III, p. 243.

[446](#) . *Ibid.*, t. III, p. 114.

[447](#) . *Ibid.*, t. II, p. 70.

[448](#) . *Ibid.*, t. III, p. 117.

[449](#) . *Ibid.*, t. III, p. 120.

[450](#) . *Ibid.*, t. III, p. 117.

[451](#) . *Ibid.*, t. III, p. 213.

[452](#) . *Ibid.*, t. II, p. 89.

[453](#) . Voir ci-dessus, p. 85 sq.

[454](#) . Voir ci-dessus, p. 26.

[455](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements de la psychologie* (1812), édité par F. C. T. Moore, in F. Azouvi (dir.), *Œuvres*, t. VII, 1, Paris, Vrin, 2001, p. 144.

[456](#) . *Ibid.*

[457](#) . *Ibid.*

[458](#) . Voir ci-dessus, p. 94.

[459](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements...*, *op. cit.*, p. 146. Exemple différent de celui rapporté par J.-C.-A. Helvétius en 1749 (voir ci-dessus, p. 21). Dans le cas présent la sensibilité n'a jamais été abolie, tout en retrouvant sa précision avec la réapparition du mouvement volontaire. Dans le cas précédent le trouble tenait à ce que la sensibilité avait été définitivement abolie et ne pouvait être restaurée.

[460](#) . Il faut à l'évidence rappeler que, dans un tel cadre de perception intime, tout rapprochement avec la future analyse freudienne du « moi » ne peut avoir de sens.

[461](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements...*, *op. cit.*, p. 144. Encore faut-il souligner, comme le fait François Azouvi, que cette « aperception » qui semble rendre le corps « inséparable du moi » maintient en fait une dualité : « L'ego, le corps subjectif, le mouvement, ne sont pas “une seule et même chose”, mais deux, irréductibles l'un à l'autre comme la cause l'est à l'effet... », *Maine de Biran et la science de l'homme*, Paris, Vrin, 1995, p. 238-239.

[462](#) . P. Maine de Biran, *Œuvres*, édité par P. Tisserand, Paris, Félix Alcan, 1932, « Introduction », t. VIII, p. XXXIII.

[463](#) . *Id.*, *Note sur l'idée d'existence* (1824), *Œuvres*, *op. cit.*, t. XIV, p. 85.

[464](#) . L. Even, *Maine de Biran critique de Locke*, Louvain-la-Neuve, Éd. de l'Institut supérieur de philosophie, Paris, 1983, p. 86.

[465](#) . P. Maine de Biran, *Note sur l'idée d'existence*, *op. cit.*, p. 85.

[466](#) . *Ibid.*, p. 56. Le livre important d'Antonio R. Damasio, *L'Erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, 2001 (1^{re} éd. anglaise 1994), n'est pas étranger à un tel raisonnement.

[467](#) . B. Baertschi, *Les Rapports de l'âme et du corps. Descartes, Diderot et Maine de Biran*, Paris, Vrin, 1992, p. 146.

[468](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements...* *op. cit.* Voir *Maine de Biran, la vie intérieure*, présenté par Bruce Bégout, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 1995, p. 76.

[469](#) . *Ibid.*, p. 78.

[470](#) . P. Maine de Biran, *Note sur l'idée d'existence*, *op. cit.*, t. XIV, p. 85.

[471](#) . Voir L. Even, *Maine de Biran critique de Locke*, *op. cit.*, p. 86.

[472](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements...*, *op. cit.*, p. 142.

[473](#) . B. Baertschi, *Les Rapports de l'âme et du corps*, *op. cit.*, p. 144.

[474](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements...*, *op. cit.*, p. 149. F. Azouvi, « Genèse du corps propre chez Malebranche, Condillac, Lelarge de Lignac, Maine de Biran », *Archives de philosophie*, t. 45, 1982, p. 102.

[475](#) . Voir ci-dessus, p. 24.

[476](#) . P. Maine de Biran, *Essai sur les fondements...*, *op. cit.*, p. 149.

[477](#) . Voir ci-dessus, p. 106.

[478](#) . B. Bégout, « L'analyse du corps », *Maine de Biran, la vie intérieure*, *op. cit.*, p. 175.

[479](#) . J. C. Reil cité par P. Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral* (ms. 1821), édité par B. Baertschi, in F. Azouvi (dir.), *Œuvres*, *op. cit.*, t. IX, p. 125.

[480](#) . Voir J. Starobinski, « Le concept de cénesthésie et les idées neuropsychologiques de Moritz Sciff », *Gesnerus*, numéro spécial, *Histoire de la nature et des sciences naturelles*, vol. 34, 1977, fasc. Vz, p. 3.

[481](#) . Mot que nous traduirons ici par le mot de « cénesthésie », devenu très vite plus habituel.

[482](#) . J. C. Reil cité par P. Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral...*, *op. cit.*, p. 126.

[483](#) . *Ibid.*, p. 127.

[484](#) . *Ibid.*, p. 125.

[485](#) . *Ibid.*

[486](#) . *Ibid.*, p. 124.

[487](#) . Destutt de Tracy avait, à vrai dire, approché ce thème en s'interrogeant en 1802 sur le tact : « Nous avons le sentiment qu'un corps n'existe que parce qu'il fait obstacle à nos mouvements » L'objet, du coup, ne serait éprouvé que parce qu'une intériorité corporelle lui est opposée, ou, plus encore, la conscience de celle-ci. Voir A. Destutt de Tracy, « Dissertation sur quelques questions d'idéologie contenant de nouvelles preuves que c'est à la sensation de résistance que nous devons la connaissance des corps », *Mémoires de l'Institut national des sciences et des arts*, an III, t. III, p. 498.

[488](#) . P. Maine de Biran, *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*, *op. cit.*, p. 131.

[489](#) . T. de Quincey, « La malle poste anglaise » (1849), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2011, p. 1410.

[490](#) . *Ibid.*, p. 1420.

[491](#) . *Ibid.*, p. 1412.

[492](#) . T. Gautier, *Mademoiselle de Maupin* (1835), *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, t. I, p. 388.

[493](#) . E. Fouinet, « Un voyage en omnibus », *Le Livre des Cent-et-un*, Paris, 1831-1832, t. II, p. 64.

[494](#) . E. Poe, « L'aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal » (1835), *Contes, essais, poèmes*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989.

[495](#) . *Ibid.*, p. 157.

[496](#) . *Ibid.*, p. 165.

[497](#) . *Ibid.*, p. 170.

[498](#) . *Ibid.*, p. 157.

[499](#) . Voir ci-dessus, p. 54.

[500](#) . Voir, notamment, A. Assegond, *Manuel hygiénique et pratique des bains de mer*, Paris, 1825.

[501](#) . *Ibid.*, p. 90.

- [502](#) . J. Janin, « Mon voyage à Brindes », *Catacombes*, Paris, 1839, t. II, p. 121-122.
- [503](#) . F. Momand, *La Vie des eaux*, Paris, 1856 (1^{re} éd. 1853), p. 18.
- [504](#) . G. Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, 1.1, lettre à Louise Colet, 30 septembre 1846, p. 369.
- [505](#) . J.-C. Latouche, Gervaise de, *Histoire de Dom B... Portier des Chartreux* (1740), *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 390.
- [506](#) . *Ibid.*, p. 367.
- [507](#) . J.-L. Fougeret de Monbron, *Margot la ravaudeuse* (1750), *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, 1.1, p. 826.
- [508](#) . D. A. F. de Sade, *La Philosophie dans le boudoir, ou les instituteurs immoraux* (1795), *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Tête de feuilles, 1973, t. III, p. 548.
- [509](#) . D. Diderot, *Le Neveu de Rameau* (1774), *Œuvres, op. cit.*, p. 424.
- [510](#) . Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. 292.
- [511](#) . T. Gautier, *Mademoiselle de Maupin, op. cit.*, p. 365.
- [512](#) . *Ibid.*, p. 460.
- [513](#) . *Ibid.*, p. 461.
- [514](#) . G. Sand, Lettre à Michel de Bourges, Nohant, 1836, *Lettres d'une vie*, choix et présentation de Thierry Bodin, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004, p. 269.
- [515](#) . A. de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, 1836, 1.1, p. 226-227.
- [516](#) . A. Dumas, *Mes mémoires, 1802-1830, op. cit.*, 1.1, p. 348.
- [517](#) . G. Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, t. III, lettre à Hippolyte Taine, 20 novembre 1866, p. 562.
- [518](#) . G. Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. II, lettre à Louise Colet, 23 décembre 1853, p. 484.
- [519](#) . J.-L. Cabanes, *Le Corps et la Maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991, 1.1, p. 335.
- [520](#) . Voir à ce sujet le livre majeur de Jacqueline Carroy, *Les Nuits savantes*, Paris, EHESS, 2012.
- [521](#) . A. Brillât Savarin, *Physiologie du goût*, Paris, 1848 (1^{re} éd. 1826), 1.1, p. 199.
- [522](#) . *Ibid.*, p. 192.
- [523](#) . *Ibid.*, p. 206.
- [524](#) . A. de Musset et P. J. Stahl, *Voyage où il vous plaira*, illustrations de Tony Johannot, Paris, 1843.
- [525](#) . C. Nodier, *La Combe de l'homme mort ; Polichinelle-, L'Homme et la Fourmi ; Le Pays des rêves* (1830), Paris, 1895, p. 320-321.
- [526](#) . *Ibid.*, p. 323.
- [527](#) . L.-J. Moreau de la Sarthe, *Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens*, Paris, 1812-1822, art. « Rêves ».
- [528](#) . *Ibid.*
- [529](#) . *Ibid.*
- [530](#) . C. F. Burdach, *Traité complet de physiologie* (1835), Paris, 1837-1840, t. V, p.

208.

[531](#) . A. Maury, *Des hallucinations hypnagogiques, ou Des erreurs des sens dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil*, Paris, 1848, p. 15.

[532](#) . L.-J. Moreau de la Sarthe, *Dictionnaire des sciences médicales...*, *op. cit.*, art. « Rêves ».

[533](#) . M. Macario, « Des rêves sous le rapport physiologique », *Annales médico-psychologiques*, t. VIII, 1846, p. 180.

[534](#) . M. Macario, *Des rêves considérés sous le rapport physiologique et psychologique*, Paris, 1847, p. 13.

[535](#) . E. et J. de Goncourt, *Journal, mémoires de la vie littéraire* (année 1852), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, 1.1, p. 38.

[536](#) . R. Burton, *Anatomie de la mélancolie* (1621), Paris, José Corti, 2000, 1.1, p. 257.

[537](#) . A. du Laurens, *Les Œuvres, Deuxième partie*, *op. cit.*, p. 300.

[538](#) . J. Cardan, *Des subtilités...*, *op. cit.*, p. 435.

[539](#) . M. Macario, *Des rêves...*, *op. cit.*, p. 49.

[540](#) . *Ibid.*, p. 51-52.

[541](#) . J.-J. Virey, art. « Rêves », *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, Paris, 1833.

[542](#) . Voir ci-dessus, p. 94.

[543](#) . A. Maury, *Le Sommeil et les rêves : études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, suivies de recherches sur le développement de l'instinct et de l'intelligence dans leurs rapports avec le phénomène du sommeil*, Paris, 1861, p. 131.

[544](#) . *Ibid.*, p. 126.

[545](#) . *Ibid.*, p. 125.

[546](#) . *Ibid.*, p. 128.

[547](#) . *Ibid.*, p. 129.

[548](#) . R. James, *Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chymie, de botanique...*, Paris, 1746-1748, art « Opium ».

[549](#) . T. de Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* (1821), *Œuvres*, *op. cit.*, p. 184.

[550](#) . P. Belon, *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables en Grèce, Asie, Judée, Égypte, et autres pays étrangers visités en trois livres*, Paris, 1553, p. 183. Voir aussi, pour l'usage strictement médical, A. Sala, *Opiologia, ou Traicté concernant le naturel, propriétés, vraye préparation et seûr usage de l'opium pour le soulagement de maints malades qui sont travaillés d'extrêmes douleurs internes...*, Paris, 1614.

[551](#) . M. Charas, *Pharmacopée royale, galénique et chymique*, Lyon, 1717 (1^{re} éd. 1676), p. 555-556.

[552](#) . N. de Ville, *Histoire des plantes de l'Europe et des plus usitées qui viennent d'Asie, d'Afrique et d'Amérique*, Lyon, 1719 (1^{re} éd. 1689), p. 285.

[553](#) . T. Quincey, *Confessions...*, *op. cit.*, p. 184.

[554](#) . J.-J. Yvovel, *Les Poisons de l'esprit. Drogues et drogués au XIX^e siècle*, Paris, Quai Voltaire, 1992, p. 39.

- [555](#) . M. Milner, *L'Imaginaire des drogues*, Paris, Gallimard, 2000, p. 37.
- [556](#) . Voir A. Cleij, *A Genealogy of the Modern Self. Thomas De Quincey and the Intoxication of Writing*, Stanford, Stanford University Press, 1995, évoquant, dans ce cas précis, un « *empowerment over the self* », p. 15.
- [557](#) . T. Gautier, *La Pipe d'opium* (1838), *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, 1.1, p. 734.
- [558](#) . M. Milner, *L'Imaginaire des drogues*, *op. cit.*, p. 31.
- [559](#) . S. T. Coleridge, *The Notebooks*, 1794-1804, Londres, Routledge & K Paul, 1957, 1.1, p. 791.
- [560](#) . Voir J.-J. Yvrol, *Les Poisons de l'esprit...*, *op. cit.*, p. 37.
- [561](#) . C. Baudelaire, *Les Paradis artificiels, opium et haschisch* (1860), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1956, p. 516.
- [562](#) . C. Nodier, « Piranèse », *Œuvres*, Paris, 1832-1837, t. XI, p. 192.
- [563](#) . J. Moreau de Tours, *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, Paris, 1845, p. 64.
- [564](#) . *Ibid.*, p. 161.
- [565](#) . *Ibid.*, p. 21.
- [566](#) . *Ibid.*, p. 24.
- [567](#) . *Ibid.*
- [568](#) . *Ibid.*, p. 161.
- [569](#) . C. Baudelaire, *Du vin et du haschisch comparés comme moyens de multiplication de l'individualité* (1851), *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1956, p. 428.
- [570](#) . *Ibid.*, p. 426.
- [571](#) . *Ibid.*, p. 409.
- [572](#) . *Ibid.*, p. 428-429.
- [573](#) . T. Gautier, *Le Club des Hachichins* (1846), *Romans, contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002, t. I, p. 1021.
- [574](#) . J. Moreau de Tours, *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, *op. cit.*, p. 165.
- [575](#) . J. Goldstein, *Consoler et classier. L'essor de la psychiatrie française*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997 (1^{re} éd. anglaise 1987), p. 153.
- [576](#) . *Dictionnaire de médecine*, Paris, 1821, art. « Aliénation mentale ».
- [577](#) . *Ibid.*, p. 34.
- [578](#) . *Ibid.*, p. 64.
- [579](#) . A. Maury, *Le Sommeil et les rêves...*, *op. cit.*, p. 32.
- [580](#) . *Bibliothèque du médecin praticien*, F. A. H. Fabre (dir.), Paris, 1842-1851, t. IX, « Généralités sur l'aliénation mentale », p. 377.
- [581](#) . P.-J.-G. Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, *op. cit.*, 1.1, p. 175.
- [582](#) . E. Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, Paris, 1838, 1.1, p. 3.
- [583](#) . *Ibid.*, p. 10.
- [584](#) . P. Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*, Paris, an IX, p. 17.

- [585](#) . S. Pinel, *Physiologie de l'homme aliéné appliquée à l'analyse de l'homme social*, Paris, 1833, p. 144-145.
- [586](#) . *Ibid.*, p. 199.
- [587](#) . F.-J.-V. Broussais, *De l'irritation et de la folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique* (1828), Paris, 1839, t. II, p. 339.
- [588](#) . E. Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal*, *op. cit.*, p. 105.
- [589](#) . *Ibid.*
- [590](#) . *Ibid.*, p. 106.
- [591](#) . J. Moreau de Tours, *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, *op. cit.*, p. 329-330.
- [592](#) . E.-J. Georget, art. « Folie » (1824), *Dictionnaire de médecine*, Paris, 1821-1828.
- [593](#) . E. Esquirol, *Dictionnaire des sciences médicales*, Paris, 1812-1822, art. « Folie » (1816).
- [594](#) . *Bibliothèque du médecin praticien*, *op. cit.*, t. IX, p. 357.
- [595](#) . M. Gauchet et G. Swain, *La Pratique de l'esprit humain, l'installation asilaire et la révolution démocratique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1980, p. 335.
- [596](#) . *Ibid.*, p. 318.
- [597](#) . P. Pinel, *Discours devant l'académie des sciences*, du 26 ventôse an VIII. Voir *Procès verbaux des séances de l'Académie des sciences tenues depuis la fondation de l'institut. Rapport des commissaires de l'académie des sciences*, Hendaie, 1911, vol. II, p. 125.
- [598](#) . E. Esquirol, cité par M. Gauchet et G. Swain, *La Pratique de l'esprit humain...*, *op. cit.*, p. 335.
- [599](#) . T. de Quincey, *Confessions...*, *op. cit.*, p. 27.
- [600](#) . J. Lhermitte, *L'Image de notre corps*, Paris, Nouvelle Revue critique, 1939, p. 11.
- [601](#) . L. Figuiet, « L'anesthésie locale », *L'Année scientifique*, 1866, p. 362.
- [602](#) . *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, W. Duckett (dir.), Paris, 1853, art. « Anesthésie ».
- [603](#) . Voir J.-P. Peter, *De la douleur. Observations sur les attitudes de la médecine pré-moderne envers la douleur*, Paris, Quai Voltaire, 1993, p. 9.
- [604](#) . H. Davy, *Eléments of Chemical Philosophy* (1812), cité par L. Figuiet, « L'anesthésie locale », *L'Année scientifique*, 1866, p. 357.
- [605](#) . R. Blanchard, « Protoxyde d'azote », *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, S. Jaccoud (dir.), Paris, 1880, p. 770.
- [606](#) . Voir J. Giraldès, « Anesthésiques », *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, *op. cit.*, p. 221.
- [607](#) . *Ibid.*, p. 256-257.
- [608](#) . R. Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, La Découverte, 1993, p. 186.
- [609](#) . *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXIV, 1847, p. 134.
- [610](#) . Voir J.-P. Peter, *De la douleur...*, *op. cit.*, et A. Corbin « La douleur et la souffrance », in A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, Paris,

Seuil, t. II, 2005.

[611](#) . A. Corbin, « La douleur et la souffrance », in A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, op. cit., p. 273.

[612](#) . Voir J. Giraldès, « Anesthésiques », *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, op. cit., p. 251.

[613](#) . F. A. Longet, *Anatomie et physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés, ouvrage contenant des observations pathologiques relatives au système nerveux et des expériences sur les animaux des classes supérieures*, Paris, 1842, p. 8.

[614](#) . L'accusation se poursuit d'ailleurs aujourd'hui, voir G. R. Taylor, *Histoire illustrée de la biologie*, Paris, Hachette, 1965 (1^{re} éd. 1963) p. 206 : « Magendie [...] fit une série de dissections inhumaines sur des animaux vivants, sans se soucier le moins du monde de leur souffrance, de même qu'il traitait ses malades avec une cruauté presque égale. »

[615](#) . F. Magendie, *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, Paris, 1841, t. II, p. 65.

[616](#) . Voir C. Bell, *The Hand, its Mechanism and Vital Endowments as Evincing Design*, Londres, 1837.

[617](#) . Voir ci-dessus, p. 95.

[618](#) . C. Bell, *Exposition du système naturel des nerfs du corps humain* (1810), Paris, 1825, p. 137.

[619](#) . F.-A. Longet, *Anatomie et physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés...*, op. cit., p. 66.

[620](#) . C. Bernard, *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux*, Paris, 1858, t. I, p. 251, Voir aussi H. Beaunis, *Les Sensations internes*, Paris, 1889, p. 78.

[621](#) . J.-B. Sarlandière, *Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science*, Paris, 1840, p. 268.

[622](#) . P. N. Gerdy, *Physiologie médicale, didactique et critique*, Paris, 1830, p. 401.

[623](#) . Voir, W. B. Carpenter, *Principles of Human Physiology with their Chief Applications to Pathology, Hygiene and Forensic Medicine*, Philadelphie, 1850, et, en particulier, « Consensual actions », p. 327.

[624](#) . J.-B. Sarlandière, *Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science*, op. cit., p. 275.

[625](#) . *Ibid.*

[626](#) . W. B. Carpenter, *Principles of Human Physiology*, op. cit., p. 325-328.

[627](#) . P. Flourens, *Recherches expérimentales sur les principes et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*, Paris, 1842, p. 134.

[628](#) . Voir Platon, *Timée* (360 av. J.-C.), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, t. II, « L'âme appetitive », p. 496.

[629](#) . Voir A. Paré, *Œuvres complètes* (1885), éd. J.-F. Malgaigne, Paris, 1840, t. II, p. 751 : « L'utérus gonfle ou s'enfle, ou pour ce qu'il est ravi et emporté en haut par un mouvement forcé. »

[630](#) . P. Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, Paris, 1859, p. 4.

[631](#) . J.-L. Brachet, *Traité de l'hystérie*, Paris, 1847, p. 262.

- [632](#) . P. Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, op. cit., p. 273.
- [633](#) . J.-L. Brachet, *Traité de l'hystérie*, op. cit., p. 285.
- [634](#) . P. Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, op. cit., p. 273.
- [635](#) . *Ibid.*, p. 300.
- [636](#) . *Ibid.*, p. 277.
- [637](#) . *Ibid.*
- [638](#) . Voir ci-dessus, p. 159.
- [639](#) . P. N. Gerdy, *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence fondée sur des recherches et des observations nouvelles et applications à la morale, à l'éducation, à la politique*, Paris, 1846, p. 151-152.
- [640](#) . *Ibid.*, p. 50.
- [641](#) . G.-B. Duchenne de Boulogne, *De l'électrisation localisée et son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique*, Paris, 1861, p. 427.
- [642](#) . *Ibid.* (éd. de 1855), p. 411. Voir aussi F. Delaporte et P. Pinell, *Histoire des myopathies*, Paris, Payot, 1996.
- [643](#) . *Ibid.*, p. 416.
- [644](#) . *Ibid.* (éd. de 1861), p. 427.
- [645](#) . *Ibid.*, p. 437.
- [646](#) . Voir ci-dessus, p. X.
- [647](#) . G.-B. Duchenne de Boulogne, *De l'électrisation localisée*, op. cit. (éd. de 1872), p. 768.
- [648](#) . A. Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1861-1862, Paris, 3 vol.
- [649](#) . *Id.*, « Ataxie Locomotrice Progressive » (1865), in S. Jaccoud (dir.), *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, Paris, 1864-1886, p. 777.
- [650](#) . G.-B. Duchenne de Boulogne, *De l'électrisation localisée et son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique*, op. cit. (éd. de 1861), p. 549.
- [651](#) . *Ibid.*, p. 555.
- [652](#) . « Décroissance de la population française », L. Figuiet, *L'Année scientifique et industrielle*, Paris, 1869, p. 413.
- [653](#) . Voir ci-dessus, p. X.
- [654](#) . « L'aliénation mentale en France », L. Figuiet, *L'Année scientifique...*, op. cit., Paris, 1866, p. 346.
- [655](#) . G.-B. Duchenne de Boulogne, *De l'électrisation localisée*, op. cit. (éd. de 1861), p. 374-375.
- [656](#) . M. Krishaber, *De la névropathie cérébro-cardiaque*, Paris, 1873.
- [657](#) . A. Trousseau, « Ataxie Locomotrice Progressive », art. cité, p. 753.
- [658](#) . M. Krishaber, *De la névropathie cérébro-cardiaque*, op. cit., p. 14-15.
- [659](#) . *Ibid.*, p. 30.
- [660](#) . *Ibid.*, p. 168.
- [661](#) . *Ibid.*, p. 151.
- [662](#) . *Ibid.*, p. 171.
- [663](#) . Voir H. Taine, *De l'intelligence*, Paris, 1878 (1^{re} éd. 1870), t. II, « La formation

de l'idée du moi », p. 462.

[664](#) . *Ibid.*, p. 470.

[665](#) . *Ibid.*

[666](#) . T. Ribot, *Les Maladies de la personnalité*, Paris, 1885, p. 38.

[667](#) . *Ibid.*, p. 37.

[668](#) . *Ibid.*, p. 93.

[669](#) . *Ibid.*, p. 20.

[670](#) . *Ibid.*, p. 38.

[671](#) . *Ibid.*, p. 94.

[672](#) . H. Maudsley, *La Physiologie de l'esprit* (1870), Paris, 1879, p. 210.

[673](#) . *Ibid.* Voir encore Jules Séglas qui, dans ses *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, Paris, 1895, voit dans les troubles cénesthésiques l'origine des états de dépersonnalisation.

[674](#) . H. Taine, *De l'intelligence*, *op. cit.*, t. II, p. 470.

[675](#) . T. Ribot, *Les Maladies de la personnalité*, *op. cit.*, p. 37.

[676](#) . *Ibid.*, p. 41 et 49.

[677](#) . *Ibid.*, p. 42.

[678](#) . *Ibid.*, p. 91.

[679](#) . P. Janet, *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments*, Paris, F. Alcan, 1926-1928, cité par J. Starobinski, « Brève histoire de la conscience du corps », *Revue française de psychanalyse*, 1981, n° 2, p. 267.

[680](#) . *Id.*, « L'attention volontaire dans l'éducation physique », in P. Tissié (dir.), *L'Éducation physique*, Paris, Larousse, 1901, p. 16.

[681](#) . K. Oesterreich, *Die Emfrandung der Wahrnehmungswelt und die depersonnalisation in de Psychasthénie*, Leipzig, 1907, cité par T. Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, Paris, Alcan, 1910, p. 25.

[682](#) . T. Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, *op. cit.*, p. 26.

[683](#) . *Ibid.*, p. 25.

[684](#) . G. Compayré, *Psychologie appliquée à l'éducation*, Paris, 2 vol., 1890.

[685](#) . *Ibid.*, 1.1, p. 57.

[686](#) . Voir ci-dessus, p. 152.

[687](#) . G. Compayré, *Psychologie appliquée à l'éducation*, *op. cit.*, t. I, p. 55.

[688](#) . M. Gauchet et G. Swain, *La Pratique de l'esprit humain...*, *op. cit.*, p. 330.

[689](#) . C'est le mot de T. Ribot, voir ci-dessus, p. X.

[690](#) . Voir G. Compayré, *Psychologie appliquée à l'éducation*, *op. Cit.*, 1.1, p. 55.

[691](#) . *Ibid.*

[692](#) . Voir aussi l'expression de « General Sensory Impressions » dans l'univers anglo-saxon, présente entre autres chez T. G. Stewart, *An Introduction to the Study of the Diseases of the Nervous System*, Edimbourg, 1884, p. 9.

[693](#) . Voir J. Marey, *La Méthode graphique dans les sciences expérimentales et principalement en physiologie et en médecine*, Paris, 1878.

[694](#) . Voir F. Dagognet, *Écriture et Iconographie*, Paris, Vrin, 1973.

[695](#) . Voir H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 7.

- [696](#) . P. Langlois, *Nouveaux éléments de physiologie*, 1893, Paris, p. 918.
- [697](#) . C. Richet et P. Langlois, « Sensibilité musculaire de la respiration », *Travaux du laboratoire de Charles Richet*, Paris, 1893, 1.1, p. 135.
- [698](#) . *Ibid.*, p. 136.
- [699](#) . H. Vierordt, *Anatomische, physiologische und physikalische Daten und Tabellen zum Gebrauche für Mediciner*, Jena, 1888.
- [700](#) . P. Langlois, *Nouveaux éléments de physiologie*, *op. cit.*, p. 922.
- [701](#) . W. Preyer, *L'Âme de l'enfant. Observations sur le développement psychique des premières années*, Paris, Alcan, 1887 (1^{re} éd. 1881), p. 116.
- [702](#) . Voir Henry Beaunis, *de Nancy à Paris, 1872-1874*, introduction et notes de Bernard Andrieu, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2009.
- [703](#) . H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 147.
- [704](#) . *Ibid.*, p. 176-178. Voir aussi le texte de 920 pages et 50 pages d'index sur la seule douleur, de R. J. Behan, *Pain, its Origin, Conduction, Perception and Diagnostic Significance*, New York et Londres, Appleton, 1914.
- [705](#) . H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 59.
- [706](#) . *Ibid.*, p. 16.
- [707](#) . F. Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, Paris, 1888, p. 58.
- [708](#) . P. Loti, *Le Désert* (1895), *Voyages, 1872-1913*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1991, p. 347.
- [709](#) . Voir ci-dessus, p. 60.
- [710](#) . J.-K. Huysmans, *En rade* (1887), Paris, Gallimard, « Folio classique », 1984, p. 74-76.
- [711](#) . *Ibid.*, p. 76.
- [712](#) . Voir G. Vigarello, *Histoire de la beauté*, Paris, Seuil, 2004, p. 96.
- [713](#) . H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 140.
- [714](#) . H. Bergson, *Les Données immédiates de la conscience* (1888), *Œuvres*, Paris, PUF, 1959, p. 16.
- [715](#) . *Ibid.*
- [716](#) . *Ibid.*, p. 139.
- [717](#) . É. Zola, *Le Rêve* (1888), *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, t. IV, p. 862.
- [718](#) . É. Zola, *L'Œuvre* (1886), *Les Rougon-Macquart...*, *op. cit.*, t. IV, p. 162.
- [719](#) . *Ibid.*, p. 181.
- [720](#) . M. Proust, *Le Côté de Guermantes* (1921), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, t. II, p. 95.
- [721](#) . *Ibid.*
- [722](#) . *Ibid.*, p. 10.
- [723](#) . M. Proust, *Du côté de chez Swann* (1919), *À la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, 1.1, p. 138.
- [724](#) . *Ibid.*, p. 135-136.
- [725](#) . *Ibid.*, p. 50. Sur le regard encore, et l'« étourdissement » du narrateur devant le

tableau de Vermeer, voir l'analyse incisive de Jean Clair, *Court traité des sensations*, Paris, Gallimard, 2002, p. 131.

[726](#) . *Ibid.*, p. 237.

[727](#) . M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1918), *À la recherche du temps perdu*, op. cit., 1.1, p. 812.

[728](#) . M. Proust, *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 345.

[729](#) . M. Proust, *Le Temps retrouvé* (1927), *À la recherche du temps perdu*, op. cit., t. m, p. 872.

[730](#) . M. Proust, *Du côté de chez Swann*, op. cit., p. 346.

[731](#) . Didier Anzieu développera en son temps l'hypothèse que la peau est déjà intériorité, « origine épidermique et proprioceptive ». Voir son premier texte sur un tel objet, « Le moi-peau », *Nouvelle revue de psychanalyse, Le dehors et le dedans*, n° 9, printemps 1974, p. 207.

[732](#) . P. Camus et G. Deny, « Sur une forme d'hypocondrie aberrante due à la perte de la conscience du corps », *Revue neurologique*, 15 mai 1905, p. 461.

[733](#) . M. Schiff, *Dizionario delle Scienze Mediche*, textes réunis par Giul Bizzozero, Alfonso Corradi et Paolo Mantegazza, Milan, 1874, art. « Cenesthesia ». Voir J. Starobinski, « Le concept de cénesthésie... », art. cité, p. 7.

[734](#) . Voir ci-dessus, p. 131.

[735](#) . H. Beaunis, *Les Sensations internes*, op. cit., p. 67.

[736](#) . J. Grasset, *Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre*, Paris, 1901, p. 94.

[737](#) . P. Camus et G. Deny, « Sur une forme d'hypocondrie aberrante due à la perte de la conscience du corps », art. cité, p. 462.

[738](#) . H. Spencer, *Principes de psychologie* (1870-1903), Paris, 1892, t. II, p. 182.

[739](#) . P. Camus et G. Deny, « Sur une forme d'hypocondrie aberrante due à la perte de la conscience du corps », art. cité, p. 466.

[740](#) . *Ibid.*, p. 463.

[741](#) . Voir ci-dessus, p. 67.

[742](#) . M. Poujalat, « Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes », *Religion, histoire, poésie*, Paris, 1843, p. 308.

[743](#) . *Ibid.*, p. 317.

[744](#) . Voir ci-dessus, p. 167.

[745](#) . M. de Fleury, *Introduction à la médecine de l'esprit*, Paris, 1898, p. 211.

[746](#) . *Ibid.*

[747](#) . M. du Seigneur, *Paris voici Paris*, Paris, 1889, p. 1-2.

[748](#) . P. de Rousiers, *La Vie américaine*, Paris, 1892, p. 379.

[749](#) . *Ibid.*, p. 387.

[750](#) . M. de Fleury, *Introduction à la médecine de l'esprit*, op. cit., p. 210.

[751](#) . M. Proust, *Le Côté de Guermantes*, op. cit., p. 76-77.

[752](#) . A. Balestre, *Cours d'hygiène pratique, hygiène individuelle, hygiène scolaire, hygiène publique*, Paris, 1891, p. 231.

[753](#) . J. Rochard, *Traité d'hygiène publique et privée*, Paris, 1897, p. 257.

[754](#) . É. Zola, *Au bonheur des dames* (1883), Paris, Garnier Flammarion, 1971, p. 65.

- [755](#) . E. Verhaeren, *Les Villes tentaculaires*, Paris, 1895, p. 60.
- [756](#) . M. Pierrot, *Travail et Surmenage*, Paris, 1911, p. 18.
- [757](#) . Dr. Azygos, *Le Surmenage moderne et la neurasthénie*, Paris, s.d., circa 1900, p. 20.
- [758](#) . Voir « The City as a way of seeing », K. DeFazio, *The City of the Senses, Urban Culture and Urban Space*, New York, Polgrave Macmillan, 2011, p. 89.
- [759](#) . P. Tissié, *La Fatigue et l'Entraînement physique*, Paris, 1897, p. 111.
- [760](#) . J. Arnould, *Nouveaux éléments d'hygiène*, Paris, 1893 (1^{re} éd. 1881), p. 662.
- [761](#) . « Le Surmenage intellectuel », *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*, 1895, p. 207.
- [762](#) . P. Tissié, *La Fatigue et l'Entraînement physique*, *op. cit.*, p. 112.
- [763](#) . L. Fournol, *Contribution à l'étude du surmenage*, Paris, 1879. Voir aussi T. Pillon et G. Vigarello, « Surmenage, histoire d'une culture, histoire d'un mot », in P. Goetschel, C. Granger, N. Richard et S. Venayre (dir), *L'Ennui. Histoire d'un état d'âme (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, p. 75-87.
- [764](#) . J. Béclard, *Traité élémentaire de physiologie humaine* (1855), Paris, 1870, p. 681.
- [765](#) . H. Milne-Edwards, *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparées de l'homme et des animaux faites à la faculté des sciences de Paris*, Paris, 1857-1881, t. XIII, p. 93.
- [766](#) . C. Sherrington, *The Integrative Action of the Nervous System*, New York, 1906, cité par Miller-Guerra, *Le Syndrome cérébelleux et le syndrome vestibulaire*, Paris, Masson, 1954, p. 51.
- [767](#) . H. Milne-Edwards, *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparées de l'homme et des animaux...*, *op. cit.*, t. XIII, p. 93.
- [768](#) . L. Angelvin, *La Neurasthénie, mal social*, Paris, 1905, p. 25.
- [769](#) . G. M. Beard, *Neurasthenia, or Nervous Exhaustion*, Londres, 1869.
- [770](#) . G. M. Beard, *A Practical Treatise of Nervous Exhaustion (Neurasthenia). Symptoms, Nature, Sequences, Treatment*, Londres, 1890, p. 25.
- [771](#) . J. Bourguignon, *La Neurasthénie, ses causes, ses symptômes, son traitement*, Paris, 1911, p. 2.
- [772](#) . L. Angelvin, *La Neurasthénie, mal social*, *op. cit.*, p. 20.
- [773](#) . M. Brécy, « Neurasthénie », in E. Brissaud (dir.), *Pratique médico-chirurgicale*, Paris, 1907, t. TV, p. 509.
- [774](#) . F. Levillain, *Essais de neurologie clinique, neurasthénie de Beard et états neurasthéniformes*, Paris, 1896, p. 4.
- [775](#) . E. Brissaud, *Leçons sur les maladies nerveuses*, Paris, 1895, p. 514.
- [776](#) . O. Mirbaud, *Les 21 jours d'un neurasthénique*, Paris, 1901, p. 49.
- [777](#) . F. Levillain, *Essais de neurologie clinique, neurasthénie de Beard et états neurasthéniformes*, *op. cit.*, p. 9-10.
- [778](#) . *Ibid.*, p. 19-20.
- [779](#) . *Ibid.*, p. 10.
- [780](#) . Voir ci-dessus, p. 170.

[781](#) . C. Sherrington, *The Integrative Action of the Nervous System*, New York, C. Scribner's sons, 1947 (1^{re} éd. 1906), p. 116.

[782](#) . *Ibid.*, voir « Antagonistics reflexes », p. 116.

[783](#) . E. Brissaud, *Leçons sur les maladies nerveuses*, *op. cit.*, p. 286.

[784](#) . E. de Cyon, *Recherches expérimentales sur les fonctions des canaux semi-circulaires et sur leur rôle dans la formation de l'espace*, Paris, 1878, p. 50.

[785](#) . M. Duval, E. Kiiss et E. Gley, *Traité élémentaire de physiologie*, *op. cit.*, t. III, p. 904.

[786](#) . J. Grasset, *Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre*, Paris, 1901, p. 89.

[787](#) . *Ibid.*

[788](#) . *Ibid.*

[789](#) . M. Duval, E. Gley et E. Kiiss, *Traité élémentaire de physiologie*, *op. cit.*, t. III, p. 950.

[790](#) . *Ibid.*

[791](#) . *Ibid.*

[792](#) . K. Goldstein, *La Structure de l'organisme. Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine* (1934), Paris, Gallimard, « Tel », 1983, p. 174.

[793](#) . *Ibid.*, p. 93.

[794](#) . *Ibid.*, p. 179.

[795](#) . F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), Paris, Aubier, 1962, p. 93.

[796](#) . *Ibid.*, p. 94-95.

[797](#) . M. Proust, *Du côté de chez Swann*, *op. cit.*, p. 821.

[798](#) . Voir le « moi ancien agissant machinalement », M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*, p. 524.

[799](#) . *Ibid.*, p. 6.

[800](#) . M. Proust, *Sodome et Gomorrhe* (1921), *À la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, t. II, p. 908.

[801](#) . M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *op. cit.*, p. 645.

[802](#) . Voir ci-dessus, p. X.

[803](#) . F. Kafka, *La Métamorphose* (1915), Paris, Flammarion, 2010, p. 26.

[804](#) . *Ibid.*, p. 27.

[805](#) . Voir ci-dessus, p. 169.

[806](#) . C. Debierre, *Le Cerveau et la Moelle épinière avec applications physiologiques et médico-chirurgicales*, Paris, 1907, p. 290.

[807](#) . A. Trousseau, art. « L'ataxie locomotrice progressive », *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, *op. cit.*

[808](#) . S. Stricker, cité par H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 132.

[809](#) . Voir S. Stricker, *Du langage et de la musique* (1882), Paris, 1885. L'expression « image motrice n'est pas usuelle ; celle que l'on rencontre fréquemment dans les ouvrages spéciaux est représentation des mouvements », p. 50. Ce qui confirme l'importance de Salomon Sticker dans une telle dénomination.

[810](#) . *Ibid.*

[811](#) . S. Stricker cité par H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 133.

- [812](#) . Voir ci-dessus, p. 63.
- [813](#) . Voir ci-dessus, p. 59.
- [814](#) . Voir ci-dessus, p. 64.
- [815](#) . J. Cherechewski, *Sens musculaire et sens des attitudes*, Paris, 1897, p. 49.
- [816](#) . P. Bonnier, *L'Orientation*, Paris, 1900, p. 47.
- [817](#) . H. Beaunis, *Les Sensations internes*, *op. cit.*, p. 133-134.
- [818](#) . J. Sully, *Études sur l'enfance* (1895), Paris, 1898, Voir E. Pemoud, *L'Invention du dessin d'enfant en France, à l'aube des avant-gardes*, Paris, Hazan, 2003, p. 61.
- [819](#) . P. Bonnier, « L'aschématie », *Revue neurologique*, 1905, p. 605.
- [820](#) . *Ibid.*
- [821](#) . *Ibid.*
- [822](#) . Voir ci-dessus, p. 129.
- [823](#) . Voir ci-dessus, p. 126.
- [824](#) . P. Bonnier, « L'aschématie », art. cité, p. 607.
- [825](#) . *Ibid.*, p. 609.
- [826](#) . *Ibid.*, p. 608.
- [827](#) . *Ibid.*, p. 607.
- [828](#) . Voir ci-dessus, p. 130.
- [829](#) . P. Bonnier, *Le Sens des attitudes*, Paris, 1904, p. 5.
- [830](#) . H. Head et G. Holmes, « Sensory Disturbance Form Cérébral Lésions », *Brain*, nov. 1911, p. 102. Voir aussi, *Schéma corporel et image du corps*, textes originels traduits et présentés par J. Corraze, Toulouse, Privât, 1973, p. 44.
- [831](#) . P. Schilder, *L'Image du corps* (1935), Paris, Gallimard, 1968, p. 35.
- [832](#) . H. Head et G. Holmes, « Sensory Disturbance Form Cérébral Lésions », art. cité, p. 102.
- [833](#) . P. Bonnier, « L'aschématie », art. cité, p. 605.
- [834](#) . Voir J. Corraze (éd.), *Schéma corporel et image du corps*, *op. cit.*, p. 41.
- [835](#) . *Ibid.*, p. 42.
- [836](#) . D. M. Bourneville et P. Régnaud, *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, 1876-1880, 1.1, p. 97.
- [837](#) . Voir ci-dessus, p. 117.
- [838](#) . Voir F. C. Müller, *Railway-Spine. Inaugural-Dissertation...*, Würzburg, 1884.
- [839](#) . J.-M. Charcot, *Œuvres complètes*, Paris, 1885-1890, t. III, p. 117.
- [840](#) . *Ibid.*, p. 260.
- [841](#) . Voir ci-dessus, p. 92.
- [842](#) . M. Bonduelle, C. G. Goetz et T. Guelfand, *Charcot, un grand médecin dans son siècle*, Paris, Michalon, 1996 (1^{re} éd. 1995), p. 181.
- [843](#) . *Ibid.*, p. 183-184. Voir aussi E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, 1970 (1^{re} éd. 1953), t. I, p. 251. « Les symptômes pouvaient être non seulement traités, mais encore supprimés par l'unique emploi de moyens psychologiques. »
- [844](#) . A. Athanassio, *Les Troubles atrophiques dans l'hystérie*, préface de Monsieur le professeur Charcot, Paris, 1890, p. 1.
- [845](#) . S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, s.d.

(1^{re} éd. 1908), p. 71.

[846](#) . M. Plon et É. Roudinesco, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, p. 471.

[847](#) . J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 178.

[848](#) . M. Plon et É. Roudinesco, *Dictionnaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 471.

[849](#) . *Ibid.*, p. 384.

[850](#) . J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 392.

[851](#) . J. Brucier et S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956 (1^{re} éd. 1895), p. 101.

[852](#) . *Ibid.*

[853](#) . *Ibid.*, p. 144.

[854](#) . *Ibid.*, p. 120.

[855](#) . *Ibid.*, p. 29.

[856](#) . *Ibid.*, p. 140.

[857](#) . *Ibid.*, p. 144.

[858](#) . E. Lévine et P. Touboul, *Le Corps, textes choisis*, Paris, Flammarion, 2002, p. 186.

[859](#) . J. Breuer et S. Freud, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 108.

[860](#) . P. Fédida, « L'anatomie dans la psychanalyse », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 3, printemps 1971, *Lieux du corps*, p. 119.

[861](#) . J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 178.

[862](#) . S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1925 (1^{re} éd. 1905), p. 184.

[863](#) . S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975 (1^{re} éd. 1909), p. 228.

[864](#) . *Ibid.*, p. 221.

[865](#) . E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, *op. cit.*, t. II, p. 224.

[866](#) . J. Starobinski, « Brève histoire de la conscience du corps », art. cité, p. 224.

[867](#) . Voir ci-dessus, p. 216.

[868](#) . J. Breuer et S. Freud, *Études sur l'hystérie*, *op. cit.*, p. 4.

[869](#) . Voir M. Robert, *La Révolution psychanalytique. La vie et l'œuvre de Freud*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2002 (1^{re} éd. 1964).

[870](#) . J. Grand-Carteret, *Les Mœurs et la Caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse*, préface de Champfleury, Paris, 1885, p. XII.

[871](#) . J. Grand-Carteret, *Les Mœurs et la Caricature en France*, Paris, 1888, p. 323.

[872](#) . M. Robert, *La Révolution psychanalytique...*, *op. cit.*, p. 400.

[873](#) . Voir M. Schapiro, *Style, Artiste et société*, Paris, Gallimard, 1982, « Léonard et Freud ».

[874](#) . Voir M. Boigey, *Manuel scientifique d'éducation physique*, Paris, Payot, 1923, p. 442-443.

[875](#) . P.-C. Jagot, *Méthode pratique et détaillée d'autosuggestion et de suggestion*, Paris, Drouin, 1933, p. 120.

[876](#) . Voir ci-dessus, p. 133 sq.

[877](#) . J.-Y. Mollier, « Le parfum de la Belle Époque », in J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli (dir.), *La Culture de masse en France*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2006 (1^{re} éd. 2002), p. 112.

[878](#) . Voir Guyot-Daubès, *Les Hommes phénomènes*, Paris, 1885, p. 193.

[879](#) . *Ibid.*, p. 196.

[880](#) . *Ibid.* Sur les prolongements contemporains pour ces « machines à sensations », voir l'analyse de Michel Serres sur le trampoline, *Les Cinq Sens*, Paris, Hachette, 1998 (1^{re} éd. 1985) : « La civilisation fait parfois quelques progrès : existe-t-il sur terre, objet plus merveilleux, la technique humaine n'a-t-elle pas réalisé un appareil plus divin que le trampoline ? » (p. 424).

[881](#) . *Le Champ de foire*, Caen, journal de la foire, 29 avril 1900.

[882](#) . *Ibid.*, 6 mai 1900.

[883](#) . *Ibid.*

[884](#) . *Ibid.*, 10 mai 1900.

[885](#) . J. Isaac, *Expériences de ma vie*, Paris, Calmann-Lévy, 1959, p. 38. La situation, ici évoquée, se situe autour de 1900.

[886](#) . J. Czergo, « Extension et mutation du loisir citadin, Paris XIX^e-début XX^e siècle », in A. Corbin (dir.) *L'Avènement du loisir, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 156. Voir également V. Nahoum-Grappe, *La Culture de l'ivresse : essai de phénoménologie historique*, Paris, Quai Voltaire, 1991.

[887](#) . *L'Encyclopédie du siècle. L'exposition de Paris 1900*, Paris, 1900, 1.1, p. 212.

[888](#) . J.-P. Rioux, *Chronique d'une fin de siècle*, Paris, Seuil, 1991, p. 279.

[889](#) . *Paris exposition 1900*, catalogue, Paris, Hachette, 1900, p. 371.

[890](#) . J.-J. Bloch et M. Delort, *Quand Paris allait à l'Expo*, Paris, Fayard, 1980, p. 115.

[891](#) . G. de Wailly, *À travers l'exposition de 1900*, Paris, 1900, p. 34.

[892](#) . *L'Encyclopédie du siècle. L'exposition de Paris 1900*, op. Cit., 1.1, p. 95.

[893](#) . *Ibid.*, t. III, p. 183.

[894](#) . *Ibid.*, t. II, p. 3.

[895](#) . Alain Rey situe l'apparition de ce mot dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Voir A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1994 : « Détendu attesté dans la seconde moitié du XIX^e siècle ».

[896](#) . J.-K. Huysmans, *Là-Bas* (1891), Paris, Gallimard, « Folio classique », 1985, p. 84.

[897](#) . *Ibid.*, p. 62.

[898](#) . *Id.*, *Marthe* (1876), Paris, 10/18, 1975, p. 111.

[899](#) . *Id.*, « Un dilemme » (1884), *Nouvelles*, Paris, Flammarion, 2007, p. 156.

[900](#) . P. Bourget, *Cosmopolis*, Paris, 1893, p. 127.

[901](#) . *Ibid.*

[902](#) . O. Feuillet, *Histoire d'une Parisienne* (1881), Paris, 1910, p. 40. Les illustrations datent de 1910.

[903](#) . Publicité, *Egyptian Deities, The utmost in Cigarettes*, États-Unis, 1914. Voir J. Heimann, *Ail American Adds, 1900-1910*, New York, Taschen, 2001, p. 66.

[904](#) . É. Manet, *Sur la plage*, 1973, Paris, musée d'Orsay.

- [905](#) . P. Bonnard, *En yacht*, 1912, Paris, musée d'Orsay.
- [906](#) . Voir R. Sennet, *Flesh and Stone, The Body and the City in Western Civilization*, Londres et Boston, Faber and Faber, 1994, p. 342, « The Comfortable Chair ».
- [907](#) . Voir H. Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours*, Paris, 1887-1890, 4 vol., art. « Fauteuil ».
- [908](#) . « Revue de l'exposition des États-Unis », *Le Palais de Cristal, Journal de l'exposition de 1851*, 21 mai 1851, p. 36.
- [909](#) . *Catalogue*, 1910, Manufacture d'armes et de cycles, Saint-Étienne, p. 862.
- [910](#) . *Catalogue*, 1924, Manufacture d'armes et de cycles, Saint-Étienne, p. 465.
- [911](#) . Publicité, « Comfort Swing Chair », Chicago, 1900, J. Heimann, *AU American Adds, 1900-1910, op. cit.*, p. 237.
- [912](#) . I. Duncan, *Ma vie* (1927), Paris, Gallimard, « Folio », 2013, p. 197.
- [913](#) . P. Bourget, *Cosmopolis, op. cit.*, p. 152.
- [914](#) . *Ibid.*, p. 128.
- [915](#) . *Ibid.*
- [916](#) . Voir O. Feuillet, *Histoire d'une Parisienne, op. cit.*, p. 87.
- [917](#) . P. de Coubertin, « La chaise longue de l'athlète » (1906), *Essais de psychologie sportive* (1913), Grenoble, Jérôme Millon, 1992, p. 20.
- [918](#) . P. de Coubertin, *La Gymnastique utilitaire*, Paris, 1905, p. 12.
- [919](#) . G. Saint-Clair, *Sports athlétiques, jeux et exercices de plein air*, Paris, 1883, p. XI.
- [920](#) . T. Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1970 (1^{re} éd. 1899), p. 83.
- [921](#) . A. Corbin, « Du loisir cultivé à la classe de loisir », in A. Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs, op. cit.*, p. 75.
- [922](#) . L'exemple américain, qui précède sans doute l'exemple européen, est remarquablement analysé par D. Yosifon et P. Steams in « The Rise an Fall or American Posture », *American Historical Review*, oct. 1998.
- [923](#) . D. Ingres, *Louis Berlin*, 1832, musée du Louvre, Paris.
- [924](#) . P. Cézanne, *Le docteur Victor Choquet*, 1877, Gallery of Fine Arts, Columbus, Ohio.
- [925](#) . E. Miles, *Cassel's Physical Educator*, Londres/New York/Paris, 1904, p. 231.
- [926](#) . Voir, dans ce même ouvrage de E. Miles, une précaution soulignée : « *There is much confusion between relaxing and not moving* », p. XIV.
- [927](#) . Voir A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, Pantin, Centre national de la danse, 2012, p. 147, et en particulier, « L'impact de François Delsarte aux États-Unis », p. 143-155.
- [928](#) . F. Waille, *Corps, Art et Spiritualité chez François Delsarte (1811-1871). Des interactions dynamiques*, thèse de doctorat, Lille, ANRT, p. 726.
- [929](#) . Voir A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, *op. cit.*, p. 158.
- [930](#) . Voir ci-dessus, p. 194.
- [931](#) . F. Delsarte, cité par F. Waille, *Corps, Art et Spiritualité chez François Delsarte*

(1811-1871)..., *op. cit.*, p. 739.

[932](#) . Voir P. MacKaye, *Epoch : The Life of Steele MacKaye, Genius of the Theatre, In Relation to His Times and Contemporaries*, New York, Boni and Liveright, 1927 ; voir aussi A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, *op. cit.*, p. 151.

[933](#) . E. Miles, *Cassel's Physical Educator*, *op. cit.*, p. 159.

[934](#) . *Ibid.*, p. 651.

[935](#) . *Ibid.*, p. 410.

[936](#) . Voir A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, *op. cit.*, p. 153.

[937](#) . E. Miles, *Cassel's Physical Educator*, *op. cit.*, p. 652-653.

[938](#) . *Ibid.*, p. 13.

[939](#) . *Ibid.*, p. 5.

[940](#) . G. Stebbins, *Delsartean System of Expression* (1901), New York, Dance Horizon, 2011, p. 88.

[941](#) . *Ibid.*

[942](#) . Voir ci-dessus, p. 42.

[943](#) . Voir ci-dessus, p. 170.

[944](#) . Voir, L. Doat, « Survivances d'Isadora », *Repères : cahier de danse*, n° 15, mars 2005, p. 16.

[945](#) . Cité par A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, *op. cit.*, p. 155.

[946](#) . J. Gazeau, « Entretiens idéalistes ». *Cahiers mensuels d'art et de philosophie*, 29 déc. 1909, p. 300.

[947](#) . A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, *op. cit.*, p. 169.

[948](#) . I. Duncan, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 43.

[949](#) . *Ibid.*, p. 96.

[950](#) . V. Pressard-Berthier, *Expression de l'intériorité en danse moderne et contemporaine*, thèse de doctorat, EHESS, Paris, 2013, p. 142.

[951](#) . A. Suquet, *L'Éveil des modernités, une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, *op. cit.*, p. 163.

[952](#) . L. Doat, *Voir une danse, décrire et interpréter Isadora Duncan*, thèse de doctorat, université Paris 8, 2013, p. 53-57.

[953](#) . E. Faure, « D'Isadora et de la danse » (1934), I. Duncan, *La Danse de l'avenir*, Paris, Éditions Complexe, 2003, p. 123.

[954](#) . A. Levinson, « In Memoriam » (1929), in I. Duncan, *La Danse de l'avenir*, *op. cit.*, p. 134.

[955](#) . I. Duncan, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 242.

[956](#) . Y. Ripa, « Préface », in I. Duncan, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 13.

[957](#) . S. O'Sheel, « Isadora Duncan, Priestess », *Poet Lore*, vol. 21, n° 6, nov.-déc. 1910, p. 481.

[958](#) . E. Jacques-Dalcroze, « L'initiation au rythme » (1907), *Le Rythme, la Musique et*

l'Éducation, Paris, Rouart, 1920, p. 58.

[959](#) . W. Gebhardt, *L'attitude qui en impose et comment l'acquérir*, Paris, 1900 (1^{re} éd. 1895), p. 5.

[960](#) . B. Macfadden, *Muscular Power and Beauty*, New York, 1906, p. 9.

[961](#) . Y. Lequin, « Les chances inégales d'une nouvelle société », in *Histoire des Français...*, *op. cit.*, t. II, p. 329.

[962](#) . H. Maudsley, *Le Crime et la Folie* (1874), Paris, 1891, p. 279.

[963](#) . M. de Fleury, *La Médecine de l'esprit*, *op. cit.*, p. I.

[964](#) . W. Gebhardt, *Comment on devient énergique* (1900), Paris, 1912.

[965](#) . G. Bonnet, *Précis d'autosuggestion*, Paris, 1910, p. 11.

[966](#) . J.-M. Mayeur, *Les Débuts de la IIIe République*, Paris, Seuil, 1973, p. 32. Voir aussi C. Charles, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1991, « Essor des classes moyennes », p. 180 *sq.*

[967](#) . G. Bonnet, *Précis d'autosuggestion*, *op. cit.*, p. 55. Voir aussi H. Guillemain, *La Méthode Coué. Histoire d'une pratique de guérison au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2010.

[968](#) . J. des Vignes Rouges, *La Gymnastique de la volonté. Méthode pratique d'éducation du caractère*, Paris, éditions J. Oliven, 1935, p. 55.

[969](#) . P. C. Jagot, « L'auto-traitement psychique », in A. Biterlin et P. C. Jagot, *L'Art d'embellir son corps*, Paris, Éditions Drouin, 1932, p. 193.

[970](#) . E. Sandow, *Strength and How to Obtain It*, Londres, 1900, p. I.

[971](#) . Voir E. Desbonnet, *Comment on devient athlète*, Paris, 1909, p. 47.

[972](#) . Le premier de ces textes est américain, récemment traduit en français : R.W. Emerson, *La Confiance en soi et autres essais*, Paris, Payot-Rivages, 2000 (1^{re} éd. américaine 1844).

[973](#) . J. de Lerne, *Comment devenir fort*, Paris, 1902.

[974](#) . S. Roudès, *Pour faire son chemin dans la vie*, Paris, 1902.

[975](#) . B. Macfadden, *Muscular Power and Beauty*, *op. cit.*, p. 31 (« *fullest capacity* »).

[976](#) . J.-P. Muller, *Le Livre du plein air*, Paris, 1909, p. 45.

[977](#) . L. Chauvois, *Les Désanglés du ventre. Maladies par relâchement des parois et organes abdominaux*, Paris, Maloine, 1928, p. 175.

[978](#) . B. Macfadden, *Muscular Power and Beauty*, *op. cit.*, p. 62.

[979](#) . Anonyme, *La Culture du corps au point de vue de la santé*, Paris, 1901, édité par Williams, p. 34.

[980](#) . F. E. Dalton, *Swimming Scientifically Taught*, Londres, 1918, p. 72 : « *The legs must be relaxed* ».

[981](#) . P. Withington, *The Book of Athletics*, Boston, 1922, p. 236.

[982](#) . E. Mercier, *L'Éducation physique par l'athlétisme*, Paris, Fédération française d'athlétisme, 1925, p. 153.

[983](#) . E. Antoine, *L'Athlétisme*, Paris, Nilsson, 1913, p. 113.

[984](#) . A. Obey, *L'Orgue du stade*, Paris, Gallimard, 1924, p. 84.

[985](#) . H. de Montherlant, *Les Olympiques* (1924), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 337.

[986](#) . J. Prévost, *Plaisir des sports*, Paris, Gallimard, 1925, p. 25.

[987](#) . C. Bernstein et T. Bertherat, *Le corps a ses raisons : autoguérison et anti-gymnastique*, Paris, Seuil, 1976, p. 12.

[988](#) . P. Bonnier, « L'aschématie », art. cité, p. 607.